

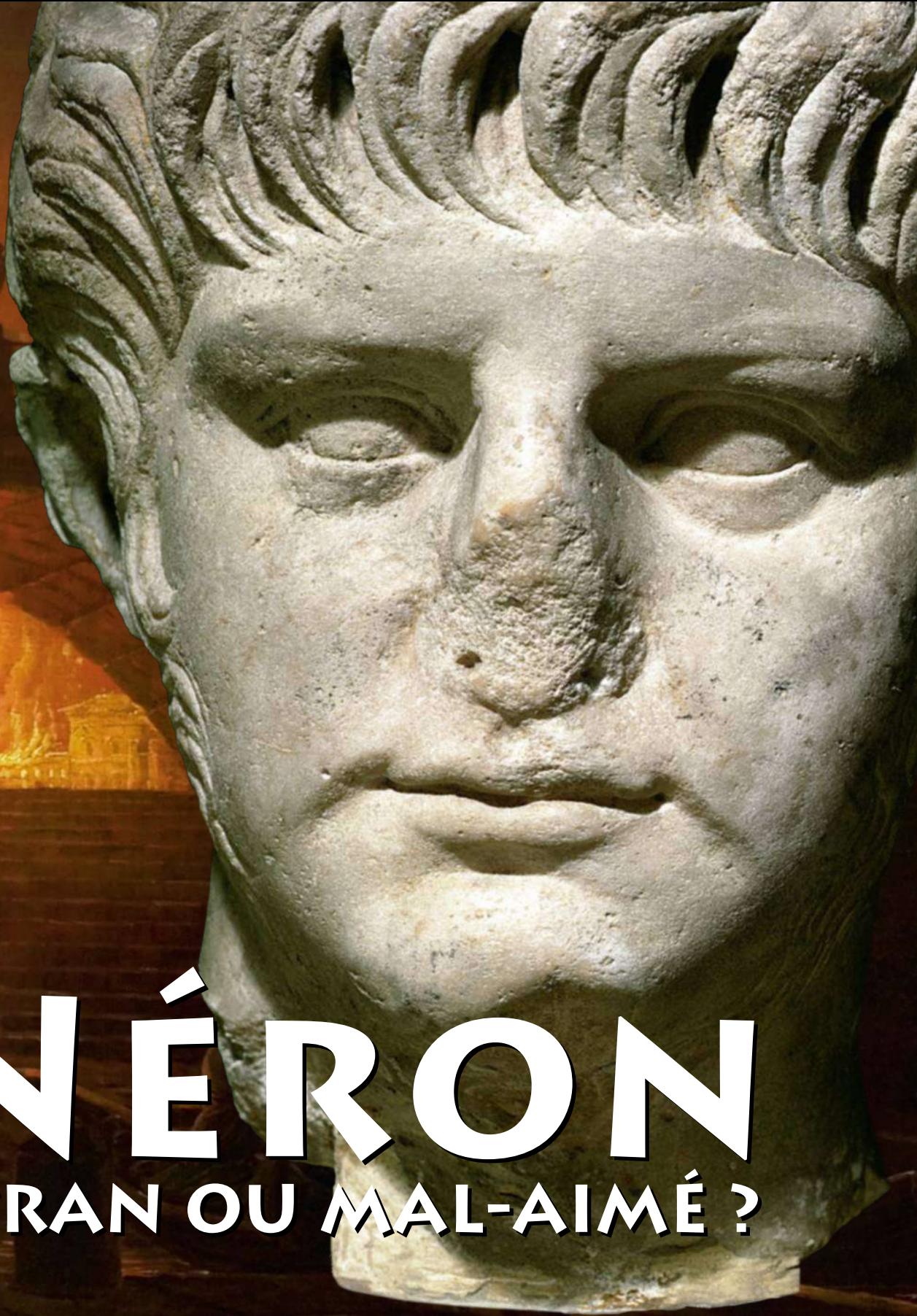
LE FIGARO HISTOIRE

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 2018 - BIMESTRIEL - NUMÉRO 41

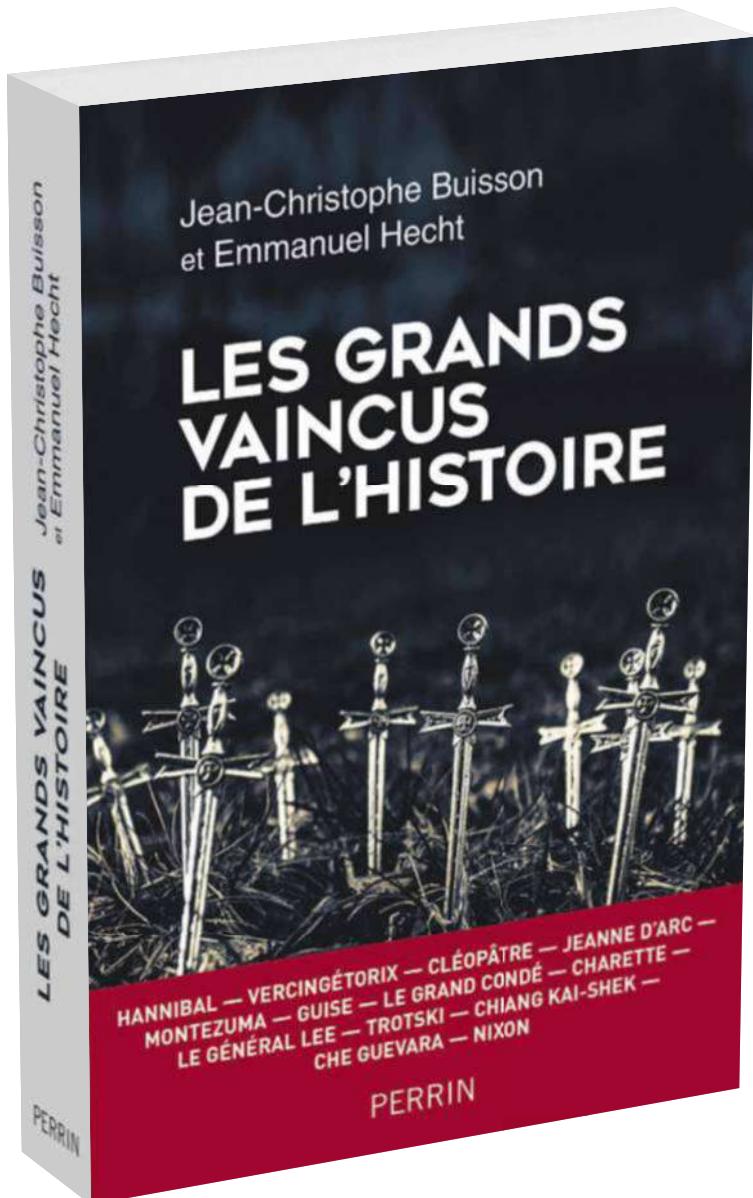
BEI: 9,20 € - CAN: 14,50 \$ - SC: 14,90 FS - D: 9,30 € - DOM: 9,50 € - QB: 7,50 € - GRE: 9,20 € - IT: 9,30 € - IAX: 9,20 € - MAR: 9,30 € - PORT CONT: 9,20 €

LE JOUR OÙ IL A TUÉ
AGRIPPE

NÉRON TYRAN OU MAL-AIMÉ ?



L'ART DE PERDRE



« Un ouvrage superbement écrit. »

Jean Sévillia, *Le Figaro Magazine*

« Les perdants de l'Histoire
ont enfin leur livre. »

François-Guillaume Lorrain, *Le Point*

« Autant un livre d'histoire
que l'œuvre de deux moralistes. »

Jean-Louis Thiériot, *Le Figaro Histoire*

PERRIN

Retrouvez-nous sur



É D I T O R I A L

Par Michel De Jaeghere

NAISSANCE D'UN MONSTRE

I faut se méfier des écrivains : leur talent se nourrit de leur férocité, il triomphe dans la noirceur. Néron ne s'est pas relevé du portrait à l'eau-forte qu'ont fait de lui, post mortem, Tacite et Suétone. Fourbe, vindicatif et dévoyé, parricide, incendiaire, histrion, il incarne, depuis, l'image même du tyran, avec tout ce que le décor luxuriant de la Rome du I^{er} siècle peut donner de couleurs éclatantes. L'imagination des modernes a fait le reste, pour le bonheur des peintres pompiers : sexe, violence et cruauté, belles captives attachées nues aux cornes d'un taureau, condamnations à mort prononcées au cours d'un banquet donné sous une pluie de pétales de roses aux parfums capiteux.

Le sénat avait, le premier, montré le chemin. Il ne s'était pas contenté de renverser l'empereur, de le déchoir de ses titres, il l'avait déclaré ennemi public, vouant, dans la foulée, sa mémoire à la damnation. Les inscriptions qui témoignaient de ses ambitions d'urbaniste, de sa munificence, avaient été martelées, les salles d'apparat de son palais romain ensevelies pour servir de fondations aux nouvelles constructions de ses successeurs flaviens.

Composant, quarante ans après les faits, les *Annales* de son règne, Tacite avait mis son génie de l'ellipse glaçante, ses maximes tranchantes comme un poignard, ses litotes hautaines, intimidantes, au service d'un récit shakespeareen, où l'horreur du crime est sans cesse rehaussée par le contraste de la vulgarité mise en scène avec la condescendance du ton de l'historien chargé d'en rapporter, non sans dégoût, les circonstances. Suétone avait complété le tableau avec son sens de l'anecdote, son goût du détail d'autant plus significatif qu'il est scabreux, sordide ou effrayant. Ce débauché ivre de lui-même au point de perdre le sens de la dignité de sa fonction en se produisant déguisé en cocher, dans le cirque, ce tyran répandant la mort autour de lui sans considération pour la naissance de ceux sur lesquels s'exerçait son arbitraire, non plus que pour les obligations contractées, les sentiments, les mérites ou les liens du sang, offrait l'occasion de voir un monstre de près, de l'observer avec la curiosité d'un amateur de secrets inavouables, d'un explorateur des tréfonds de l'âme humaine. Néron avait quitté sans crier gare les rives de l'histoire pour accéder à la condition de personnage de roman en même temps que d'archétype de la philosophie politique, voué à la détestation universelle.

Victimes de la répression qui avait suivi l'incendie de Rome, les chrétiens s'étaient engouffrés dans la brèche. Soucieux de réconcilier la foi nouvelle avec la romanité, de démontrer qu'il n'y avait, entre l'une et l'autre, aucune contradiction, Tertullien avait souligné dans son *Apolo-gétique* qu'il n'était pas indifférent que ce soit le plus monstrueux des Césars, celui-là même dont la mémoire faisait horreur aux plus endurcis des païens, qui eût été à l'origine de la persécution.

Le paradoxe est que celle-ci n'avait nullement choqué, à l'époque, les deux historiens, pas plus qu'elle n'avait ému ses contemporains. Tacite émet des doutes sur la culpabilité des chrétiens comme incendiaires. Il déplore la débauche de cruautés inutiles dont Néron avait assorti leur exécution. Il ne les en considère pas moins comme des « ennemis du genre humain », « une classe d'hommes détestés pour leurs abominations », et définit le christianisme comme « une exécitable superstition ». Censeur impitoyable des dépravations de Néron, Suétone classe de son côté la persécution des chrétiens, « espèce d'hommes adonnés à une superstition nouvelle et nuisible », parmi les actions « dont les unes ne méritent aucun reproche et les autres même sont dignes d'être largement approuvées ».

N'importe : Néron avait été, au IV^e siècle, l'occasion de la réconciliation des deux mémoires. Prononçant le panégyrique de l'empereur chrétien Honorius, le rhéteur païen Claudio y avait opposé les vertus de la dynastie théodosienne aux crimes des Césars, illustrés par les méfaits du « répugnant cocher de Caprée », en une caricature qui associait la *damnatio memoriae* sénatoriale à l'horreur suscitée par celui que la tradition chrétienne avait identifié comme l'homme de perdition du livre de Daniel, l'Antéchrist dont le retour précéderait la fin des temps.

De Machiavel à Montesquieu ou à Renan, les modernes ont longtemps suivi ce sillon sans songer à en remettre les origines en question. On savait que Néron avait été regretté par la plèbe. On ne voulait y voir qu'un signe d'avilissement d'un peuple abruti par les jeux sanglants, les pantomimes, les distributions de vivres : *panem et circenses*.

Il a fallu attendre la fin du XX^e siècle pour que le regard critique posé sur les sources littéraires (l'histoire avait été écrite, ici, par l'un de ces sénateurs pleins de ressentiment contre l'élévation sans limite de l'un des leurs, là par un fonctionnaire de la dynastie antonine soucieux de magnifier, par l'étalement des crimes des empereurs du I^{er} siècle, l'excellence de son propre prince) et une plus grande considération accordée à l'histoire sociale conduisent à de légitimes remises en cause.

Elles ont permis de dessiner la figure plus nuancée d'un souverain associant les réussites politiques aux crimes, les vices privés à une conception novatrice du charisme fondant l'autorité d'un empereur romain.

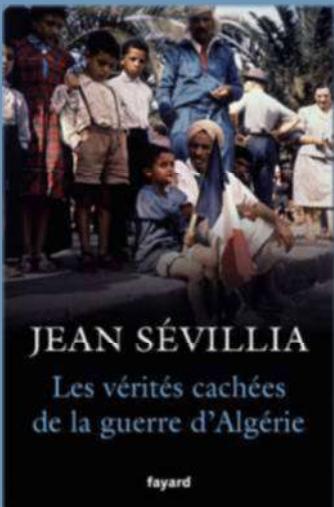
Il faut cependant se garder d'un révisionnisme simpliste qui se targuerait à bon compte d'une extralucidité nourrie du seul plaisir de piétiner les vérités officielles. Résister à la tentation de soutenir que Néron fut en réalité un grand homme, un empereur visionnaire, ou, comme on en est venu à le prétendre, un « saint » ! Ce n'est pas en prenant niaisement le contre-pied de ce qu'une légende peut avoir de réducteur qu'on est assuré de toucher à la vérité des choses. Bien plutôt en la passant au tamis des sources concurrentes. Le témoignage des contemporains est peut-être moins porteur de la vengeance des peuples, comme l'a cru Chateaubriand (il échoua lui-même à imposer sa vision de Napoléon), que de préjugés dont il faut tenir compte. Pour avoir été déformés, amplifiés par ceux qui nous les ont transmis altérés par leurs propres passions, les événements que rapportent les écrivains antiques ne doivent pas être tenus pour rien. Néron ne fut pas le monstre dont on fabriqua la légende, mais il consolida un pouvoir contesté par une répression qui n'épargna ni sa mère Agrippine, ni son maître Sénèque, ni Lucain, ni Pétrone, nombre de sénateurs, tant d'autres. Il fit brûler les chrétiens crucifiés dans ses jardins pour en faire des torches par un procédé dont la brutalité romaine offre peu d'exemples et qui scandalisa ceux qui en furent témoins. La vérité n'est pas le reflet inversé des mensonges façonnés par l'adulation ou le dénigrement. L'histoire est d'autant plus attrayante qu'on peut la peindre en couleurs vives : le sens du contraste est l'un des ressorts de l'art d'écrire. L'historien a d'autres exigences. Il progresse à tâtons entre deux zones d'ombre, tant il est vrai qu'il ne peut prétendre restituer l'intégralité du réel : il y a dans les hommes et les événements d'il y a près de deux mille ans une part de mystère qu'il est vain d'espérer faire apparaître en pleine lumière. L'histoire, c'est son mérite, ne se réduit pas non plus au noir et blanc qu'affectionnent nos contemporains. Face à la complexité du réel, elle cultive en nous ce don précieux : le sens des nuances.

ABONNEZ-VOUS

ET RECEVEZ LE LIVRE

« les vérités cachées de la guerre d'Algérie »

de Jean Sévillia



Plus d'un demi-siècle après l'indépendance de l'Algérie, est-il possible de raconter sans manichéisme et sans œillères la guerre au terme de laquelle un territoire ayant vécu cent trente ans sous le drapeau français est devenu un État souverain ? La conquête et la colonisation au XIX^e siècle, le statut des différentes communautés au XX^e siècle, le terrible conflit qui ensanglanta l'Algérie et parfois la métropole de 1954 à 1962, tout est matière, aujourd'hui, aux idées toutes faites et aux jugements réducteurs.

Avec ce livre, Jean Sévillia affronte cette histoire telle qu'elle fut : celle d'une déchirure dramatique où aucun camp n'a eu le monopole de l'innocence ou de la culpabilité, et où Français et Algériens ont tous perdu quelque chose, même s'ils l'ignorent ou le nient.

Journaliste, essayiste et historien, auteur de nombreux ouvrages à succès, Jean Sévillia est chroniqueur au Figaro Magazine et membre du conseil scientifique du Figaro Histoire.

**1 AN
D'ABONNEMENT
+ LE LIVRE**
LES VÉRITÉS CACHÉES
DE LA GUERRE D'ALGÉRIE

49 €
au lieu
de ~~76,40 €~~
soit 35 % DE RÉDUCTION



LE FIGARO
HISTOIRE

BULLETIN D'ABONNEMENT

À retourner sous enveloppe non affranchie à : LE FIGARO HISTOIRE - ABONNEMENTS - LIBRE RÉPONSE 73387 - 60439 NOAILLES CEDEX

OUI, je souhaite bénéficier de cette offre spéciale : 1 an d'abonnement au *Figaro Histoire* (6 numéros) + le livre « *les vérités cachées de la guerre d'Algérie* » au prix de 49 € au lieu de ~~76,40 €~~.

M. Mme Mlle

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal |_____| Ville _____

E-mail _____

Téléphone |_____|

Je joins mon règlement de 49 € par chèque bancaire à l'ordre de Société du Figaro.

Je règle par carte bancaire :

N° |_____| |_____| |_____| |_____| |_____| |_____| |_____| |_____|

Date de validité |_____| |_____|

Signature obligatoire et date

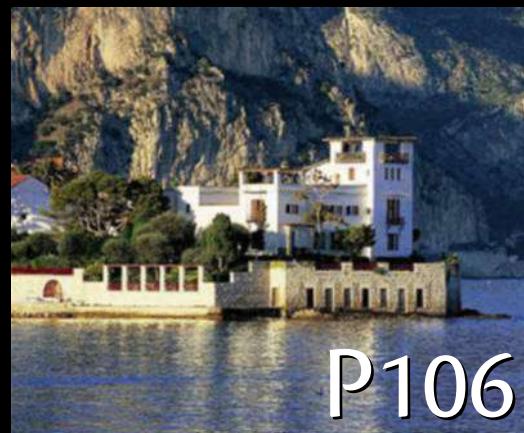
Offre France métropolitaine réservée aux nouveaux abonnés et valable jusqu'au 31/01/2019 dans la limite des stocks disponibles. Expédition du livre sous 2 semaines après réception de votre règlement. Vous pouvez acquérir séparément le livre « *Les vérités cachées de la guerre d'Algérie* » au prix de 23€ + 10€ de frais de port et chaque numéro du *Figaro Histoire* au prix de 8.90€. Les informations recueillies sur ce bulletin sont destinées au Figaro, ses partenaires commerciaux et ses sous-traitants, pour la gestion de votre abonnement et à vous adresser des offres commerciales pour des produits et services similaires. Vous pouvez obtenir une copie de vos données et les rectifier en nous adressant un courrier et une copie d'une pièce d'identité à : Le Figaro, Service Relation Client, 14 boulevard Haussmann 75009 Paris. Si vous ne souhaitez pas recevoir nos promotions et sollicitations, cochez cette case Si vous ne souhaitez pas que vos coordonnées soient transmises à nos partenaires commerciaux pour de la prospection postale, cochez cette case Nos CGV sont consultables sur www.lefigaro.fr - Société du Figaro, 14 bd Haussmann 75009 Paris. SAS au capital de 16 860 475€. 542 077 755 RCS Paris.



P8



P44



P106

AU SOMMAIRE

En partenariat avec



© WILLY RÖMER/ULLSTEIN BILD/ROGER VIOLETT. © ERIC VANDEVILLE/AKG-IMAGES. © PHOTO RECOUPRE CULTURES POUR ESPACES.

ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE

- 8. Quand la guerre joue les prolongations *Par Jean-Paul Bled*
- 16. La Grande Guerre du maréchal *Par Jean Sévillia*
- 18. Robespierre ou les infortunes de la vertu *Entretien avec Marcel Gauchet, propos recueillis par Michel De Jaeghere*
- 26. Le mécano du général *Par Geoffroy Caillet*
- 27. Côté livres
- 33. Les aveux infidèles *Par François-Xavier Bellamy*
- 34. Un Américain à Vichy *Par Jean-Louis Thiériot*
- 36. L'automne de Pompéi *Par Marie Zawisza*
- 38. Expositions *Par François-Joseph Ambroselli*
- 40. Cinéma *Par Geoffroy Caillet*
- 41. Ginger et bread *Par Jean-Robert Pitte, de l'Institut*

EN COUVERTURE

- 44. Néron au risque de l'histoire *Par Donatien Grau*
- 52. Agrippine ou comment s'en débarrasser *Par Jean-Louis Voisin*

- 56. Néron en clair-obscur *Par Yves Perrin*
- 68. Le vieil homme et le lion *Par Alexandre Grandazzi*
- 72. Crimes et châtiments *Par Jean-Louis Voisin*
- 82. Les délices de la Domus Aurea *Par Manuel Royo*
- 90. Les secrets de la rotonde *Par Françoise Villedieu*
- 94. Portfolio : Complètement camée
- 96. Néron superstar *Par Geoffroy Caillet*
- 98. Néron en toutes lettres
- 100. Chronique d'une tragédie *Par François-Joseph Ambroselli*

L'ESPRIT DES LIEUX

- 106. Le retour du Caudillo *Par Marc Charuel*
- 114. Le domaine des dieux *Par Marie-Laure Castelnau*
- 118. Un rêve passe *Par François-Joseph Ambroselli*
- 126. Les tiroirs de l'inconnu *Par Sophie Humann*
- 130. Avant, Après *Par Vincent Trémolet de Villers*



Le Figaro Histoire
est imprimé dans le respect
de l'environnement.

Société du Figaro Siège social 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris.

Président **Charles Edelstenne**. Directeur général, directeur de la publication **Marc Feuillée**. Directeur des rédactions **Alexis Brézet**.

LE FIGARO HISTOIRE. Directeur de la rédaction **Michel De Jaeghere**. Rédacteur en chef **Geoffroy Caillet**. Enquêtes **Albane Piot**, **François-Joseph Ambroselli**. Chef de studio **Françoise Grandclaude**. Secrétariat de rédaction **Caroline Lécharny-Maratray**.

Rédacteur photo **Carole Brochart**. Editeur **Robert Mergui**. Directeur industriel **Marc Tonkovic**. Responsable fabrication **Emmanuelle Dauer**. Responsable pré-presse **Alain Penet**. Relations presse et communication **Laëtitia Brechemier**.

LE FIGARO HISTOIRE. Commission paritaire : 0619 K 91376. ISSN : 2259-2733. Édité par la Société du Figaro.

Rédaction 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris. Tél. : 01 57 08 50 00. Régie publicitaire **MEDIA.figaro**

Président-directeur général **Aurore Domont**. 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris. Tél. : 01 56 52 26 26.

Imprimé en France par **Imaye Graphic**, 96, boulevard Henri-Becquerel, 53000 Laval. Novembre 2018. Imprimé en France / Printed in France. Origine du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0 %. Eutrophisation : Ptot 0,009 kg/tonne de papier.

Abonnement un an (6 numéros) : 35 € TTC. Etranger, nous consulter au 01 70 37 31 70, du lundi au vendredi, de 7 heures à 17 heures, le samedi, de 8 heures à 12 heures. *Le Figaro Histoire* est disponible sur iPhone et iPad.

CE NUMÉRO A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE **CHARLES-ÉDOUARD COUTURIER**, **MARIE-AMÉLIE BROCARD**, **JOSEPH VALLANÇON**, **PHILIPPE MAXENCE**, **ÉRIC MENSION-RIGAU**, **MARIE PEلتIER**, **JEAN TULARD**, **YVES CHIRON**, **DOROTHÉE BELLAMY**, **FRÉDÉRIC VALLOIRE**, **BLANDINE HUK**, SECRÉTAIRE DE RÉDACTION, **SOPHIE SUBERBÈRE** ET **ANNIE-CLAIRE AULIARD**, RÉDACTRICES PHOTO, **ALAIN BIROT**, **RÉMY LAURENT** ET **ROSE-AIMÉE CUROT**, FABRICATION.

EN COUVERTURE © BRIDGEMANIMAGES.COM. FOND : © AKG-IMAGES/PICTURES FROM HISTORY.



RETROUVEZ LE FIGARO HISTOIRE SUR WWW.LEFIGARO.FR/HISTOIRE ET SUR



CONSEIL SCIENTIFIQUE. Président : Jean Tulard, de l'Institut. Membres : Jean-Pierre Babelon, de l'Institut ; Marie-Françoise Baslez, professeur d'histoire ancienne à l'université de Paris-IV Sorbonne ; Simone Bertière, historienne, maître de conférences honoraire à l'université de Bordeaux-III et à l'ENS Sèvres ; Jean-Paul Bled, professeur émérite (histoire contemporaine) à l'université de Paris-IV Sorbonne ; Jacques-Olivier Boudon, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Paris-IV Sorbonne ; Maurizio De Luca, ancien directeur du Laboratoire de restauration des musées du Vatican ; Barbara Jatta, directrice des musées du Vatican ; Eric Mension-Rigau, professeur d'histoire sociale et culturelle à l'université de Paris-IV Sorbonne ; Arnold Nesselrath, professeur d'histoire de l'art à l'université Humboldt de Berlin, ancien délégué pour les départements scientifiques et les laboratoires des musées du Vatican ; Dimitrios Pandermalis, professeur émérite d'archéologie à l'université Aristote de Thessalonique, président du musée de l'Acropole d'Athènes ; Jean-Christian Petitfils, historien, docteur d'Etat en sciences politiques ; Jean-Robert Pitte, de l'Institut, ancien président de l'université de Paris-IV Sorbonne ; Giandomenico Romanelli, professeur d'histoire de l'art à l'université Ca' Foscari de Venise, ancien directeur du palais des Doges ; Jean Sévillia, journaliste et historien.

ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE

© PHOTO12/ARCHIVES SNAARK. © PHOTO JOSSE/LEEMAGE. © PATRICK ZACHMANN/MAGNUM PHOTO. © SERVICE DE PRESSE RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE DE CLUNY) MUSÉE NATIONAL DU MOYEN AGE) MICHEL URTADO.



8

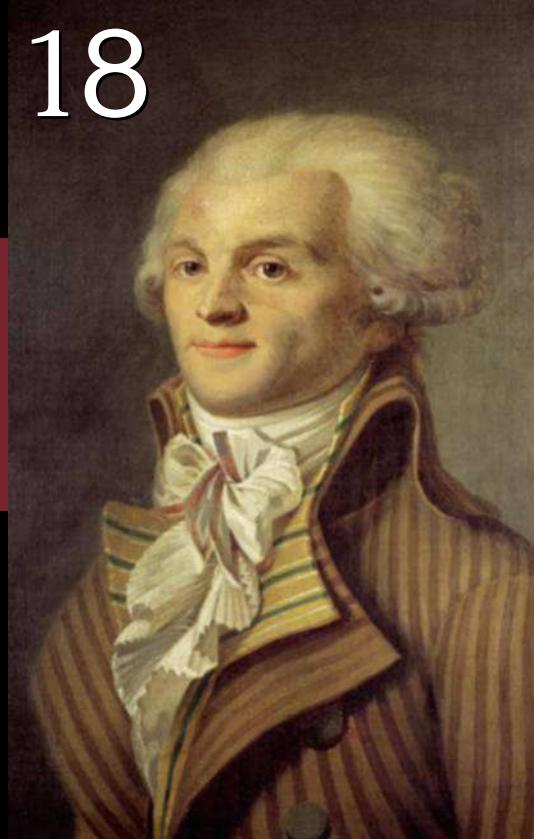
QUAND LA GUERRE JOUE LES PROLONGATIONS

LE 11 NOVEMBRE 1918, L'ARMISTICE DE RETHONDES MIT FIN À LA GUERRE À L'OUEST ET LE CANON SE TUT. MAIS EN EUROPE ORIENTALE ET AU LEVANT, UNE NÉBULEUSE DE TROUBLES ET DE RÉVOLUTIONS, NÉS SUR LES DÉCOMBRES DES EMPIRES DÉFUNTS, PROLONGERAIT PENDANT PLUS DE CINQ ANS LE CONFLIT.

ROBESPIERRE OU LES INFORTUNES DE LA VERTU

AVEC ROBESPIERRE, L'HOMME QUI NOUS DIVISE LE PLUS, MARCEL GAUCHET CROISE À NOUVEAU PHILOSOPHIE ET HISTOIRE ET FAIT APPARAÎTRE LA COHÉRENCE ET L'ACTUALITÉ TROUBLANTE DU PROJET RÉVOLUTIONNAIRE DE L'INCORRUPTIBLE.

18





L'AUTOMNE DE POMPÉI

LA CAMPAGNE DE FOUILLES

EN COURS À POMPÉI A PERMIS DE
METTRE AU JOUR DE NOUVELLES
SPLENDEURS ET DE CLORE
LA CONTROVERSE SUR LA DATE
DE L'ÉRUPTION DU VÉSUVE.

ET AUSSI
LA GRANDE GUERRE
DU MARÉCHAL
LE MÉCANO DU GÉNÉRAL
CÔTÉ LIVRES
LES AVEUX INFIDÈLES
UN AMÉRICAIN À VICHY
EXPOSITIONS
CINÉMA
GINGER ET BREAD

Ci-contre : tête de statue-colonne provenant de l'abbatiale de Saint-Denis, présentée à l'exposition « Naissance de la sculpture gothique », au musée de Cluny, XII^e siècle (Paris, musée de Cluny). Page de gauche, en haut : *La Fin des spartakistes*, par Heinrich Ehmsen, 1919 (Leipzig, musée des Beaux-Arts). Page de gauche, en bas : *Portrait de Maximilien de Robespierre*, anonyme, 1793 (Paris, musée Carnavalet).



À L'AFFICHE

Par Jean-Paul Bled

Quand la Guerre joue les prolongations

Si le 11 novembre 1918 marque la fin de la Grande Guerre sur le front ouest, à l'est de l'Europe, la défaite des Empires centraux ouvre de nouveaux conflits qui, pour beaucoup, porteront les germes de la Seconde Guerre mondiale.

Dans la mémoire collective française, la Grande Guerre a pris fin le 11 novembre 1918, quand le clairon de la victoire a annoncé l'armistice signé vers 5 heures du matin à Rethondes dans le wagon du maréchal Foch, généralissime des armées alliées. Cette signature, par laquelle les plénipotentiaires allemands reconnaissaient la défaite du Reich, était l'aboutissement de la retraite des armées allemandes commencée trois mois plus tôt. Le processus avait été accéléré par la vague révolutionnaire qui avait gagné toute l'Allemagne dans les premiers jours de novembre. Le 9, elle a contraint Guillaume II à abdiquer et, le même jour, la République a été proclamée.

L'armistice du 11 novembre marqua la fin des hostilités sur le front ouest après plus de quatre années d'une guerre terrible. Il fut accueilli dans la liesse chez les vainqueurs. A 11 heures, heure du cessez-le-feu, les cloches de toutes les églises de France sonnèrent à pleine volée. Dans les villages et les villes, des défilés spontanés s'organisèrent derrière le drapeau tricolore ; à Paris, un million de personnes descendirent dans les rues pour célébrer la victoire et le retour de la paix ; à Londres, la foule envahit Trafalgar Square ; à New York, Broadway fut inondé de monde.

Ces manifestations de joie collective ne peuvent cependant faire oublier l'exorbitant coût humain de la guerre. Le total des morts s'éleva à 18,6 millions, dont



JOUR DE FÊTE Ci-dessus : la foule en liesse sur les Grands Boulevards parisiens après l'annonce de la signature de l'armistice du 11 novembre 1918. Page de droite : le défilé de la victoire conduit par les maréchaux Foch (à gauche) et Joffre, le 14 juillet 1919.

9,7 millions de militaires et 8,9 de civils. Rien que pour la France, il se monte à près de 1,4 million de morts, soit 27 % de la classe d'âge 18-27 ans, auxquels s'ajoutent 300 000 civils. Le bilan s'alourdit encore de 21,2 millions de blessés, parmi lesquels près de 4,3 millions de Français, dont beaucoup de mutilés et de défigurés à vie. Le tableau serait enfin incomplet s'il ne prenait en compte les innombrables destructions

de biens matériels et les territoires ravagés où les combats avaient été livrés.

Pour les Français, les Anglais, les Belges, les Américains essentiellement engagés sur le front ouest, le 11 novembre est la date de référence. D'autres belligérants, en revanche, peuvent avoir une perception différente. Pour les Italiens, la date phare est celle du 3 novembre, le jour où a été conclu l'armistice de Villa Giusti avec l'Autriche-Hongrie.





en pleine déroute. Mais d'autres fronts se sont éteints plus tôt. A l'est, par le traité de Brest-Litovsk signé le 3 mars 1918 avec les Empires centraux, le nouveau pouvoir bolchevique avait retiré la Russie de la guerre. Conséquence de son effondrement sous les coups de l'armée franco-serbo-grecque du général Franchet d'Esperey, la Bulgarie avait capitulé le 29 septembre à Salonique. Le 30 octobre, c'était au tour de l'Empire ottoman de reconnaître sa défaite à Moudros.

La valse des traités

Le cas de la Russie mis à part, ces armistices furent le prélude à des traités de paix qui devaient mettre un terme définitif à la guerre. Leur négociation serait la tâche de la conférence de la Paix qui s'ouvrit à Paris le 18 janvier 1919. Il s'agissait de donner forme aux traités avec les Etats vaincus et, au-delà, de fonder un nouvel ordre européen officiellement organisé autour du principe des nationalités. Sur un peu plus d'un an, cinq traités se succédèrent : traité de Versailles avec l'Allemagne (28 juin 1919), de Saint-Germain-en-Laye avec l'Autriche (10 septembre 1919), de Neuilly-sur-Seine avec la Bulgarie (27 novembre 1919), de Trianon avec la Hongrie (4 juin 1920) et de Sèvres avec l'Empire ottoman (10 août 1920). Imposés aux vaincus, ils furent dans les faits

négociés dans le cercle étroit des grandes puissances, qui en fixèrent les termes. Pour les Anglais et les Français, le traité de Versailles domine les autres, voire les éclipse au point que l'habitude s'est prise de parler de l'Europe de Versailles pour définir la configuration donnée au continent européen par la conférence de la Paix. Une formulation à vrai dire partielle et inexacte, car elle sous-estime l'importance des autres traités qui ont refaçonné le visage de l'Europe centrale et sud-orientale. Pour les peuples de cet espace, qu'ils en aient été des bénéficiaires ou des victimes, ils furent à tout le moins aussi lourds de conséquences.

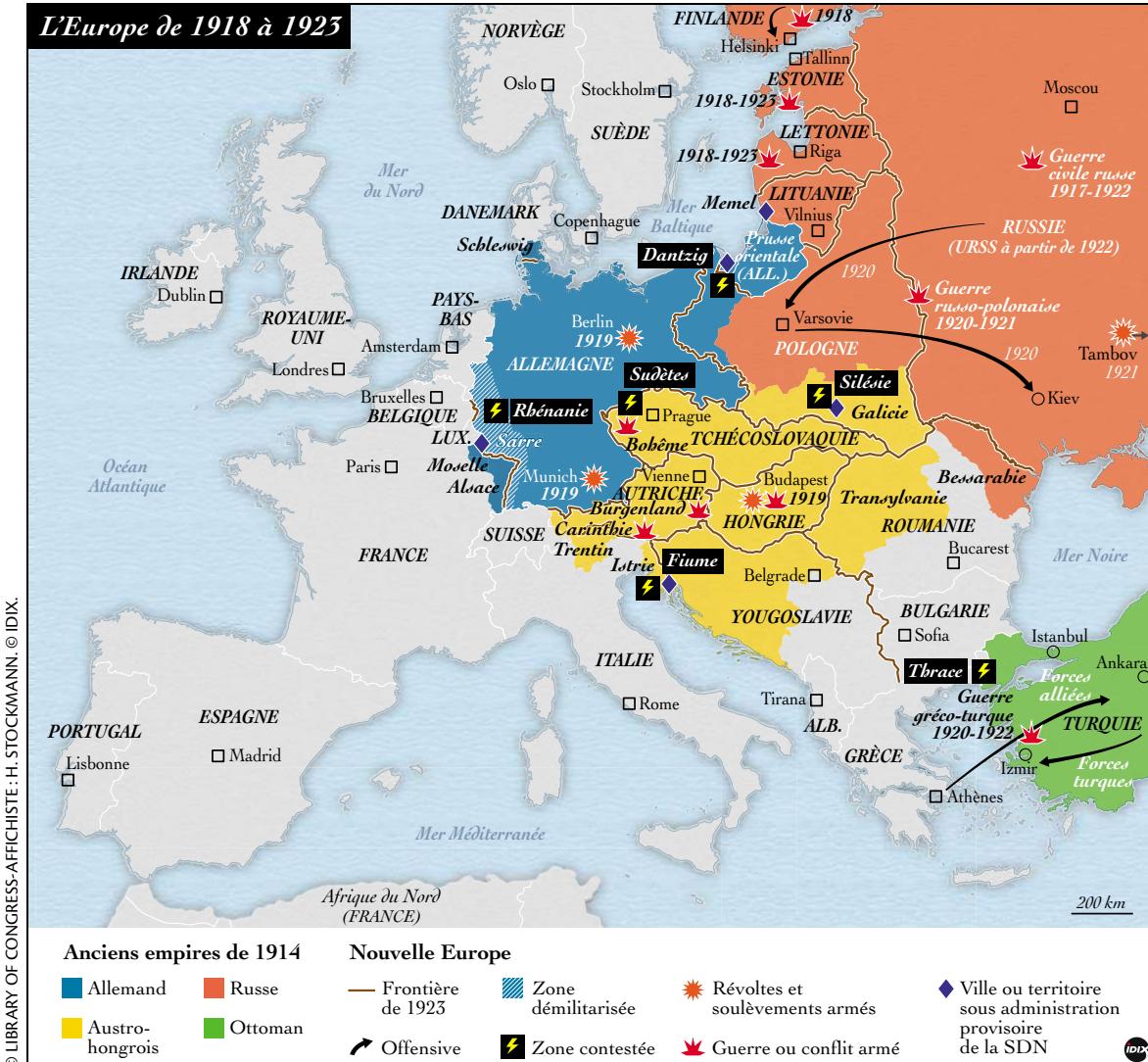
Or, pendant toute cette période de gestation des traités et encore au-delà, les armes ne se turent pas, principalement à l'est suivant une ligne allant de la Baltique au Levant. Ces conflits n'eurent pas tous la même importance ni la même durée ; le plus souvent il n'y a pas de lien apparent entre eux. Pourtant, tous renvoient à la même cause : la disparition des grandes monarchies autour desquelles la géographie politique de l'Europe s'organisait tant au centre qu'à l'est. Le phénomène n'a certes pas eu partout la même signification. Frappés à mort, l'Autriche-Hongrie et l'Empire ottoman ne survécurent pas à la guerre. A l'inverse, ni l'Allemagne ni la Russie ne

disparaissent de la carte politique de l'Europe, alors même que les dynasties régnantes y avaient été renversées. L'une et l'autre endureront les conséquences de la défaite, mais sans que leur existence étatique soit remise en cause. L'Allemagne perdait des territoires et elle était soumise à des conditions sévères. Pour autant, elle n'était atteinte ni dans sa substance ni dans ses œuvres vives et elle conservait les moyens de se redresser et de retrouver sa puissance. La même observation s'applique à la Russie. Elle avait aussi été amputée de territoires, mais son histoire continuait, fût-ce sous un autre drapeau.

Mais, par-delà ces différences, ces bouleversements politiques plongèrent ces Etats, jeunes ou nouveaux, dans une longue période d'incertitudes et de tensions. La disparition des empires mit en avant une

SEMAINE SANGLANTE A droite : affiche de propagande pour les corps francs allemands (*Freikorps*), en 1919. En haut : troupes du gouvernement allemand durant la révolte spartakiste, en janvier 1919, les *Freikorps* furent engagés pour réprimer l'insurrection, puis, en mai 1919, pour écraser la République des Conseils de Munich.





multitude de problèmes, notamment celui du tracé des frontières, lui-même en lien étroit avec la répartition géographique des nationalités. S'ils préexistaient à l'éclatement des empires, ces conflits internationaux prirent une nouvelle dimension. Libérées des contraintes qui les contenaient dans les limites des grands empires, les violences explosèrent une fois ceux-ci disparus. Des affrontements armés opposèrent Allemands et Tchèques en Bohême, Autrichiens et Hongrois dans le Burgenland, Autrichiens et Slovènes en Carinthie.

Révoltes rouges

Il est une autre face à ces affrontements armés : les guerres civiles qui éclatèrent chez certains pays vaincus dans le sillage de la défaite. Sur les traumatismes provoqués par l'accélération des événements dans les derniers jours de la guerre se greffait l'influence de courants inspirés par l'exemple de la révolution bolchevique. L'Allemagne et la Hongrie furent ainsi, en 1919, les théâtres de déchirements sanglants.

En Allemagne, le régime monarchique emporté par la révolution de novembre avait cédé la place à un conseil des commissaires du peuple qui, dirigé par le social-démocrate Friedrich Ebert, se fixa pour mission de poser les fondations d'une république démocratique. Mais celui-ci fut aussitôt défié par le mouvement des spartakistes, une alliance de l'extrême gauche socialiste et des communistes, qui, conduits par Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht, refusaient de reconnaître son autorité et se préparaient à le renverser par les armes pour installer un pouvoir sur le modèle soviétique. Le gouvernement avait peu de moyens propres à sa disposition pour s'opposer à l'insurrection spartakiste lancée le 6 janvier. Ils n'auraient pas suffi à la vaincre. Mais, dès le 10 novembre 1918, Ebert qui, à la tête du parti social-démocrate, avait soutenu l'effort de guerre pour ainsi dire jusqu'au bout, avait conclu un accord avec le chef du Grand Etat-Major, le maréchal Hindenburg, au terme duquel, en cas de soulèvement d'inspiration bolchevique, l'armée intervendrait pour le

réprimer. Face à l'insurrection spartakiste, l'accord joua. Certes, depuis novembre, la situation avait fortement évolué. Une partie des troupes s'était démobilisée après le retour en Allemagne. Par ailleurs, des régiments avaient été gangrenés par la propagande révolutionnaire. Des unités restées loyales furent néanmoins mises à la disposition du Conseil des commissaires du peuple, dont la figure centrale au cours de ces journées cruciales devint Gustav Noske. Celui-ci put également compter sur le concours de corps francs, des formations de volontaires constituées en dehors du cadre officiel de l'armée. Une hostilité radicale aux « rouges » ainsi que la difficulté de se réinsérer dans la vie civile après les années passées dans les tranchées, sans oublier l'attrait d'un salaire dans cette période de lourdes incertitudes économiques, composaient les motivations de ces soldats d'un nouveau type, dont Ernst von Salomon a dressé le portrait dans son roman autobiographique *Les Réprouvés*. Après huit jours de combats acharnés, ces forces réunies vinrent à bout



des insurgés, une victoire accompagnée d'une répression terrible, dont les exécutions de Rosa Luxemburg et de Karl Liebknecht furent les symboles forts.

La semaine sanglante de Berlin n'est pas un événement isolé. Ce scénario se répeta presque trait pour trait à Munich. La monarchie bavaroise y avait été emportée au début de novembre 1918 par la révolution. Sur ses ruines s'était formé un gouvernement unissant les diverses factions du socialisme, avec Kurt Eisner pour chef. Son assassinat, le 21 février, laissa le champ libre aux éléments les plus radicaux, qui installèrent une République des Conseils, tandis que le gouvernement issu des élections à la diète s'établit à Bamberg. Dans tout le pays,

des bandes communistes organisèrent des « battues aux aristocrates ». Pour reprendre Munich, le gouvernement réunit une force de 50 000 hommes composée pour partie de troupes régulières, pour l'autre de corps francs, notamment celui du colonel von Epp. Après que l'assaut eut été lancé le 1^{er} mai, Munich tomba rapidement. Commença alors la chasse aux révolutionnaires. Comme à Berlin, la répression fut terrible, faisant au moins un millier de victimes.

Depuis la disparition de la monarchie, la Hongrie était plongée dans une extrême confusion. Peu après la démission de Mihály Károlyi, parvenu à la tête de la République démocratique hongroise en novembre 1918, une alliance des communistes et des

sociaux-démocrates installa le 21 mars à Budapest une République des Conseils dominée par la figure de Béla Kun. Le nouveau pouvoir mène de front une double politique de rétablissement de la Hongrie dans ses frontières historiques et de collectivisation. Si le premier volet lui vaut des sympathies dans l'opinion au-delà des milieux ouvriers, le second est accueilli avec réserve dans la paysannerie, déçue que n'ait pas été fait le choix de la redistribution des terres. Contestée à l'intérieur comme à l'extérieur, la République des Conseils instaure dès lors un régime de terreur rouge qui fait entre 400 et 600 victimes. L'entreprise de reconquête des provinces perdues obtient certes quelques succès, notamment en Slovaquie. Mais elle mobilise contre elle une large coalition réunissant sous le patronage de la France la Tchécoslovaquie, la Serbie et la Roumanie. Fer de lance de cette réaction, l'armée roumaine pousse son offensive jusqu'à Budapest, qu'elle prend le 4 août et qu'elle occupera jusqu'à la mi-novembre. Bucarest pourra se targuer d'avoir tenu le rôle de rempart contre le bolchevisme, une thèse toujours défendue aujourd'hui par les historiens roumains. Trois jours plus tôt, la République des Conseils s'est effondrée. Elle aura vécu cent trente-trois jours, un temps suffisamment long pour imposer un régime de terreur à ses opposants, utilisant à cette fin des bandes de jeunes gens fanatiques connus sous le nom des « gars de Lénine ». Le départ des troupes roumaines laisse le champ libre à la contre-révolution. L'armée nationale rassemblée à Szeged par l'amiral Horthy, le dernier commandant de la flotte austro-hongroise, marche sur Budapest et s'en empare. A la terreur rouge succède la terreur blanche, qui fera plus de 5 000 victimes.

Vent d'Est

Retracer la nébuleuse de troubles qui se propagea sur les ruines des quatre empires disparus, c'est ce que propose la passionnante exposition « A l'Est, la guerre sans fin », présentée au musée de l'Armée en partenariat avec *Le Figaro Histoire*. Au fil d'une scénographie d'une clarté magistrale, elle retrace les conflits nationaux, les révoltes et contre-révoltes qui, de la Finlande au Liban, agitèrent l'Europe centrale et le Levant de 1918 à 1923. Cartes, documents d'archives, affiches et tracts de propagande, mais aussi uniformes et emblèmes illustrent la permanence de cette guerre après la guerre, dont les effets, notamment à travers la redéfinition des frontières des empires défunt et la création de nouveaux Etats, se font encore sentir aujourd'hui. GC

« A l'Est, la guerre sans fin, 1918-1923 », jusqu'au 20 janvier 2019. Musée de l'Armée, 75007 Paris. Tous les jours, de 10 h à 17 h. Tarifs : 12 €/10 €. Rens. : www.musee-armee.fr ; 0 810 11 33 99. Catalogue de l'exposition, Gallimard, 320 pages, 29 €.



Guerre civile russe

L'offensive roumaine aurait été sérieusement contrariée si les Soviétiques avaient pu envahir la Roumanie, comme ils en avaient l'intention, pour porter secours à la révolution hongroise. Mais l'Armée rouge subissait alors un revers en Ukraine qui l'en a empêché. Cet épisode s'inscrivait dans le contexte général de la guerre civile russe, qui avait éclaté un mois seulement après la prise du pouvoir par les bolcheviks et durerait

jusqu'en 1922. Partagée entre plusieurs fronts, elle s'étend bientôt sur l'ensemble du territoire de l'empire défunt, de la Finlande à l'Extrême-Orient. En réaction à la paix de Brest-Litovsk, contre lequel se mobilise le sentiment patriotique russe, la résistance au nouveau pouvoir s'organise. Les diverses oppositions (socialistes révolutionnaires, mencheviks, monarchistes) entrent dans la lutte armée contre le régime bolchevique. Celui-ci dresse également contre lui de nombreuses minorités nationales dans les pays Baltes, en Ukraine, dans le Caucase. Des puissances étrangères (Allemands, Américains, Anglais, Français, Japonais) interviennent aussi dans le conflit.

De toutes les forces engagées sur le terrain, les plus redoutables sont les armées blanches des monarchistes. Au début de l'automne 1918, le territoire contrôlé par les bolcheviks, assailli de divers côtés, s'est rétréci et s'apparente à une forteresse assiégée. Au regard du rapport de force, la logique aurait voulu que la balance penchât en faveur des ennemis de la révolution. Et pourtant, au terme du conflit, c'est elle qui en sortira victorieuse et consolidera son pouvoir. Elle avait eu à combattre trois armées blanches : au sud, l'armée des volontaires commandés par le général Denikine ; au nord-ouest, l'armée du général Loudeitch ; en Sibérie occidentale, l'armée de l'amiral Koltchak, renforcée de 40 000 hommes d'une légion de volontaires tchèques et slovaques. Chacune de ces armées remporte des succès initiaux, mais aucune ne parvient à transformer son avantage et toutes sont finalement défaites. Ce dénouement s'explique en partie par le manque de coordination des forces blanches, reflet des divisions et des jalousesies entre les différents chefs. En outre, l'intervention des puissances, qui aurait pu constituer une vraie menace pour les bolcheviks, resta limitée, en tout cas insuffisante pour faire pencher la balance.

Les Alliés de l'Entente avaient certes perçu le traité de Brest-Litovsk comme un coup de poignard dans le dos : cette « trahison » de l'ancien allié avait permis d'accroître la force de percussion de l'offensive lancée par Ludendorff à l'ouest, qui avait porté les troupes allemandes à quelques dizaines de kilomètres de Paris et avait été tout près d'assurer

© AKG-IMAGES/DE AGOSTINI/DAGLI ORTI. © GETTY IMAGES/DE AGOSTINI.



FUITE EN AVANT

Ci-dessus : l'armée blanche de l'amiral Koltchak se retirant d'Oufa (Oural occidental), en juin 1919.

Page de gauche : Béla Kun (*au centre avec le chapeau*), à Budapest, en 1919. Le 21 mars 1919, les communistes hongrois menés par Béla Kun proclamèrent une République des Conseils. Mais contesté à l'intérieur comme à l'extérieur, le régime s'effondra le 1^{er} août 1919, pour laisser place à une période d'instabilité, jusqu'à l'élection de l'amiral Horthy, le 1^{er} mars 1920, comme régent du royaume de Hongrie.

au Reich la victoire finale. A quoi s'ajoutait la crainte d'une contagion révolutionnaire hors des frontières de la Russie. Mais pour menacer la révolution bolchevique, il aurait fallu que cette intervention soit massive. Or elle ne l'est pas. Anglais et Français livrent des armes au général Denikine. L'aviation anglaise est engagée dans l'Extrême-Nord. Clemenceau envisage bien une opération d'envergure en Ukraine à partir de troupes de l'armée d'Orient, mais il y renonce. Après plus de quatre ans d'une guerre terrible, l'opinion ne le suivrait pas. Finalement marginales, ces interventions étrangères n'ont que peu d'impact sur le déroulement général de la guerre.

Enfin et peut-être surtout, les bolcheviks doivent leur victoire à une discipline et à

une organisation clairement supérieures, elles-mêmes appuyées sur des structures répressives d'une redoutable efficacité comme la Tcheka. La détermination des chefs nationaux et locaux se nourrit aussi de la certitude qu'ils ne survivraient probablement pas à la défaite. Au-delà de ces constats, la guerre civile russe est la matrice des crimes de masse du XX^e siècle. La présence de nombreux Juifs au Komintern porte à son paroxysme l'antisémitisme déjà traditionnel des « blancs ». Les pogroms perpétrés par leurs armées feront plusieurs centaines de milliers de victimes, soit le bilan le plus élevé avant la Shoah. La terreur rouge n'est pas en reste. Outre les crimes de la Tcheka, citons l'assassinat de la famille impériale dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918 ; la mise hors la loi de l'Eglise orthodoxe avec l'exécution de plus de 1 000 popes et de 25 évêques ; la mise en place d'un vaste système concentrationnaire (plus de 100 camps en 1920) qui survivra à la guerre civile ; les premiers procès politiques truqués, tel celui des chefs socialistes révolutionnaires en 1922 ; l'écrasement dans le sang de révoltes paysannes, comme à Tambov en 1921.

Lignes de partage

Si les bolcheviks ont rétabli leur contrôle sur le cœur de l'ancien empire, Moscou enregistre néanmoins trois revers sur ses marges. Cette série commence par la perte de la Finlande dans les premiers mois de 1918. Appuyés par la division allemande du général von der Goltz, les « blancs » y prennent le dessus et le conservent au prix d'une répression impitoyable, pas moins de 35 000 victimes, qui voit les premiers massacres de masse. Le pouvoir bolchevique subit une autre défaite dans les pays Baltes. La Russie avait été dépossédée de sa souveraineté sur ces territoires par le traité de Brest-Litovsk. Au terme de l'armistice de Rethondes, les troupes allemandes encore déployées dans la région auraient dû les évacuer. Pourtant, devant la menace d'une invasion de l'Armée rouge, les Alliés reviennent leur position. Tandis que des gouvernements indépendants sont constitués, il revient aux corps francs allemands réunis dans la Division de fer d'en être les remparts

© BRIDGEMAN IMAGES.



contre l'Armée rouge, notamment en Estonie et en Lettonie. Avec le concours d'unités des jeunes républiques, le Baltikum, autre nom donné à ces corps francs, parvient à la repousser. Mais, après la prise de Riga, le 22 mai 1919, la guerre change de visage. Les corps francs se retournent contre leurs alliés d'hier, avec le projet de faire rentrer ces pays dans le giron de l'Allemagne. L'entreprise échoue. Aux prises avec des armées lettone et estonienne plus coriaces que prévu, sous la pression des Alliés, ils sont finalement rappelés en Allemagne, les jusqu'au-boutistes ralliant les Russes blancs.

La Pologne est le troisième front où les bolcheviks subissent un échec. Deux ambitions contraires s'y opposent. Pour les Russes, la Pologne est le point de passage pour l'extension de la révolution à l'ouest et plus particulièrement en Allemagne. Du côté polonais, le traité de Versailles ayant laissé dans le flou la question des frontières à l'est, il s'agit de reconstituer la Grande Pologne d'avant le partage de 1772. Le 6 mai 1920, une offensive foudroyante porte les Polonais jusqu'à Kiev. Mais cette victoire est de courte durée. Tout aussi foudroyante, la contre-attaque de l'Armée rouge commandée par

le général Toukhatchevski l'amène aux portes de Varsovie. Pour éviter à la Pologne un désastre lourd de conséquences pour elle et pour l'Europe, le gouvernement français décide de lui venir en aide sous la forme de l'envoi d'armes et plus encore d'une mission militaire commandée par le général Weygand. Ainsi revigorée, l'armée polonaise gagne à la mi-août la bataille de Varsovie, puis lance une contre-attaque qui reporte l'ennemi à plus de 400 km. Le traité de Riga du 18 mars 1921 met fin à la guerre. Il sanctionne l'échec des bolcheviks à faire la jonction avec l'Allemagne. Du côté polonais, les frontières orientales sont portées à plus de 150 km à l'est de la ligne Curzon, initialement tracée par les Alliés. Elles incluent ainsi des populations biélorusses et ukrainiennes.

Sur son flanc sud-ouest, la Pologne est engagée dans un autre conflit. Il s'agit de la Haute-Silésie, disputée entre Allemands et Polonais. Le traité de Versailles avait prévu un plébiscite pour trancher le différend. Le vote du 20 mars 1921 donne certes la majorité aux Allemands, mais dans des conditions douteuses. La Haute-Silésie devient alors le théâtre d'un affrontement



DES FRONTIÈRES ET DES HOMMES
Ci-dessus : les réfugiés grecs chassés d'Asie
Mineure en 1922, au terme de la guerre
gréco-turque.

armé entre les Polonais conduits par Wojciech Korfanty et des corps francs allemands. Le conflit est finalement tranché par un arbitrage international, qui décide le partage de la province.

On se bat aussi au Proche-Orient. Avant même la signature du traité de Sèvres, Français, Italiens et Grecs avaient commencé de dépecer l'Anatolie. A ces atteintes à l'intégrité du cœur de la Turquie répond une violente réaction patriotique. S'opposant à l'application de ces dispositions, l'armée de Mustafa Kemal livre des combats acharnés aux Grecs. La fortune des armes connaît là aussi des retournements. Après avoir subi un revers cuisant à Inönü, les Grecs avancent jusqu'à proximité d'Ankara. C'est en août 1922, après trois ans d'affrontements, que Mustafa Kemal remporte la victoire décisive qui rejette un million et demi de Grecs à la mer, non sans que ses troupes n'en aient massacré des dizaines de milliers. Effaçant pour une grande partie celui de Sèvres, le traité de Lausanne, signé le

Les Vainqueurs. Comment la France a gagné la Grande Guerre. **Michel Goya**

Comparez l'armée française de l'été 1914 à celle du 14 juillet 1919 : des transformations prodigieuses ! Plus vigoureuses et complètes que celles des autres armées. Elle a détrôné l'armée allemande et supplante en effectif l'armée britannique : elle est la meilleure du monde. N'oubliant ni les divisions parmi les généraux français, ni l'inventivité et la puissance de notre industrie, alliant les vues stratégiques aux détails du combat telles les modifications des blessures, le colonel Goya analyse et démontre avec force le rôle capital qu'elle a tenu dans la victoire finale, à l'est et à l'ouest. Une place que l'on tend à minimiser, voire à effacer. Très nombreuses et excellentes cartes. **FV**

Tallandier, 350 pages, 21,50 €.



La Guerre et le Vatican. **Johan Ickx**

Août 1914 : malgré la neutralité du pays, l'Allemagne occupe la Belgique. Très vite des exactions contre la population ont lieu et la riche bibliothèque de l'université de Louvain disparaît même dans les cendres. Les Allemands tentent de convaincre l'opinion internationale, et notamment le Vatican, de la justesse des représailles. Sous l'influence des informations transmises par sa nonciature en Belgique, Rome penche d'abord de manière discrète pour l'Allemagne jusqu'à ce que deux personnalités de l'université de Louvain, aidées à Rome par Mgr Pacelli, le futur Pie XII, renversent la situation en faveur du respect des droits des Belges. Grâce à des archives inexploitées pendant cent ans, Johan Ickx éclaire d'un jour nouveau non seulement cette page inconnue de la Première Guerre mondiale, mais aussi le rôle anti-allemand de Mgr Pacelli. Un document qui met totalement à mal la thèse de sa supposée germanophilie. **PM**

Le Cerf, 300 pages, 24 €.

15
L'ESPRESSO
DE L'HISTOIRE

La Grande Tueuse. Comment la grippe espagnole a changé le monde. **Laura Spinney**

De mars 1918 à mars 1920, la grippe espagnole touche 500 millions d'êtres humains, infecte un habitant de la terre sur trois et tue entre 50 et 100 millions de personnes. Son premier foyer serait le Kansas, un camp militaire qui envoie des troupes en Europe. A la mi-avril, elle atteint les tranchées du front occidental et, en mai, l'Espagne, pays neutre. Le roi est atteint. Sa presse, non censurée, en parle. En France, désigné sous le nom de code maladie onze, elle est officiellement ignorée et nommée « grippe espagnole ». La pandémie s'étend avec la rapidité de l'éclair : toute l'Europe, l'Afrique du Nord, l'Inde, la Chine, le Japon. Vif, narratif, bien informé, prenant. **FV**

Albin Michel, 432 pages, 24 €.



24 juillet 1923, sanctionne la fin de vingt-cinq siècles de présence grecque en Asie Mineure tandis que les Turcs reprennent le contrôle de Constantinople, de la Thrace orientale et de l'Anatolie.

La page achève de se tourner en 1923. L'un après l'autre, les différents fronts se sont stabilisés. Mais il ne s'agit que d'un répit. Le feu couve sous les braises. Les

solutions trouvées, souvent imposées ont laissé des frustrations et des ressentiments. Quinze ans plus tard, à partir de 1938, ils vont se retrouver sous les projecteurs de l'actualité européenne jusqu'à l'explosion de la Seconde Guerre mondiale. **F**

Professeur émérite à l'université Paris-Sorbonne (Paris-IV), Jean-Paul Bled est spécialiste de l'histoire de l'Allemagne et de l'Europe centrale.



© BALTTEL/SIPA.

LA GRANDE GUERRE DU MARÉCHAL

Emmanuel Macron a créé le scandale en rappelant ce qui était, pour De Gaulle, une évidence historique : le maréchal Pétain fut, tout au long de la Première Guerre mondiale, « *un grand soldat* ».

Ce fut, commentera Emmanuel Macron, une énième « *fausse polémique* » à ranger dans la « *boîte à folie* » des journalistes. Une simple phrase du président de la République, lâchée le 7 novembre à Charleville-Mézières, dans le cadre de son « itinérance mémorielle » autour du centenaire de l'armistice de 1918, avait mis le feu aux poudres. Interrogé sur l'hommage qui devait être rendu aux chefs militaires de la Grande Guerre, le chef de l'Etat s'était contenté de dire : « *Je n'occulte aucune page de l'Histoire. Et le maréchal Pétain a été, pendant la Première Guerre mondiale, aussi un grand soldat. C'est une réalité de notre pays.* » Dans la pratique, l'hommage rendu aux Invalides, le 10 novembre, par le chef d'état-major des armées, le général Lecointre, aux chefs de 14-18, n'aura concerné que les cinq maréchaux inhumés en ce lieu : Foch, Lyautey, Franchet d'Esperey, Maunoury et Fayolle. Mais l'interdit frappant la figure de Pétain avait déclenché un tollé, au seul énoncé de ce qui est pourtant une évidence : condamné à l'indignité nationale en 1945, ce maréchal a néanmoins été un des principaux chefs des armées françaises lors de la Première Guerre mondiale.

Fantassin, sorti de Saint-Cyr en 1878, Pétain avait d'abord servi dans des bataillons de chasseurs à pied et des régiments d'infanterie de ligne. En 1900, chef de bataillon, il est nommé instructeur à l'Ecole normale de tir du camp de Châlons-sur-Marne. Un an plus tard, il obtient un poste de professeur adjoint à l'Ecole supérieure de guerre, à Paris, où il enseigne la tactique appliquée de l'infanterie. Il manifeste alors des idées qui le distinguent des caciques prônant l'attaque à la baïonnette pour l'infanterie et la poursuite par la cavalerie (« *Attaquons, attaquons comme la lune* », raillera le général Lanrezac) : selon Pétain, toute bataille doit être précédée d'une préparation d'artillerie, les canons protégeant la progression des fantassins, qui ont ensuite à attaquer des cibles individuelles. « *Le feu tue* », professe cet officier qui a compris que l'ère industrielle, par la puissance du feu, a changé les règles de la guerre. De nouveau professeur à l'Ecole de guerre de 1904 à 1907, puis de 1908 à 1911 comme titulaire de la chaire de tactique de l'infanterie, il persévère dans son enseignement en préconisant la mobilité des unités sur le terrain, mais surtout la force matérielle, insistant même sur l'importance de l'aviation dans la reconnaissance du terrain et des positions adverses.

Colonel depuis 1911, Pétain prend le commandement par intérim, le 1^{er} août 1914, de la 4^e brigade d'infanterie, dans le

Pas-de-Calais puis dans l'Aisne. Dès le 26 août, toutefois, nommé général de brigade, il commande par intérim la 6^e division d'infanterie qui est engagée dans l'Aisne et sur la Marne. Le 10 septembre suivant, il est général de division. Le 20 octobre, nommé commandant de corps d'armée, il est placé à la tête du 33^e corps d'armée dans l'Artois. Ces promotions rapides constituent un rattrapage au regard de son âge (Pétain a 58 ans), mais récompensent surtout un officier dont l'efficacité contraste avec l'incompétence des généraux relevés au même moment de leur commandement.

Général de division à titre définitif en avril 1915, il prend, deux mois plus tard, la direction de la 2^e armée en Champagne. Lui qui n'est pas un partisan de l'offensive à tout prix est cependant l'artisan, le 9 mai 1915, de la seule percée réussie sur cette portion du front, succès qu'il ne peut exploiter faute de renforts. En septembre 1915, adjoint au général commandant le groupe d'armées du Centre, il obtient de nouveau, lors de la deuxième bataille de Champagne, quelques-uns des rares succès français. Précisant les règles d'utilisation de l'infanterie dans les attaques de positions défendues par des mitrailleuses, il se révèle soucieux d'épargner la vie des combattants, réputation qui ne le quittera plus jusqu'à la fin de la guerre.

Le 21 février 1916, lorsqu'un déluge d'artillerie s'abat sur Verdun et que commence une des plus emblématiques batailles de la Première Guerre mondiale, c'est à Pétain que Joffre, commandant en chef des armées françaises, fait appel pour enrayer l'offensive allemande. Nommé le 25 responsable de toutes les troupes du secteur de Verdun, il restera un peu plus de deux mois à ce poste. Appelé pour rattraper une situation quasiment perdue, il y parvient avec brio. « *Ce qui frappe, écrit Guy Pedroncini (Pétain, le soldat et la gloire, Perrin, 1989), c'est la faculté d'adaptation du général Pétain et la rapidité exceptionnelle avec laquelle il a réagi : en quelques heures, il a analysé la situation, il en a saisi les éléments et il a commencé à mettre en œuvre les solutions nécessaires.* »

Afin d'assurer la logistique de la bataille, Pétain met en place la fameuse Voix sacrée, cette route par laquelle transiteront nuit et jour les renforts et le ravitaillement grâce à une noria de camions roulant pare-chocs contre pare-chocs. Le général en chef veille à



LE VAINQUEUR DE VERDUN

Ci-dessus : le maréchal Pétain sur son cheval blanc défilant le 14 juillet 1919, lors de la grande fête de la Victoire, à la tête de l'armée française. Toutes les armées alliées furent également à l'honneur ce jour-là sur les Champs-Élysées.

l'approvisionnement des hommes en nourriture et en eau, à l'évacuation des blessés, et plus encore à la relève régulière des unités postées en première ligne. En mars 1916, il crée la première division de chasse aérienne qui est chargée de dégager le ciel au-dessus du champ de bataille et de le renseigner sur les positions ennemis.

Au mois de mai 1916, Pétain est nommé au commandement des armées du Centre, poste qui lui laisse l'autorité sur Nivelle, qui lui a succédé à Verdun. Marc Ferro (*Pétain*, Fayard, 1987) observe qu'il existe deux traditions de la victoire de Verdun : pour Joffre, Foch et Clemenceau, le vrai vainqueur de la bataille était Nivelle, tandis que, pour le Poilu, Pétain était considéré comme « *le vainqueur de Verdun* ». Dans une biographie récente (*Pétain*, Perrin, 2014), Bénédicte Vergez-Chaignon souligne que « *Philippe Pétain est devenu à Verdun un homme public, non seulement doté d'une forte notoriété mais d'une faveur inouïe avec laquelle il faut compter* ».

En 1917, Nivelle étant devenu commandant en chef à la place de Joffre, l'échec sanglant de l'offensive qu'il avait lancée sur le Chemin des Dames (140 000 hommes sacrifiés en deux semaines) provoque son renvoi. Nommé à sa place commandant en chef des armées françaises, Pétain commence par mettre fin aux désobéissances provoquées par le mécontentement consécutif au carnage du Chemin des Dames : limitant au maximum la répression des mutineries, améliorant les conditions de vie des combattants, élargissant le régime des permissions, le général en chef, plus populaire que jamais, rend confiance à la troupe et se cantonne désormais à des offensives limitées. Poussant à la production de matériels lourds et modernes (chars, avions, artillerie), il s'efforce aussi de reconstituer des réserves : « *J'attends les chars et les Américains* », répète-t-il. Avec la seconde bataille de Verdun, en août 1917, il regagne le terrain perdu en 1916, puis, lors de la bataille de la Malmaison, en octobre 1917, s'empare de la crête du Chemin des Dames, rendant à l'armée française un moral de vainqueur.

Au printemps 1918, lorsque les Allemands rompent le front en Picardie, Pétain, jugé trop porté à la défensive, conserve son rôle

de général en chef des armées, mais Foch, partisan de l'offensive, lui est préféré par Clemenceau et les Britanniques afin d'assurer, avec le titre de généralissime, la coordination des divisions alliées. Passé sous les ordres de Foch, Pétain, en revanche, prépare pour l'automne 1918 une offensive qui doit mener les troupes franco-américaines jusqu'au cœur de l'Allemagne. Cette attaque, qui aurait peut-être changé le cours de l'entre-deux-guerres, sera annulée trois jours avant son déclenchement en raison de l'armistice du 11 novembre : Pétain en aurait pleuré de rage. Il avait compris, avant d'autres, qu'une suspension d'armes consentie sans que les soldats français aient jamais forcé la frontière ennemie apparaîtrait à la population allemande comme un choix politique, plus que comme une défaite indiscutable. La légende du « coup de poignard dans le dos » porté par les civils nourrirait, de fait, après-guerre, la propagande revancharde des nazis. Elevé à la dignité de maréchal de France le 21 novembre 1918, il recevra son bâton de maréchal, à Metz, le 8 décembre suivant.

Tels sont les faits, qui sont indépendants de tout jugement sur la suite de la carrière de Philippe Pétain et de toute opinion sur sa politique et sa responsabilité de 1940 à 1944, même si la popularité qu'ils lui valurent explique qu'il soit alors apparu au peuple des anciens combattants comme un recours. Le 29 mai 1966, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la bataille de Verdun, le général De Gaulle déclarait : « *Si, par malheur, en d'autres temps, en l'extrême hiver de sa vie, au milieu d'événements excessifs, l'usure de l'âge mena le maréchal Pétain à des défaillances condamnables, la gloire qu'il avait acquise à Verdun vingt-cinq ans auparavant, et qu'il garda en conduisant ensuite l'armée française à la victoire, ne saurait être contestée ni méconnue par la patrie.* »

Robespierre ou les infortunes de la vertu

Violer méthodiquement les libertés afin de mettre en place le meilleur des mondes : Robespierre fut à l'origine d'une expérience politique promise à un riche avenir.

C'est la marque propre de la pensée et du travail de Marcel Gauchet que de croiser inlassablement la philosophie et l'histoire. Directeur, depuis 1980, de la revue *Le Débat*, proche de François Furet et de Pierre Nora, historien du désenchantement du monde et censeur de l'hypertrophie de l'individualisme contemporain, il n'aura cessé, au fil de son œuvre, d'ausculter la modernité et la démocratie dans un esprit critique hérité de Raymond Aron et d'Alexis de Tocqueville. Il publie avec *Robespierre, l'homme qui nous divise* le plus un essai stimulant, où l'analyse méthodique des discours et des actes de l'Incorrigeable dévoile la cohérence d'un projet, en même temps qu'elle met en lumière ses surprenants prolongements contemporains.

Vous vous êtes refusé à écrire une biographie de Robespierre, en limitant au strict minimum, dans votre livre, les considérations sur son caractère. N'y avait-il pas pourtant dans son célibat, son isolement, son ascétisme, un côté moine soldat qui le prédisposait à l'esprit de système et



à l'utopie, faute de véritable contact avec le réel ?

Ces caractères sont patents mais ils ne constituent, à mes yeux, que des prédispositions, qui auraient pu donner lieu à des expressions extraordinairement différentes, selon les circonstances. Rien n'est écrit d'avance dans les seuls traits d'une personnalité : dans le cas de Robespierre plus encore que pour tout autre. Ce que nous savons du jeune avocat d'Arras ne permet pas de préjuger de la suite de sa carrière. Si la Révolution n'avait pas eu lieu, ou s'il n'avait pas été élu aux états généraux, il serait sans

doute resté un notable local, assidu à son club, à sa société de pensée, et aurait peut-être fini président de l'académie d'Arras. En histoire, les circonstances sont capitales et les grands événements révèlent des personnalités qui seraient restées sans eux dans l'obscurité : sans la Seconde Guerre mondiale, De Gaulle n'aurait été qu'un général lettré, qui aurait achevé sa carrière à l'Académie française, aux côtés du maréchal Pétain, lequel aurait prononcé son discours de réception sous la coupole ! L'analyse psychologique est par ailleurs limitée par des zones d'ombre qu'il nous est difficile de dissiper. J'ai lu beaucoup de biographies de Robespierre. Les faits m'ont paru plus parlants que les spéculations sur la psychologie d'un homme excessivement secret et dont l'intimité nous reste impénétrable. Il m'a semblé plus sûr de le suivre dans l'évolution de ses idées, telle que nous la font connaître ses écrits, ses discours, ses actions.

Vous définissez le premier Robespierre, celui des états généraux et de la Constituante, comme l'homme des droits de l'homme, dont il invoque sans cesse les dispositions. N'est-ce pas paradoxalement dans la mesure où les droits

de l'homme sont considérés aujourd'hui comme les Tables de la loi du libéralisme, et où Robespierre est associé au contraire aux pages sanglantes de la Révolution ?

Je m'inscris en faux, il est vrai, à la fois contre l'interprétation libérale et contre l'interprétation marxiste de la Révolution française en soulignant, contre elles, que le premier Robespierre fut un parfait libéral (les libéraux en refusent la perspective pour ne pas s'encombrer de ses méfaits ultérieurs, les marxistes parce qu'ils voient en lui l'accoucheur d'une Révolution dégagée de son libéralisme initial). Robespierre arrive aux états généraux et il restera jusqu'au 10 août 1792 partisan de la monarchie constitutionnelle. Il souhaite que les droits de l'homme viennent limiter le pouvoir royal, mais l'existence de ce pouvoir l'arrange ; parce qu'il dispense les révolutionnaires de se doter d'une conception du pouvoir. Le roi n'est à ses yeux qu'un commis, un exécutant de la nation souveraine, et tout l'effort des constituants doit se concentrer, selon lui, sur la manière de le contrôler, de le limiter, de le surveiller afin que règnent les droits de l'homme, que les individus, les communautés soient libres d'agir dans le seul respect des lois. Mais il n'est pas question de se séparer de Louis XVI. La monarchie permet au contraire une claire séparation des pouvoirs : au roi, l'exécutif ; aux représentants de la nation, le vote des lois, expression de la volonté générale. La fuite à Varennes constitue certes une première alerte, qui remet en question

MODERNITÉ ET DÉMOCRATIE
Ci-contre : historien et philosophe, Marcel Gauchet est directeur d'études émérite à l'Ecole des hautes études en sciences sociales, au Centre d'études sociologiques et politiques Raymond Aron, et rédacteur en chef de la revue *Le Débat*. Page de gauche : *Maximilien de Robespierre*, par Moreau le Jeune, XVIII^e siècle (Versailles, musée Lambinet).





ce bel équilibre, mais il veut d'abord l'oublier. L'émeute du 10 août, à laquelle il n'est nullement associé, est en revanche une surprise déstabilisante. Maintenant qu'il n'y a plus de roi, quel pouvoir mettre en place pour que le peuple souverain soit gouverné et se gouverne ? La souveraineté est par nature sans limite, tandis que le gouvernement doit être limité : comment faire si l'un et l'autre ont le même titulaire ?

Ce choc, qui remet en cause toute la conception qu'il se faisait des institutions, va cependant être également pour lui une révélation, dans la mesure où il lui ouvre une nouvelle perspective. Les événements du 10 août le convainquent en effet de l'insuffisance de sa première appréhension de la Révolution. Il découvre qu'un peuple libre ne peut être que républicain et que les droits de l'homme ne sont pas seulement un dispositif de limitation du pouvoir en place. Ils doivent être surtout un programme de gouvernement. Un nouveau Robespierre naît de cette conversion. Sa deuxième carrière visera à fonder ce régime politique entièrement nouveau, où les droits de l'homme n'apparaîtront plus comme

une simple limitation du pouvoir légué par l'histoire, mais comme la base des pleins pouvoirs du peuple.

Les débordements sanglants de la Révolution n'étaient-ils pas pourtant inscrits d'emblée dans le projet que ce Robespierre « libéral » définit, dès le 11 février 1790, bien avant la chute de Louis XVI : rien de moins que « créer une seconde fois l'homme à l'image de Dieu, défigurée par l'ignorance et par les tyrans » ? Cette ambition de démiurge ne justifiait-elle pas, dès l'origine, que l'on y mit tous les moyens ?

Il est de fait que l'échec de la Révolution française a conduit un certain nombre de ses héritiers à estimer qu'il avait été dû à une trop grande confiance en la liberté et qu'il fallait imposer par la contrainte le façonnement de l'Homme nouveau. Tel n'était pourtant pas le projet de Robespierre. La régénération de l'homme qu'il envisage en 1790 n'est

encore qu'une régénération de l'individu par la liberté, qui permettra son plein épanouissement moral et spirituel. Une auto-recréation de l'Homme par la prise de conscience de sa propre liberté. C'est notre expérience des totalitarismes contemporains qui nous fait jeter sur cette volonté de « créer un Homme nouveau » un regard légitimement suspicieux. Mais il est anachronique de faire de ce premier Robespierre un totalitaire en puissance. Il n'est pas mû par une science de la société réputée infaillible étayant sur la nécessité historique un pouvoir total.

Vous écartez, à son égard, l'accusation de démagogie. Robespierre ne flatte pas les pulsions populaires, à l'image d'un Marat ou, d'une autre manière, d'un Danton. Il n'empêche que sa conception de l'infaillibilité du peuple, qu'il considère comme le dépositaire de l'intérêt général, l'amène en permanence, comme opposant, à s'appuyer

GUILLOTINE Ci-contre : *Buste de Maximilien de Robespierre*, par Claude-André Deseine, 1791 (Vizille, musée de la Révolution française). Page de gauche : *Allégorie satirique révolutionnaire : le triomphe de Marat aux enfers*, par Nicolas Antoine Taunay, vers 1795 (Paris, musée Carnavalet). Derrière Marat dans sa baignoire (au centre), on distingue Robespierre et Saint-Just portés en triomphe.

sur la rue pour peser sur le jeu des institutions.

Robespierre est au cœur de l'une des grandes problématiques de la Révolution française. Les députés se sont emparés du pouvoir législatif, car il leur est apparu que le vrai pouvoir consistait à faire la loi, mais ils ont buté sur l'énormité du pouvoir que conservait, dès lors, l'exécutif, de par la maîtrise des forces armées, de la police, de la capacité à faire ou non exécuter concrètement les lois. D'où la méfiance paranoïaque que manifeste Robespierre à l'égard des gouvernements successifs. Plus encore que le roi, les ministres lui apparaissent comme des adversaires redoutables, toujours plus ou moins tentés par la tyrannie. Mais comment faire pour les surveiller, les contrôler ? Ce rôle ne peut être celui de l'Assemblée, sauf à remettre en cause la séparation des pouvoirs. Reste la rue, le peuple des patriotes, le droit à l'insurrection pour défendre la liberté contre les empiétements de l'exécutif. Robespierre croit qu'au contraire des riches, le peuple est naturellement porté vers l'intérêt général car il n'a pas, faute de moyens, d'intérêts particuliers à poursuivre : il n'a que la patrie, tout son sort en dépend. Il est donc le gardien naturel de l'intérêt public et il est animé par la farouche énergie de le défendre. Par la magie d'un verbe tranchant, Robespierre va s'imposer, à la Constituante, puis au club des Jacobins (pendant le mandat de la Législative), enfin à la Convention, dans le rôle du contrôleur, qui met en garde le peuple contre les abus et la corruption des ministres, voire de ses collègues de l'Assemblée. Il n'exerce pas encore le pouvoir, mais impose, par là, son autorité, soutenu par la menace que font peser sur ses contradicteurs les hurlements des tribunes et les rassemblements des sections.

N'y a-t-il pas au plus profond de sa pensée le germe d'une guerre civile permanente ?
Jamais il n'envisage les

discussions politiques sous la forme de désaccords. Ses adversaires ne peuvent être que des traîtres, des vendus, des crapules, des agents de l'étranger, des vermines dont il faut purifier la terre.

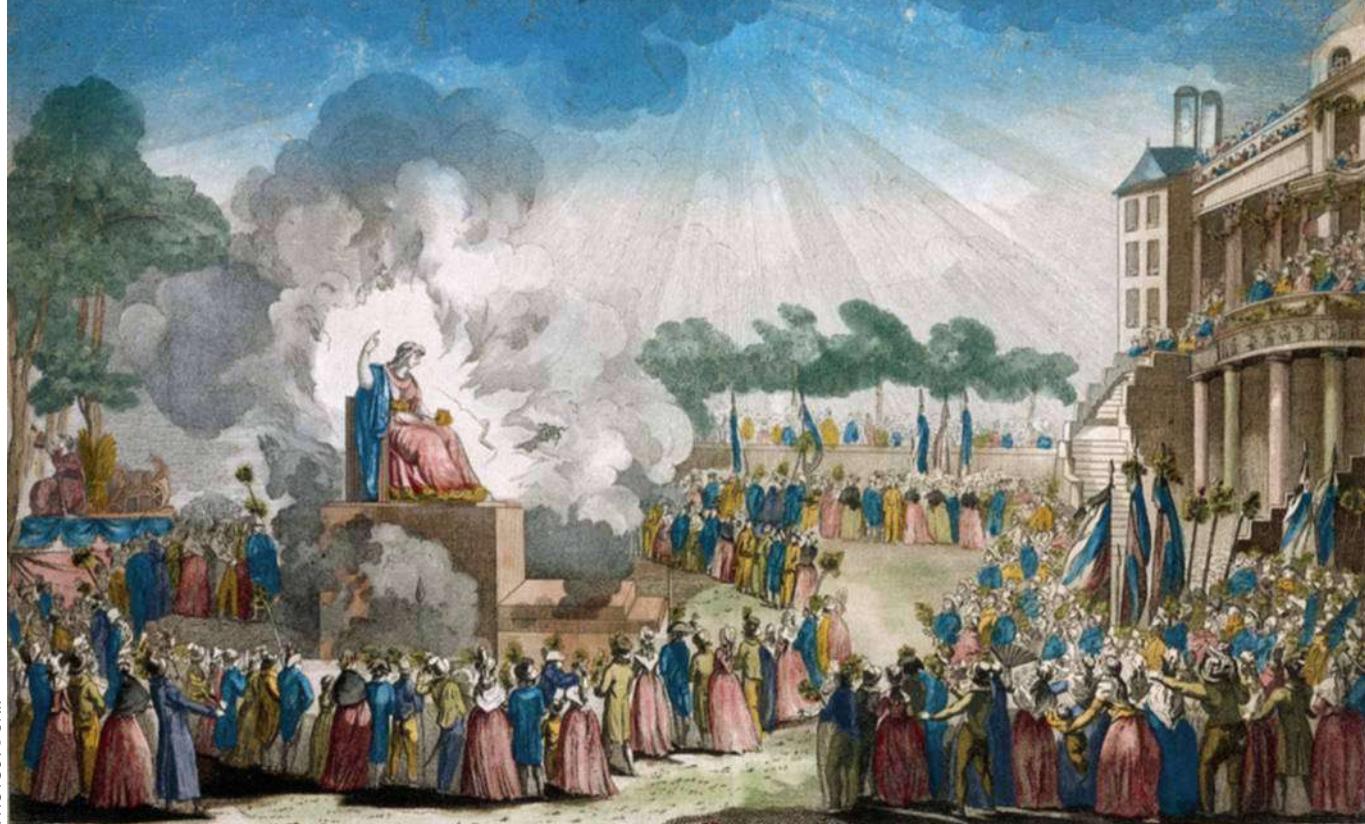
Robespierre manifeste, en effet, dès l'origine, cette disposition à l'inflexibilité. Mais cela est amplifié à partir du 10 août par la mutation qui l'a vu faire de l'avènement des droits de l'homme le but même de la politique. Dans un régime qui se donne un tel objectif, il n'y a pas de place pour l'adversaire de bonne foi, pour le contradicteur légitime. Tout ce qui fait obstacle à un programme aussi indiscutable est intolérable et moralement disqualifiant. L'ennemi des droits de l'homme ne saurait être qu'un ennemi du genre humain, un traître à la patrie. Il n'y a pas de place pour le débat raisonné avec lui. Il doit être éliminé de la vie politique, empêché par tous les moyens de s'exprimer et de nuire. La violence des discours de Robespierre nous étonne, mais avons-nous tellement changé sur ce point ? Dans nos régimes apaisés, mais où les droits de l'homme sont en passe de devenir à nouveau l'alpha et l'omega de la politique, nous voyons aujourd'hui ce mode de pensée à l'œuvre, non pour appeler à l'extermination de l'adversaire, mais au moins pour demander sa disqualification, sa mise à l'écart professionnelle, sa mort sociale. Il y a un extrémisme moral des droits de l'homme. Emettre ainsi par exemple des doutes sur l'ouverture des frontières et l'accueil inconditionnel de l'Autre avec un grand A fait de vous un ennemi des libertés avec lequel il ne doit y avoir ni compromis ni discussion. C'est le problème d'un régime qui pense disposer d'une pierre de touche



absolue de la légitimité. Tout ce qui s'en écarte ou prétend y apporter des tempéraments devient indigne. Un moralisme très puissant conduit à la réputation du politique, en tant qu'art du compromis, nécessité de faire la part des choses, de se salir parfois les mains. Nous y sommes : la guillotine en moins, heureusement.

Vous citez le témoignage d'un contemporain qui observe que, parvenu au pouvoir, Robespierre a exercé la dictature sans même s'en rendre compte. Il est vrai que son pouvoir n'a pas eu les apparences d'une dictature ordinaire. Il s'est exercé d'abord par l'ascendant du verbe, l'association de l'exemplarité personnelle et de la rigueur intellectuelle qui fonde sa popularité. Mais il a peu d'alliés, peu de moyens... Il s'est souvent contenté de théoriser la pratique révolutionnaire.

L'image convenue, héritée de nos livres d'école, fait de Robespierre le maître de



RELIGION NATURELLE ET CULTE RATIONNEL Ci-dessus : *Vue du jardin national et des décorations le jour de la fête célébrée en l'honneur de l'Être suprême (20 prairial an II, 8 juin 1794)*, estampe, 1794 (Versailles, musée du Château). Page de droite : *Robespierre à la tribune*, anonyme, XVIII^e siècle (Paris, Bibliothèque nationale de France).

la Convention. C'est ridicule, il était loin de l'être. Jusqu'au 2 juin 1793, date du coup d'Etat qui permet aux Montagnards d'éliminer la majorité girondine dans le silence complice de la Plaine, il est dans l'opposition. Élu au Comité de salut public, il y joue d'abord un rôle très modeste. Et il n'hésite pas à dire que c'est une caverne de brigands. Il n'y siège que durant un an, jour pour jour, du 27 juillet 1793 au 27 juillet 1794. Et il ne prend véritablement l'ascendant sur la Convention qu'à l'automne 1793 lorsqu'il parvient à donner le coup d'arrêt à la campagne violente de déchristianisation. A partir de ce moment-là, il devient en quelque sorte le penseur du mouvement révolutionnaire. Il excelle à expliquer aux députés ce qu'ils font, à donner une logique implacable à leurs impulsions un peu brouillonnes, il fait la théorie d'un mouvement dont les acteurs ne comprennent pas le sens. Les députés le suivent simplement parce que, sans lui, ils ne sauraient pas où ils vont. Il devient (mais pour quelques mois à peine) le maître incontesté au printemps 1794, quand, au terme de la lutte entre la Convention et la Commune de Paris, qui se disputent violemment le pouvoir (ce que ne soulignent pas toujours assez les historiens), il parvient à faire prendre en main tous les postes clés de la commune parisienne par ses fidèles. Il jouit alors d'une autorité, d'un prestige sans pareil. Mais s'il a

des relais, il n'exerce aucune fonction qui fasse de lui le maître effectif et incontesté de tous les pouvoirs. Son expérience est sans exemple dans l'histoire : il exerce une dictature sans en avoir aucun des moyens. C'est ce qui explique que sa chute soit si soudaine. Elle intervient quand les députés comprennent qu'il les emmène dans une impasse, et qu'il est prêt à lancer, pour les y contraindre, une nouvelle campagne d'épuration. Son renversement ne donnera pas le signal d'une guerre civile parce qu'il avait, au fond, peu d'amis, peu de vrais soutiens.

Son pouvoir ne s'appuie pas sur l'hypertrophie de l'exécutif. Pour autant, il s'exerce en permanence par les lois d'exception, la menace et la peur. Il cesse d'être libéral lorsqu'il cesse d'être dans l'opposition.

Parce qu'alors il ne conjugue plus les libertés au présent mais seulement au futur. Le rôle qu'il affecte à la Révolution est d'accoucher d'une société conforme en tout point aux droits de l'homme. Cela suppose un effort surhumain, un déploiement de moyens exceptionnels pour imposer la liberté au forceps. Il ne

faut pas prendre le gouvernement révolutionnaire pour le dernier mot de sa pensée politique. Ce n'est à ses yeux qu'un instrument de transition.

La violation concrète des libertés ici et maintenant ne le trouble pas dans la mesure où le but poursuivi est d'établir un régime qui garantira justement les libertés contre toutes les tyrannies. Il avait estimé en janvier 1793 que l'on devait tuer Louis XVI sans jugement car un roi appartient à l'état de nature, non à l'état de droit, puisqu'il est une puissance de fait. Il justifie en juin le coup d'Etat contre la majorité « brissotine » par l'intérêt public. Il est partisan de la suspension de la Constitution de 1793, qui mettrait fin aux institutions révolutionnaires improvisées pour faire face aux périls. Il approuve la condamnation des Girondins sans preuves, parce que leur culpabilité est de notoriété publique. Il fait exécuter les Indulgents, après les Hébertistes, au nom de conspirations imaginaires. Il justifie la Terreur. Il soutient la loi de prairial, qui réduit à néant les droits de la défense. Bref, il est tyrannique par principe : parce que le but qu'il poursuit justifie d'utiliser des moyens « révolutionnaires ». Il a en vue les lendemains qui chantent et qui légitiment tout.

C'est ce que vousappelez « le retournement de la liberté en son contraire ».

L'un des malheurs de la Révolution est d'en être arrivée à s'incarner dans un pouvoir minoritaire, peu légitime et faible. Or seuls les pouvoirs forts peuvent se permettre de se montrer libéraux. Les pouvoirs faibles n'ont d'autre solution que de recourir à la violence, lorsqu'ils sont acculés. Or, qui plus est, Robespierre assigne à ce pouvoir faible des ambitions herculéennes, messianiques. Il entend mener à bien une entreprise historique immense sous la menace d'adversaires nombreux et puissants. La Convention montagnarde ne dispose que d'un crédit douteux, après s'être amputée d'une partie de ses membres également élus. Elle est confrontée à une menace militaire critique. Elle règne donc par l'intimidation qu'opèrent des mesures d'exception. Robespierre théorise ce mode d'action, et il le fait avec une parfaite bonne conscience, porté par une confiance aveugle dans la pureté de ses intentions. Au fil des mois, en effet, s'est renforcée sa conviction que le peuple est vertueux par nature et que sa propre vertu rencontre celle du peuple. Il ne s'agit donc que de mettre ce peuple naturellement dévoué à l'intérêt public en situation d'exercer sa liberté. Ainsi sera fondé le meilleur des régimes. Robespierre contredit, pour ce faire, l'une après l'autre, toutes les dispositions libérales de la déclaration des droits de l'homme. Mais ces violations ne le gênent pas, au contraire, étant donné leur but. Il estime avoir le droit de faire le contraire de ce que préconisent les principes dès lors que c'est pour les établir enfin solidement. C'est ce qui rend, à nos yeux, sa dictature particulièrement odieuse, et qui explique l'image abominable laissée par la Terreur. Le tribunal révolutionnaire a fait en définitive beaucoup moins de morts que les guerres de Vendée, mais la Terreur a incarné ce moment spécifique où la rhétorique de la liberté a été mise au service de la violence et de l'injustice,

où le droit a été bafoué au nom du droit. Le pire est qu'il croyait lui-même totalement à cette acrobatie intellectuelle, à cette invocation des principes contre eux-mêmes. Il en mourra.

Vous soulignez qu'il y a chez lui aussi un étrange narcissisme, une volonté de la mise en scène de soi qui rappelle Rousseau. Il parle sans cesse d'oubli de soi mais il s'adore ! Et il est d'une grande indifférence à la douleur des autres.

Il est vrai qu'il parle tout le temps de lui dans ses discours. Il partage ce narcissisme avec Rousseau, mais les conséquences en sont très différentes parce qu'il ne s'agit plus de littérature et que lui est au pouvoir. Cet exhibitionnisme moral me semble avoir beaucoup compté dans la fascination qu'il a exercée. Cette popularité est mystérieuse. Il n'est ni séduisant, ni aimable, ni sympathique. Son éloquence est terriblement argumentative, ses discours sont interminables. Il est pourtant applaudi à tout rompre. La mise en scène de l'identification de sa propre vertu à celle qu'il prête au peuple en fait un personnage à part des autres. On a le sentiment d'ailleurs qu'il se considère moins comme le chef de la République (ce qui ferait de lui l'héritier des tyrans) que comme son âme, ce qui est prétendre à bien plus que la dictature. Il sait bien qu'avec sa perruque poudrée et ses bas de soie, il n'est pas lui-même du peuple. Mais il prétend en incarner l'essence par son désintéressement. Il assimile dès lors l'opposition à ses projets à la haine de la République et de la nation. Il annonce sa mort prochaine avec des accents christiques, comme s'il avait fait le don de sa personne, le sacrifice de sa vie pour permettre l'avènement eschatologique du peuple souverain. C'est ce qui explique peut-être qu'alors qu'il revendique, au nom de cette identification, la plénitude des pouvoirs, il ne se préoccupe pas de la traduction pratique de ce pouvoir sans limite dans les institutions,



comme s'il aspirait plus au rôle de guide et de prophète qu'à celui de gouvernant.

Vous montrez que la vertu et l'unité du peuple ont, dans son esprit, quelque chose de mystique, d'étranger au monde contingent de la politique. N'y a-t-il pas, à la racine de son comportement une pensée utopique qui le conduit à ressentir le réel comme un adversaire monstrueux ? Partant, à voir des complots partout ? Des ennemis fantasmagoriques justifiant la mise en œuvre de moyens extraordinaire s ?

C'est en tout cas de cette façon que finit par être reçue sa démarche, à partir du discours que fait, le 22 prairial, son allié Couthon. Alors que la fête de l'Etre suprême avait laissé croire à un début d'apaisement, ce discours annonce de nouvelles épurations, qui risquent d'atteindre de nouveau les membres de la Convention. Les députés comprennent alors que dans un contexte où la corruption est, dans les faits, générale, la folie épuratrice n'aura jamais de fin. Que Robespierre a lancé une lutte à mort de la vertu contre le vice qui ne peut se traduire que par une répression permanente.

Vous semblez récuser sa parenté avec Lénine. Pourtant, il paraît flagrant qu'ils partagent l'idée d'un peuple fantasmé, dont le rôle ➤

historique serait d'assurer l'émancipation de l'humanité et dont une petite élite serait l'expression, parce qu'elle serait seule consciente de ses intérêts, contre le peuple réel tel qu'il se manifeste par l'élection d'une Convention où ses adversaires sont d'abord majoritaires, par les soulèvements en province, etc.

Ce n'est pas parce que Lénine revendique l'héritage de Robespierre qu'il faut le croire. La différence est au moins double. Pour commencer, Robespierre ne fait pas appel à une avant-garde et il n'adhère à aucune science de l'histoire. Les principes de la République sont simples et compréhensibles par tout le monde : la liberté, l'égalité, la souveraineté du peuple. Ils n'ont pas besoin d'être explicités par un petit nombre. Robespierre n'assigne à aucune élite petite-bourgeoise le rôle de révéler au peuple ce qu'il doit faire et qu'il ne saurait pas encore, faute de posséder la science l'histoire. Ensuite et surtout, Robespierre est un homme d'assemblée. Il n'a dans l'esprit rien qui ressemble au parti révolutionnaire organisé en vue de la prise du pouvoir qui est le cœur du leninisme. La prétendue machine jacobine que l'on a voulu en rapprocher est un pur fantasme. C'est un réseau d'influence, pas une structure militairement organisée. Lénine a inventé cela après avoir médité, justement, sans doute, sur l'échec de Robespierre. Il en a tiré la conclusion qu'il était un naïf, un néophyte auquel manquaient les moyens de son ambition.

Ce qui le sépare également de Lénine, c'est sa conviction que l'existence d'une religion et d'un culte est nécessaire à la moralité publique, voire à la cohésion de la société.

Robespierre n'est pas métaphysicien. Son déisme est vague, à dessein, puisqu'il est fait pour fédérer des consciences

© CHRISTIES/ARTOTHEK/LA COLLECTION.



religieuses qui peuvent avoir par ailleurs des convictions différentes sur le détail de la doctrine. C'est la religion civile de Rousseau. Comme il le dit lui-même, il raisonne en politique. Il estime que la croyance en une instance qui surplombe l'homme et qui le juge, qui récompense les bons et punit les méchants, est absolument nécessaire pour détourner les consciences de l'égoïsme et les engager à la vertu. C'est pourquoi il impose, contre les réticences de nombre de Conventionnels, le culte de l'Etre suprême dans la foulée de son opposition à la campagne de déchristianisation. Il est certes hostile au christianisme, qu'il considère comme une religion des prêtres conçue pour entretenir la servitude. Mais il pense qu'il ne faut pas prendre à cet égard les masses chrétiennes de front. Qu'il vaut mieux encourager une évolution progressive vers une religion plus rationnelle. Le culte qu'il imagine ne ressortit pas d'une religion de substitution. C'est bien plutôt un culte faîtier, au sein duquel les différentes confessions pourraient coexister, pourvu qu'elles acceptent de s'intégrer dans le jeu républicain. Dans son discours du 8 thermidor, il revendiquera encore le culte de l'Etre suprême comme le fondement

même de la République, et regrettera d'avoir été, sur ce sujet, mal compris et trahi par la malveillance. Il était essentiel à ses yeux, en effet, pour asseoir le régime de la liberté et prévenir le risque de tyrannie inhérent au pouvoir. La liberté ne pourrait être garantie que dans un contexte où peuple et gouvernants seraient également animés par la vertu. Robespierre pensait qu'il ouvrirait par là une ère nouvelle : celle où, régénérés par cette religion immanente, les citoyens n'auraient eu d'autre loi que celle qu'ils auraient faite eux-mêmes, sans autre considération que le bien public. La chrétienté n'avait pas mis fin au vice, parce qu'elle avait fait des hommes des esclaves superstitieux et n'aspirant qu'à enfreindre des ordres arbitraires. Lui avait l'ambition démesurée de réussir là où avait échoué le christianisme. Jamais il n'a envisagé la politique comme un art de gouverner des peuples partagés entre vice et vertu, de combattre l'un et d'encourager l'autre. Il visait bien plutôt à créer une République où la vertu de tous aurait rendu le pouvoir même inutile. Le projet était totalement utopique. Les députés de la Convention l'ont compris. Le 9 Thermidor n'est pas un coup d'Etat déclenché à l'initiative de corrompus inquiets de



FIN DE PARTIE Ci-contre : *La Séance du 9 thermidor de l'an II ou La Chute de Robespierre*, par Raymond Quinsac Monvoisin, 1837 (collection particulière). Au centre du tableau, Robespierre, entouré de ses fidèles, dont Couthon assis dans un fauteuil, se défend contre les accusations d'un groupe de députés menés par Collot d'Herbois, président de la séance, Vadier, Billaud-Varenne, Tallien et Fouché.

qu'en reniant le principe au nom duquel on le gouverne ?

L'échec de Robespierre porte à son paroxysme et révèle l'incapacité dans laquelle s'est trouvé le personnel révolutionnaire à penser un pouvoir en mesure de traduire la souveraineté du peuple dans un régime régulier. La suite de l'expérience, les cinq ans de la Convention thermidorienne et du Directoire qu'on a bien tort de négliger, en apporte la confirmation. Après le peuple fantasmé de l'Incorrigeable, les Thermidoriens ont tenté de revenir au réel en fondant le pouvoir de la République sur le soutien des seuls propriétaires. Cela n'a pas marché non plus et s'est terminé par le coup d'Etat du 18 brumaire et l'installation d'un pouvoir militaire, légitimé par sa promesse de remise en ordre. La France va mettre longtemps à trouver une issue à peu près stabilisée à ce dilemme. Elle a fait un premier pas en ce sens par le truchement de la monarchie constitutionnelle, en revenant à l'idée d'une cohabitation entre un pouvoir autoritaire ou hérité et des institutions garantissant des libertés personnelles ainsi qu'une certaine représentation de la société. Et puis la République s'est installée progressivement en s'inscrivant à l'intérieur d'un système de pouvoir qu'elle n'avait pas constitué, mais qu'elle a repris grossièrement à son compte. C'était en somme le programme du premier Robespierre !

voir leurs malversations démasquées, même si cela a compté dans le comportement des meneurs. Il a d'abord été, en profondeur, une crise de confiance dans le projet robespierriste. Le pouvoir de Robespierre s'effondre d'un seul coup, par un vote qui décide de son arrestation, parce que le guide de la Révolution a cessé d'être crédible, qu'il n'offre plus d'autre perspective qu'une répression toujours renouvelée pour faire advenir une société dont le caractère irréel devient flagrant.

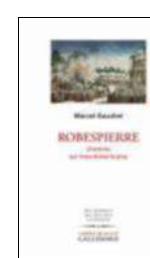
Robespierre est considéré comme la pierre d'achoppement entre deux France qui se référeraient chacune à une figure mythique : l'émancipateur victime de la corruption de l'idéal révolutionnaire ou le dictateur sanguinaire chargé de tous les crimes de la Terreur. Vous semblez penser qu'il fut plus simplement l'incarnation d'une contradiction interne à la Révolution : si la souveraineté appartient au peuple, comment le gouverner autrement

des suspects ne sévit que dans le monde médiatique ou universitaire et elle ne vous envoie pas à la guillotine. L'hypertrophie des droits de l'homme substitués à tout projet politique mène aujourd'hui comme hier à la négation de toute autorité (tout commandement au nom du collectif étant susceptible de heurter un droit individuel), de tout débat politique (l'adversaire présumé de la liberté n'ayant pas droit à la parole) et finalement de toute cohésion nationale (la dynamique universelle des droits étant contraire à la fixation d'une frontière). Cette dérive consiste à faire absorber la logique de la politique par la logique du droit. Or l'une et l'autre sont aussi capitales et indispensables. Cela prend un relief particulier dans le cas français, du fait de l'existence d'un pouvoir théoriquement omnipotent et réduit en pratique à l'impuissance, récusé qu'il est en permanence dans sa légitimité au nom de principes qui lui sont supérieurs. La leçon à tirer de l'expérience est claire : il est nécessaire de faire rentrer la logique des droits dans sa sphère, et de redonner à la politique sa place, qui est celle que lui assigne, dans un monde contingent, la poursuite pragmatique du bien commun.

Votre livre ne peut-il se lire comme un réquisitoire terrible contre l'idée que les droits de l'homme puissent constituer, à eux seuls, un programme politique ?

C'est bien le sens de ce que j'ai voulu faire et c'est ce qui fait indirectement de ce livre un livre d'actualité. Car je crains que l'on ne soit en train de rejouer la pièce – bien entendu sur un mode apaisé, voire burlesque : la loi

À LIRE



Robespierre, l'homme qui nous divise le plus
Marcel Gauchet
Gallimard
« L'Esprit de la cité »
288 pages
21 €

À LIVRE OUVERT

Par Geoffroy Caillet



Le Mécano du Général

Un brillant essai en forme d'avertissement rappelle que c'est en économie que De Gaulle obtint des succès indiscutables.

La mémoire économique d'un pays s'efface plus rapidement que sa mémoire politique. Qui se souvient qu'en 1958, la France était, sur ce plan-là aussi, au bord du gouffre ? Déficit budgétaire de 1 200 milliards, inflation de 2 % par mois, capacité d'emprunt extérieur à sec... C'est cette situation, occultée aujourd'hui par le slogan simplificateur des « Trente Glorieuses », que trouva le général De Gaulle lors de son retour au pouvoir. Célébré, non sans malentendus, pour son œuvre politique, celui-ci est rarement vu aujourd'hui en réformateur économique. Or c'est dans ce domaine que ce général sans formation et sans expérience a peut-être le mieux réussi. Telle est la thèse paradoxale que soutient avec bonheur Jean-Louis Thiériot dans ce vigoureux essai qui propose, dans une langue d'une clarté admirable, une stimulante réflexion sur la « méthode De Gaulle » à l'usage du président actuel.

Derrière le plein-emploi, l'augmentation du PIB et de la production industrielle, la France est en mai 1958 au bord de l'asphyxie. Dès lors, pas d'autre solution pour De Gaulle que de choisir « entre la faillite et le miracle », comme il le rappelle dans ses *Mémoires d'espoir*, où l'auteur s'est replongé pour cerner les contours de la vision gaullienne de l'économie : « L'idée que je m'en fais, affirme De Gaulle, est simplement celle du bon sens » car « il n'y a pas de politique qui tienne en dehors des réalités ». Autrement dit, souligne Jean-Louis Thiériot, « il n'en fait pas l'ultime horizon. Il en fait l'outil de la grandeur (...). Il s'agit de redresser la France pour lui permettre de peser au trébuchet de l'histoire et d'ajouter une page au roman national ».

Cette politique du bon sens se traduit par le retour d'Antoine Pinay à l'économie et aux finances. Mais le véritable maître d'œuvre de la réforme sera Jacques Rueff. Théoricien autant qu'expert, c'est lui qui planche sur un plan à la radicalité chirurgicale : lutte contre l'inflation par la baisse des dépenses publiques et la hausse des impôts ; rétablissement de la monnaie par une ultime dévaluation, la création d'un franc « lourd » et sa libre convertibilité avec les autres devises ; ouverture à la compétition internationale. Pour les Français, la potion est amère. Mais De Gaulle reste ferme et le succès est au rendez-vous. Dès 1959, l'inflation baisse à 6,5 %, le déficit budgétaire est contenu, la balance des paiements se rétablit.



Quand reprend le « service ordinaire », la vision et le souffle inspirés par Jacques Rueff retombent. En 1961, De Gaulle doit renoncer aux mesures libérales du rapport Armand-Rueff. La grande idée de la participation des salariés au profit des entreprises, qui vise à réconcilier le capital et le travail, est abandonnée. La réforme reprend pourtant avec l'aménagement du territoire et la création de la DATAR (1963), même si la régionalisation échoue devant l'usure du pouvoir au référendum de 1969. Après De Gaulle, se succèdent la continuité de Pompidou et de Giscard, le changement imposé par Mit-

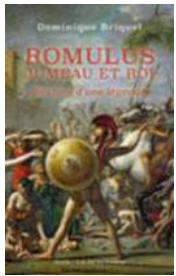
terrard de 1981 à 1983 dans un sens opposé à ce qu'il aurait fallu faire, puis la pénible glaciation qui, depuis 1988, se traduit par une longue léthargie de la croissance et un chômage élevé.

A ce jour, souligne Jean-Louis Thiériot, la postérité économique de De Gaulle est à chercher à l'étranger : chez Margaret Thatcher dans les années 1980 et Gerhard Schröder dans les années 2000. Eux seuls eurent le courage d'appliquer la thérapie de choc dont leurs pays avaient besoin. En France, les « respectables gestionnaires du fil de l'eau » et les « honorables syndics du quotidien » sont restés aux commandes. Qu'il y a loin entre la réforme de fond élaborée en 1958 et les demi-mesures ou les intentions affichées par le président en exercice au prix d'un fastidieux charabia (« il faut assumer cette transformation disruptive pour libérer les énergies dans un esprit de coconstruction ») ! A soixante ans de distance, l'urgence est pourtant la même, et Emmanuel Macron, qui aime à courir derrière le De Gaulle politique, serait mieux inspiré d'endosser son costume de grand argentier pour susciter un Jacques Rueff aujourd'hui invisible. A celui qui se plaît tant à tirer des leçons de l'histoire, ce passionnant essai en forme de sonnette d'alarme offre l'occasion rêvée de le faire enfin à bon escient. ✓

De Gaulle, le dernier réformateur, de Jean-Louis Thiériot, Tallandier, 208 pages, 13,50 €.

CÔTÉ LIVRES

Par Jean-Louis Voisin, Charles-Edouard Couturier, Marie-Amélie Brocard, François-Joseph Ambroselli, Geoffroy Caillet, Joseph Vallançon, Philippe Maxence, Eric Mension-Rigau, Marie Peltier, Jean Tulard, Yves Chiron, Dorothée Bellamy et Frédéric Valloire



Romulus, jumeau et roi. **Dominique Briquel**

Traducteur des premiers livres de Tite-Live, spécialiste des Etrusques et des premiers siècles de Rome, l'auteur est un familier du premier roi de Rome et des légendes qui gravitent

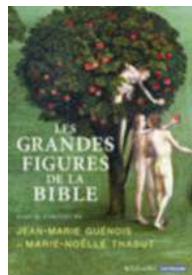
autour de lui. Déjà en 1976, il lui avait consacré trois écrits. Si, pour nous, il s'agit d'un personnage imaginaire, pour les Romains, Romulus était un acteur bien réel de leur histoire. Briquel ne s'arrête pas à la perception contrastée qu'en ont eue les Romains. Son étude fouille au plus profond les deux propriétés prédominantes de Romulus, le jumeau et le roi. Ce faisant, il démêle les innombrables fables qui circulaient dès l'Antiquité, jongle, en disciple de Dumézil, avec diverses mythologies, en particulier iranienne, s'interroge sur l'origine des éléments qui composent telle ou telle scène et répond à la question du meurtre de Rémus par Romulus. Un essai exemplaire. **J-LV**

Les Belles Lettres, « Realia », 480 pages, 27,50 €.

Les Grandes Figures de la Bible **Jean-Marie Guénous et Marie-Noëlle Thabut (dir.)**

« La Bible est le best-seller absolu de toute l'histoire du livre. » Elle n'en demeure pas moins un ouvrage d'apparence complexe. C'est pour surmonter cet a priori que, sous la direction de Jean-Marie Guénous et Marie-Noëlle Thabut, dix-huit auteurs, juifs ou chrétiens, présentent les grands personnages de la Bible. Prêtres, rabbins, pasteurs, historiens, philosophes ou écrivains, chacun avec son style, son interprétation, ils racontent avec verve la vie et l'œuvre de ces grandes figures, recherchant toujours le sens spirituel de leur destinée. Un ouvrage plaisant, au regard pluriel, sur la Bible et ses traditions. **C-EC**

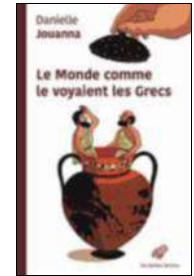
Tallandier,
362 pages, 21 €.



Le Monde comme le voyaient les Grecs. **Danielle Jouanna**

Le champ, le rivage, le palais du roi : l'horizon quotidien des Grecs avant Homère. Le ciel ? Une sorte de cloche. Sur ses parois, étoiles et planètes. Elle coiffe la Terre, ronde et plate, qui recouvre le monde des morts. Partout, des divinités. Les hommes ? Ils apparaissent plus tard. Le Grec sait que le monde ne se limite pas à cette vue immédiate. Commerçants, navigateurs, poètes le lui ont dit. Alors, il l'imagine à travers les périples des héros et des dieux. Suivent huit siècles d'explorations, de recherches, de calculs. Se côtoient désormais plusieurs images du monde. Pour les savants, dès le IV^e siècle, la terre est une sphère divisée en cinq zones parallèles selon la température et en trois continents, Europe, Asie, Afrique. Pour les gens du commun, subsistent les schémas anciens. Embrasser l'ensemble de ces évolutions demande talent, connaissances, clarté d'exposition. L'auteur n'en manque pas. **J-LV**

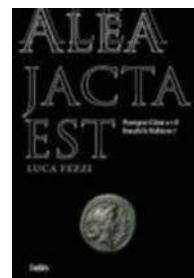
Les Belles Lettres, 300 pages, 21,50 €.



Alea jacta est. Pourquoi César a-t-il franchi le Rubicon ? **Luca Fezzi**

Un rectificatif essentiel que donne l'auteur, professeur d'histoire romaine à l'université de Padoue : plutôt qu'*Alea jacta est* (« *le sort en est jeté* ») il faut lire, correction du texte de Suétone qui correspond aux sources grecques, *Alea jacta esto* (« *que le sort en soit jeté* »). Un subjonctif qui en dit long sur l'incertitude dans laquelle se trouvait César le 12 janvier 49 av. J.-C. lorsqu'il franchit ce petit fleuve (peut-être l'actuel Rigoncello ?), frontière entre l'Italie et la Gaule cisalpine, l'une des provinces dont il a la charge. Cinq jours plus tard, son adversaire Pompée évacue Rome – faute militaire ou juste évaluation des sentiments populaires favorables à César ? – avant d'abandonner l'Italie dans les deux mois. Le récit est un peu lent à se mettre en place. Les considérations politico-juridiques, très complexes, sont parfois esquivées au profit de considérations plus larges, mais la suite des événements est racontée avec intelligence. **J-LV**

Belin, 368 pages, 26 €.



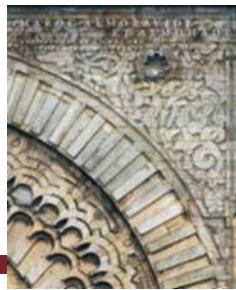
27
L'ESPRESSO
DE L'HISTOIRE

L'Histoire de France racontée pour les écoliers **Gwenaëlle de Maleissye**

Tandis que, chaque année, la rentrée scolaire est l'occasion de republier des articles déplorant l'appauvrissement des manuels d'histoire et la disparition des grandes figures de l'histoire de France, la Fondation pour l'école propose aujourd'hui une alternative avec une nouvelle collection de manuels pour le primaire. Bénéficiant d'illustrations ravissantes et d'une mise en page dynamique, l'histoire y est abordée comme un récit suivant une trame chronologique. S'inscrivant dans un ensemble cohérent, chaque manuel s'adapte à la classe à laquelle il est destiné. Un plus gros livre regroupe l'intégralité des leçons en les approfondissant ; à garder chez soi, il remplira avec bonheur le rôle de livre d'histoire de France pour les enfants de la famille. Un coffret de frises chronologiques complète l'ensemble comme support pédagogique. **M-AB**

Critérium, « L'Histoire de France racontée pour les écoliers » : Mon livret CE2, 56 pages, 6,95 € ; Mon livret CM1, 72 pages, 7,95 €. Mon livret CM2, 88 pages, 8,50 € ; L'Histoire de France racontée pour les écoliers, 304 pages, 24,90 € ; Frise chronologique, 39,90 €.

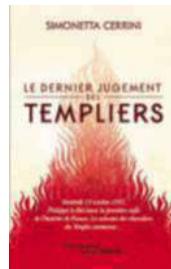




Maroc almoravide et almohade. Xavier Salmon

Successivement maîtres du Maghreb, les Almoravides et les Almohades y inscrivirent leur domination dans des monuments exceptionnels. Une fois l'Andalousie soumise au XI^e siècle, la péninsule devint un foyer d'inspiration pour les architectes de la rive marocaine qui, sous les deux dynasties, adaptèrent l'art de Cordoue, de Tolède ou de Saragosse aux mosquées de Tlemcen, de Fès, de Marrakech ou de Tinmel. Ces lignées conquérantes laissèrent derrières elles des trésors de pierre, de brique et de faïence que Xavier Salmon, directeur du département des Arts graphiques du musée du Louvre et photographe de talent, sonde en profondeur dans ce catalogue aux splendides illustrations. Un régal pour les yeux et l'esprit. **F-JA**

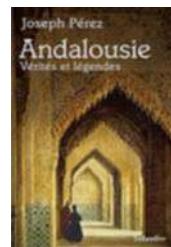
Lienart, 304 pages, 45 €.



Le Dernier Jugement des Templiers. Simonetta Cerrini

Le 22 mars 1312, la bulle papale de Clément V, *Vox in excelso*, ordonne la suppression de l'ordre du Temple. Les moines soldats représentent, de fait, une menace pour les deux pouvoirs traditionnels de la royauté et du Saint-Siège, entre lesquels les tensions ne sont déjà que trop palpables. Mais les Templiers ont-ils réellement commis les crimes qu'on leur impute ? Ou est-ce leurs biens qui attisent la convoitise ? Laissant à leur place les légendes et les mystères insolubles, Simonetta Cerrini offre à Jacques de Molay et à ses compagnons la défense qui leur fut refusée lors de leur procès. L'auteur développe au fil de stations le procès des Templiers comme un chemin de croix, et signe ici un récit éclairant et émouvant. **C-EC**

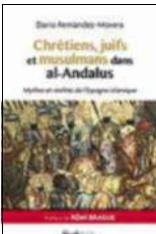
Flammarion, 384 pages, 23,90 €.



Andalousie. Vérités et légendes. Joseph Pérez

Comment débarrasser l'Andalousie de son aura légendaire pour en restituer la vérité historique ? C'est à ce pari que s'est attelé Joseph Pérez, ancien directeur de la Casa de Velázquez, en décryptant au fil de trois chapitres consacrés à Grenade, Séville et Cordoue, la véritable nature de cette province qui a fini par servir de paresseuse métaphore à l'Espagne entière. L'unité de façade qu'on se plaît à y voir est en réalité le fruit de la maurophilie née après la reconquête par les Rois catholiques et irriguée, au XIX^e siècle, par l'exotisme romantique, dont la *Carmen de Bizet* est le plus fameux exemple. Joseph Pérez démonte brillamment le mythe consécutif d'un paradis perdu, lieu d'une coexistence harmonieuse entre les religions, et les prolongements que nourrit la vision fantasmée d'une Andalousie « communautariste ». **GC**

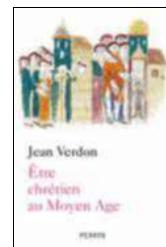
Tallandier, 256 pages, 18,90 €.



Chrétiens, juifs et musulmans dans al-Andalus. Darío Fernández-Morera. Préface de Rémi Brague

Darío Fernández-Morera déconstruit ici le mythe intouchable de l'al-Andalus musulman comme terre raffinée où auraient cohabité juifs, chrétiens et musulmans dans l'harmonie et la tolérance. Appuyé sur des sources primaires, il met en lumière le système répressif et marginalisant mis en place par les autorités musulmanes dès leur arrivée dans la péninsule : les chrétiens devaient payer une taxe, la jizya, qui s'apparentait selon l'auteur à une « pratique de gangster », un « racket de protection » destiné à rabaisser purement et simplement celui qui s'en acquittait. **F-JA**

Editions Jean-Cyrille Godefroy, 368 pages, 24 €.



Etre chrétien au Moyen Age. Jean Verdon

« Au Moyen Age (...), le christianisme structure toute la vie sociale », affirme d'emblée Jean Verdon dans son introduction. Ancien professeur d'histoire médiévale à l'université de Limoges, il invite le lecteur à voir comment les hommes et les femmes de cette époque cherchaient à réaliser pleinement l'idéal chrétien dans leur vie. Du baptême « qui permet d'être membre de l'Eglise sur cette terre » jusqu'à la mort « qui ouvre les portes de la vie éternelle », l'auteur propose une analyse et un tableau exhaustif de la façon dont les Occidentaux vivaient leur foi. Bien documenté et pédagogique. **JV**

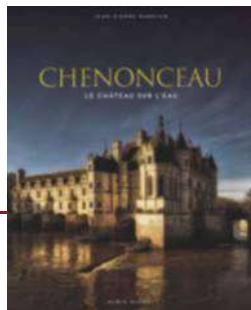
Perrin, 350 pages, 22,50 €.

Jeanne d'Arc. Biographie historique Olivier Hanne

Publiée une première fois en 2007, rééditée enrichie en 2016, cette biographie de la Pucelle d'Orléans connaît désormais une version de poche qui la rendra encore plus accessible. L'auteur ? Docteur en histoire et spécialiste du Moyen Age, Olivier Hanne n'a cessé d'explorer les sources concernant Jeanne d'Arc, celle qui par définition n'aurait pas dû intéresser l'Histoire puisque paysanne et, à l'origine, éloignée du pouvoir. Or des milliers de pages existent sur elle, des minutes du procès à celles de sa réhabilitation en passant par les chroniques de l'époque. Fort de cette matière, l'auteur dresse un portrait de cette héroïne objet de passion et s'intéresse singulièrement à ses faiblesses, qui permettent de la saisir dans le jeu complexe des représentations de l'époque. **PM**

Nouveau Monde, « Chronos », 320 pages, 9 €.

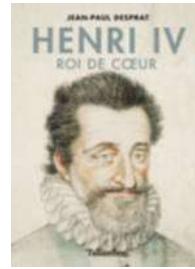




Chenonceau. Le château sur l'eau. **Jean-Pierre Babelon**

Chenonceau est un château bâti sur l'eau certes, mais il est surtout un château de dames. Des dames en furent les propriétaires, des dames le décorèrent, l'aménagèrent et le préservèrent. Elles eurent pour nom Catherine Briçonnet, l'épouse de Thomas Bohier qui transforma le logis médiéval, la favorite d'Henri II, Diane de Poitiers, qui imagina le pont sur le Cher surmonté d'une galerie, la reine Catherine de Médicis, qui en fit son séjour de prédilection, Louise de Lorraine, l'épouse d'Henri III, ou encore Louise Dupin, femme de lettres et aïeule de George Sand. « *Dans la précieuse guirlande des châteaux de la Loire, où l'art de la Renaissance a trouvé sa plus belle expression française* », écrit Jean-Pierre Babelon, *Chenonceau est probablement le joyau le plus admiré*. » Alliant l'élégance d'une écriture précise et la qualité des informations à la magnificence de photographies surprenantes, ce beau livre est un modèle du genre. Attention : que les vidéos aériennes, facilement téléchargeables, proposées avec l'ouvrage, ne détournent pas d'aller visiter ce splendide domaine ! **EM-R**

Albin Michel, 240 pages, 29,90 €.



Henri IV, roi de cœur. **Jean-Paul Desprat**

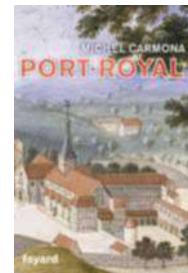
Cette riche biographie d'Henri IV voudrait brosser un portrait intime, voire psychologique, du Vert Galant et éclairer son action politique à la lumière de son tempérament (forgé par sa mère Jeanne d'Albret) consensuel et modéré. Peut-on pourtant considérer ce souverain comme un adepte du centrisme, riche de la « diversité » de ses origines, attaché au « vivre ensemble », à la tolérance, et combattant tous les extrêmes, pour finir victime d'un « loup solitaire » déséquilibré ? C'est le parti pris peu convaincant de l'auteur. Or ses analogies prennent trop souvent le risque de la projection, voire de l'anachronisme, et les guillemets ne suffisent pas toujours à en éviter l'écueil, malgré un travail précis et documenté. **MP**

Tallandier, 672 pages, 28,90 €.

Port-Royal. **Michel Carmona**

Si, par la volonté de Louis XIV, il ne reste rien de Port-Royal, on se dispute encore pour juger du danger réel que représentait le jansénisme, dont la célèbre abbaye fut le porte-étendard. Michel Carmona estime que ce courant religieux fit le lit de la Révolution française et de l'esprit des Lumières. Louis XIV aurait été certainement de cet avis, mais mère Angélique Arnauld ? Le portrait qu'en dresse l'auteur permet de bien saisir tout le paradoxe de cette âme, entrée sans vocation en religion et devenue une extraordinaire réformatrice, mais qui, confiant sa vie spirituelle au janséniste Saint-Cyran, scella le sort de son abbaye. **C-EC**

Fayard, 496 pages, 26 €.

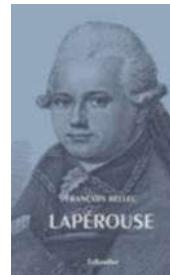


29
L'ESPRESSO
DE L'HISTOIRE

Lapérouse. **François Bellec**

Le mystère qui entoure la disparition, à la fin du XVIII^e siècle, de l'expédition scientifique menée par Lapérouse n'en finit pas de passionner les amoureux d'aventures maritimes. Ancien patron du musée de la Marine, François Bellec a déjà publié plusieurs ouvrages sur la tragique expédition et participé à deux reprises aux missions archéologiques à Vanikoro sur le lieu du naufrage. Si son texte n'épuise pas le sujet, il allie avec pertinence l'essentiel et l'anecdote qui fait le sel des récits d'histoire, en mariant poésie et esprit d'aventure. La richesse des illustrations offre par ailleurs au lecteur une véritable plongée au cœur de cette épopée maritime unique. Une introduction très plaisante au mystère Lapérouse. **M-AB**

Tallandier, « Albums illustrés », 144 pages, 17 €.



14 juillet 1790. La fête de la Fédération. **Bernard Tastet**

On le sait : le défilé militaire et les bals populaires du 14 Juillet célèbrent non la prise de la Bastille, épisode sanglant et clivant, mais la fête de la Fédération, qui se tint au Champ-de-Mars l'année suivante, le 14 juillet 1790. Le mouvement était parti le 29 novembre 1789 d'Etoile, près de Valence, réunissant des représentants des villes voisines dans une volonté d'union pour assurer la libre circulation des marchandises et la défense des lois votées par l'Assemblée constituante. Ce mouvement fit tache d'huile et aboutit à la cérémonie du Champ-de-Mars, où, en présence du roi, des députés et de plusieurs milliers de spectateurs, La Fayette, au nom des gardes nationaux, prêta serment de fidélité à la Nation, à la Loi et au roi sous une pluie battante. Cette cérémonie entendait marquer la naissance de la France par un mouvement d'adhésion spontanée de ses habitants. A trop ramener l'histoire de la Révolution à Paris, on a ignoré que des cérémonies identiques eurent lieu en province. Un érudit local de Chaillevette, en Charente-Maritime, a découvert qu'une cérémonie eut lieu le même jour dans cette commune, cérémonie qu'il a reconstituée. Elargissant ses recherches, il a constaté qu'il en fut de même dans les communes voisines. Ainsi la fête de la Fédération ne fut pas une simple manifestation parisienne mais elle fut célébrée, le 14 juillet 1790, dans toute la France. C'est rappeler l'importance de l'événement. **JT**

Société d'histoire et d'archéologie en Saintonge maritime, 72 pages, 10 €.





Le Tribunal révolutionnaire

Antoine Boulant

Le Tribunal révolutionnaire de Paris est la plus célèbre des juridictions d'exception qui furent mises en place sous la Terreur pour punir les ennemis de la République, du 10 mars 1793 au 31 mai 1795. Sa courte histoire est ici retracée de manière claire, s'attachant à comprendre le fonctionnement légal d'une justice pourtant rapidement devenue le symbole de l'arbitraire. La moitié des 5 215 personnes qu'il jugea furent condamnées à mort sans preuve et sans défense. Cela rend un peu étonnant le ton mesuré de l'auteur, qui ne semble pas plus ému que cela du carnage, livrant même des pages qui, si elles avaient concerné des personnages fictifs, auraient été drôles, car la pagaille était la reine du tribunal. Ces chiffres modérés (tout est relatif) par rapport aux noyades dans la Loire, aux massacres de Septembre ou aux guerres de Vendée n'enlèvent pourtant pas aux juges leur responsabilité. La vraie question aurait été de comprendre comment ils envoyèrent tant de gens à la guillotine. En dépit de ces limites, l'ouvrage reste une bonne synthèse. **EM-R**

Perrin, 300 pages, 23 €.

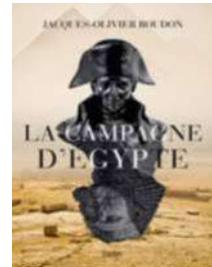
La Guerre de deux cents ans

Antonino De Francesco

Professeur d'histoire à l'université de Milan, spécialiste de la Révolution française et de l'Empire, l'auteur dresse ici une « *histoire des histoires de la Révolution française* ». Comment, en deux siècles, cette histoire a été racontée, analysée, ouvrant des débats incessants. Il explore quelque 300 ouvrages, publiés de 1789 à nos jours, en France, en Europe et aux Etats-Unis. L'idée de révolution – et aussi de contre-révolution – a contribué à définir et à dessiner l'identité de la France et de bien d'autres pays. Elle est constitutive aussi de la modernité, dans sa prétention à « créer un monde nouveau ». **YC**



Perrin, 450 pages, 25 €.

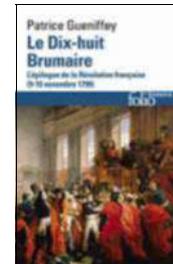


LE CHOIX DU CONSEIL

Par Jean Tulard

La Campagne d'Egypte. Jacques-Olivier Boudon

L'expédition d'Egypte n'a pas fini de fasciner. Manoeuvre politico-militaire suggérée par Talleyrand à Bonaparte, elle était destinée à permettre au jeune général de se mettre en valeur en attendant que le Directoire achève de se discréditer et que survienne le moment de le renverser par un coup d'Etat. L'idée était aussi de suppléer la perte probable des Antilles en fondant en Egypte une nouvelle colonie aux dépens des Anglais. L'Institut apporterait une caution scientifique à l'expédition. La conquête fut facile en raison de la décadence du pouvoir des Mamelouks, mais Bonaparte s'en retrouva prisonnier après la destruction de sa flotte par les Anglais. Du coup, l'expédition perdit de son caractère initial. Jacques-Olivier Boudon se contente de rappeler les faits les plus connus. L'intérêt de son livre est ailleurs, dans des pages très neuves sur l'expédition vue de France, sur le spleen de l'armée d'Egypte, sur le sort réservé aux prisonniers français (notamment la sodomie) et sur l'achat d'esclaves sans le moindre remords par des officiers et des soldats de l'armée révolutionnaire. Servi par une abondante documentation puisée au Service historique de la Défense, voilà un nouvel ouvrage de référence sur la campagne la plus spectaculaire de Napoléon. **Belin, 320 pages, 24 €.**



Le Dix-huit Brumaire. L'épilogue de la Révolution française (9-10 novembre 1799). Patrice Gueniffey

Finir la Révolution : tel est l'espoir de la France de 1799, minée par la guerre européenne et par la hantise du passé – la Terreur et le spectre d'un retour revanchard des Bourbons – ; telle est aussi la mission que peine à remplir le Directoire et qui s'impose alors comme un destin au jeune général Bonaparte, convaincu que les Français attendent « *un chef illustré par la gloire, et non pas des (...) discours d'idéologues auxquels [ils] n'entendent rien* ». Alternant récit, enrichi de nombreuses sources, et analyses de fond, Patrice Gueniffey décrypte le contexte qui rendait inéluctable le coup d'Etat du 18 Brumaire. Un ouvrage qui entre, avec cette collection poche, au rayon des classiques. **DB**

Gallimard, « Folio histoire », 528 pages, 9,40 €.



Napoléon et les siens. Un système de famille

Vincent Haegele

Lorsque l'on évoque la famille de Napoléon Bonaparte, revient le plus souvent l'image d'un clan rongé par la cupidité, formé d'hommes sans honneur et de femmes dépravées. Mais le tableau était-il vraiment aussi sombre ? Conservateur des bibliothèques de Versailles, Vincent Haegele entreprend un véritable retour aux sources afin d'atténuer la noirceur du portrait des Bonaparte pour en révéler une image plus fidèle à l'Histoire. Il fait, par là, l'histoire d'un « système » de famille sur lequel Napoléon Bonaparte s'est appuyé sans cesse, et qu'il a maîtrisé à la perfection dès ses prémisses. Depuis le berceau corse jusqu'aux dernières tentations de 1815, Vincent Haegele campe la silhouette de chacun des membres de cette dynastie, signant un ouvrage dense mais abordable autant par les amateurs que par les experts. **C-EC**

Perrin, 450 pages, 24,90 €.

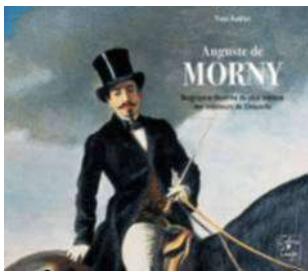


La Méduse. Les dessous d'un naufrage

Présenté par Dominique Le Brun

C'est grâce à un tableau que leur histoire a traversé les siècles. Si elle fit scandale en son temps, l'œuvre magistrale de Géricault, a donné l'immortalité au drame vécu par les malheureux perdus en pleine mer pendant quinze jours sur une embarcation de fortune. Quinze survivants sur les cent quarante-sept embarqués. Si le radeau connut naturellement le sort le plus dramatique, *La Méduse* mit également à la mer, chargés du reste de l'équipage, deux grands canots qui purent rapidement atteindre Saint-Louis-du-Sénégal, leur destination d'origine, ainsi que quatre plus petites embarcations qui accostèrent sur la côte mauritanienne, d'où leurs équipages commencèrent une longue traversée du désert avant d'atteindre Saint-Louis à leur tour. Après une introduction résumant l'histoire de cette terrible catastrophe, Dominique Le Brun présente ici des témoignages complémentaires écrits par des survivants des différentes embarcations. A travers ces récits poignants, se dessine ce que furent les deux semaines qui séparèrent l'échouage de *La Méduse* du sauvetage des derniers rescapés. **M-AB**

Omnibus, 368 pages, 22 €.



Auguste de Morny. Yves Aublet

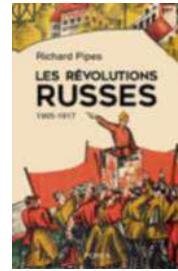
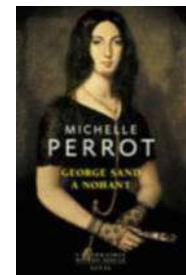
Fils illégitime d'Hortense de Beauharnais, militaire, betteraveur-sucrerie, puis député, instigateur du coup d'Etat du 2 décembre 1851 au profit de son demi-frère le prince-président, ambassadeur de France en Russie, où il épousa la (très jeune) fille cachée du tsar Nicolas Ier, et enfin fondateur de la ville de Deauville, où chaque monument porte son nom, Auguste de Morny a fait de sa courte vie une aventure. Venu au monde par effraction, il l'a quitté en 1865, au sommet de sa gloire, imprimant partout la marque flamboyante de ses succès et de ses échecs. Richement illustré, cet ouvrage, qui fait vivre la devise des Morny « *Tace sed memento* » (« *Tais-toi mais souviens-toi* »), se feuilletera avec jubilation. Chaque page est un roman et chaque personnage, une rencontre. **MP**

Les Cahiers du Temps, 132 pages, 23 €.

George Sand à Nohant. Michelle Perrot

Le lecteur aura l'impression de feuilleter un vieil album de photographies où chaque cliché évoque une anecdote ou un être disparu. Pionnière de l'histoire des femmes, Michelle Perrot se transforme ici en guide de Nohant, examinant tour à tour les « gens » puis les « lieux », enfin le « temps », c'est-à-dire le rythme de la vie quotidienne. Contrairement à ce que la muséographie nous dit, puisqu'elle fige les pièces dans l'immuabilité, les chambres valsent avec leurs occupants, tant la place manque. Il faut s'adapter au nombre mouvant des invités, sans oublier les domestiques, souvent réduits à dormir dans des soupentes, et compter avec le caractère collectionneur de George Sand, qui entasse les souvenirs à défaut de retenir les hommes... Oiseau de nuit qui n'écrit qu'à la clarté de la chandelle, elle ressemble à cette vigie qui maintient le bateau endormi vers son cap. Sa correspondance montre qu'elle rêve Nohant comme une résidence d'artistes capables de changer le monde. Cette utopie jamais réalisée enveloppe la demeure berrichonne d'un nuage de mélancolie. **EM-R**

Seuil, « La Librairie du XXI^e siècle », 464 pages, 24 €.



Les Révolutions russes. 1905-1917

Richard Pipes

Richard Pipes, qui a été professeur à Harvard, a édifié deux monuments : une *Histoire de la Russie des tsars* (Perrin, « Tempus ») et celui-ci, qui le prolonge. La chronologie très précise, l'index (à la fois nominal et thématique) et le glossaire russe-français suffiraient à en faire un livre de référence. Mais il y a bien plus : un récit très clair qui commence, comme il se doit, avec la révolution de 1905, « *le choc avant-coureur* », et qui dresse trois tableaux préalables : « la Russie rurale », « la Russie officielle » et « la Russie en guerre ». Puis Richard Pipes raconte de façon très subtile comment « *les bolcheviks conquirent la Russie* ». **YC**

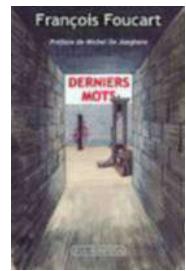
Perrin, 1 200 pages, 35 €.

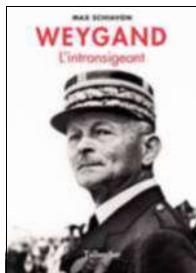
31
LE JOURNAL DE
L'HISTOIRE

Derniers mots. François Foucart

Sublimes, comiques, haineux ou énigmatiques, les mots de celui qui va mourir nous renseignent plus sûrement sur l'homme – « héros ou bandit » – que ses propres actes. François Foucart l'a bien compris, qui a rassemblé ici, avec une érudition pleine d'alacrité et un flamboyant sens du récit, les derniers mots, écrits et oraux, de dizaines de condamnés à mort, de Louis XVI à Bastien-Thiry. On y rencontre Lacenaire, Landru et le Dr Petiot. Mais aussi les quatre sergents de La Rochelle, Honoré d'Estienne d'Orves ou les victimes de l'épuration. Ancien chroniqueur judiciaire de France Inter, spécialiste d'histoire criminelle, l'auteur (qui a suivi entre autres le procès de Christian Ranucci, l'un des derniers guillotinés, en 1976) n'a pas seulement composé le plus pittoresque des livres d'or. Il a saisi, avec une rare sensibilité, la vérité nue qui s'attache à cet instant suprême, la mystérieuse intimité qui se noue entre l'homme qui va mourir et celui qui, en entendant ses derniers mots, comprend qu'il est lui-même en sursis. **GC**

Via Romana, 190 pages, 19 €.





Weygand, l'intransigeant

Max Schiavon

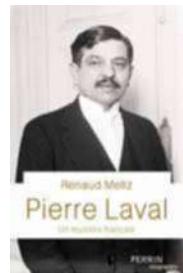
C'est l'un des généraux les plus décriés des deux guerres mondiales. Repéré par Joffre, placé par celui-ci auprès de Foch, avec lequel il formera un très efficace duo, Maxime Weygand (1867-1965) finit sa vie dans l'opprobre du fait de son soutien au maréchal Pétain. De Gaulle ne le lui pardonna d'ailleurs jamais, au point de refuser à sa famille que la messe d'inhumation ait lieu aux Invalides. Malgré une origine étrangère, encore sujette à interrogation, Weygand fut un serviteur infatigable de la France à laquelle il consacra sa vie. Cette passionnante biographie de Max Schiavon, qui a eu accès à des archives inédites, permet de mieux saisir le rôle déterminant de Weygand notamment pour reconstituer en Afrique du Nord l'armée qui combattra victorieusement en Italie et en Allemagne. Il démontre qu'il fut sans conteste « *parmi les plus grands chefs militaires français du XX^e siècle* ». **PM**

Tallandier, 592 pages, 26,50 €.

Les Françaises dans la guerre et l'Occupation. **Michèle Cointet**

Spécialiste de la Seconde Guerre mondiale, Michèle Cointet aborde ici la place des femmes pendant l'Occupation. Des épouses des dignitaires de l'Etat français – la maréchale Pétain et Jeanne Laval au premier chef – jusqu'aux résistantes et déportées, sans oublier les Françaises libres, dont Yvonne De Gaulle, les petites mains de la collaboration ou de la Résistance, c'est tout un éclairage sur la société française et ses évolutions qui apparaît en toile de fond. Particulièrement frappante est la présentation de la déportation féminine et les moyens mis en œuvre pour résister. **PM**

Fayard, 320 pages, 22 €.



Pierre Laval. Un mystère français. **Renaud Meltz**

Les deux dernières biographies d'importance consacrées à Pierre Laval (1883-1945), celle de Fred Kupferman et celle de Jean-Paul Cointet, datent de vingt-cinq ans et plus. Depuis, des sources nouvelles sont apparues, en particulier grâce aux archives de la Fondation Josée et René de Chambrun. Gageons que ce travail restera pour longtemps la biographie de référence. Il est solide, argumenté, nourri de travaux très divers et inédits. Il suit avec précision Laval depuis sa jeunesse auvergnate, l'accompagne dans son ascension, dans ses évolutions idéologiques, dans son amour du pouvoir et de ses avantages, n'omet rien, s'attache aux faits et l'aborde sans préjuger des années vichysoises. Aucun tabou. Ses attitudes envers les Juifs, la Milice, l'Allemagne, De Gaulle, la Résistance, son impopularité assumée, sont examinées sans fard, ni parti pris. Laval pense souvent que les problèmes se dissipent d'eux-mêmes ; il accepte une forme de fatalisme tout en étant actif. Et il se pose ces questions, aux réponses impossibles : que se serait-il passé s'il n'avait pas poussé en faveur de l'armistice, ou s'il avait rejoint l'Afrique en 1942 dans une France envahie tout entière ? **FV**

Perrin, 900 pages, 35 €.



La Survie des Juifs en France. 1940-1944

Jacques Semelin. Préface de Serge Klarsfeld

« *S'agissant du bilan de la Shoah en France, note cet ancien directeur de recherche au CNRS, deux chiffres sont frappants : 90 % des Juifs français y ont survécu et presque 60 % des Juifs étrangers.* » Soit la proportion la plus élevée de tous les pays occupés par les nazis. Comment expliquer ce taux très élevé ? Pourquoi est-il si peu connu ? Telles sont quelques-unes des interrogations de ce livre, forme abrégée, mise à jour

et retravaillée d'un travail paru en 2013, mais lu par les seuls spécialistes. Celui-ci s'adresse à un large public, même si l'auteur s'engage dans des débats historiographiques : ainsi, il relativise les thèses, très en vogue, de Marrus et Paxton, qui dénonçaient un antisémitisme virulent et populaire en France. Semelin bouscule des clichés, montre les propres tactiques de survie des persécutés et insiste surtout sur la solidarité des Français envers les Juifs, des « aidants », non des résistants, même si certains réagirent aussi par l'indifférence, ou parfois par la délation. Parmi les explications qu'il avance, les facteurs culturels (christianisme, héritage républicain, esprit patriotique) mais aussi des facteurs structurels tels le maintien d'un Etat français et le développement d'une politique sociale. Un regard neuf sur une tragédie dont l'ombre n'a pas disparu. **FV**

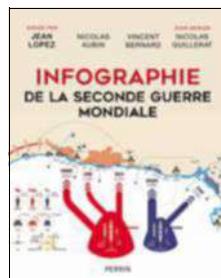
CNRS Editions, 376 pages, 25 €.

Infographie de la Seconde Guerre mondiale

Sous la direction de Jean Lopez

L'issue de la Seconde Guerre mondiale était-elle vraiment incertaine ? Entre 1939 et 1945, les Alliés mobilisèrent deux fois plus d'hommes que l'Axe et avaient la possibilité de déverser en moyenne un volume de feu trois fois supérieur. L'observation attentive des organigrammes de commandement démontre aussi que l'alliance anglo-saxonne, et son action coordonnée, avait l'avantage sur la « *nébuleuse féodale nazie* », où être proche du Führer prévalait sur n'importe quelle fonction. Dans l'immensité des publications consacrées au conflit, cet ouvrage magistral, compilation captivante de cartes et d'infographies rassemblant des dizaines de milliers de données, s'impose d'emblée sur le podium des œuvres de référence. **F-JA**

Perrin, 192 pages, 27 €.



Par François-Xavier Bellamy



© G. BASSIGNAC/LE FIGARO MAGAZINE

LES AVEUX INFIDÈLES

En mettant au jour les erreurs de traduction sur lesquelles s'était fondé Michel Foucault pour analyser le regard du christianisme primitif sur la chair, Stéphane Ratti restitue la véritable pensée des Pères de l'Eglise et leur prise en compte de l'héritage de la sagesse antique.

I y a quelques mois, un événement éditorial a secoué le monde universitaire : on allait enfin publier le dernier tome de *l'Histoire de la sexualité* entreprise par Michel Foucault. Ce travail au long cours avait abouti à trois volumes parus du vivant de l'auteur ; mais le dernier, presque achevé à sa mort en 1984, était resté inconnu, et n'avait pas même été dévoilé à l'occasion de la parution de ses œuvres complètes dans la collection de « La Pléiade ». En 2018, le suspense a pris fin, et ce livre tant imaginé est devenu réalité : dans *Les Aveux de la chair*, Foucault explore la façon dont le christianisme antique a abordé la sexualité. Fidèle à sa méthode, ce penseur majeur de la *French Theory*, dont l'influence internationale est aujourd'hui décisive, explore la manière par laquelle des logiques de pouvoir s'immiscent dans la vie des corps, et cherche ainsi à déconstruire ces disciplines de la chair en les mettant en lumière.

Cette œuvre, unanimement saluée lors de cette parution posthume, a marqué notamment par l'érudition impressionnante qu'elle mobilise : Foucault cite Jean Chrysostome, Cassien, Clément d'Alexandrie, Tertullien bien sûr, Ambroise et Augustin... Mais voilà : parmi les commentateurs enthousiastes, aucun n'a fait l'effort de remonter aux sources elles-mêmes. Un examen plus scrupuleux montre qu'en réalité, bien des démonstrations de Foucault sont largement fondées sur une mauvaise lecture de ces textes du christianisme antique, pour cause de... mauvaises traductions.

C'est ce que montre avec brio un ouvrage très original intitulé *Les Aveux de la chair sans masque*. Il est le résultat des travaux de Stéphane Ratti, professeur à l'université de Bourgogne-Franche-Comté, et spécialiste reconnu du christianisme de l'Antiquité tardive. En revenant aux sources exploitées par Foucault, et en retraduisant les passages qu'il mobilise, Stéphane Ratti montre combien l'interprétation de ces textes est profondément liée à des difficultés de traduction qui en transforment totalement le sens.

Sans verser jamais dans la polémique ou l'accusation, mais en recouvrant patiemment, il montre en bien des points combien l'analyse des *Aveux de la chair* repose sur une interprétation excessive, voire objectivement inexacte, des pratiques rituelles ou pénitentielles entourant la sexualité dans les premières Eglises chrétiennes. C'est ainsi une autre vision du corps dans l'Occident chrétien qui se dessine dans ses recherches, au fil des textes qu'il prend soin de retraduire pour les commenter plus fidèlement. Ainsi, ce travail qui pourrait sembler pointilleux et pointilliste au premier abord apparaît en

réalité dans sa cruciale actualité, au sein d'une époque qui peine à retrouver la source d'un rapport plus juste aux corps.

Enfin, Stéphane Ratti rectifie le propos de Foucault sur un point important et passionnant... Spécialiste du dialogue entre christianisme naissant et monde païen, l'universitaire montre combien, contrairement à la perspective soutenue par *Les Aveux de la chair*, les penseurs et les saints des premières Eglises ont repris à leur compte la sagesse de l'Antiquité, dans le domaine de la sexualité, de la fécondité ou du rapport au plaisir. En réalité, le christianisme a su s'inspirer de la tradition éthique développée avant lui, en particulier par le stoïcisme. Comme saint Paul s'adressant aux Athéniens pour leur parler de ce « dieu inconnu » auquel ils avaient élevé un autel, insinuant que les Grecs adoraient déjà le Dieu de l'Evangile sans le savoir encore eux-mêmes, les premiers auteurs de la théologie morale ont su faire fond sur les intuitions mûries depuis longtemps, notamment au sein de la philosophie.

Sous l'apparence très modeste de ce travail de précision, c'est donc à une nouvelle généalogie de notre rapport aux corps, à la sexualité et à la vie que nous invite Stéphane Ratti. Pour revenir sur son histoire en évitant de la caricaturer, il vaut mieux commencer par ne pas lui mettre le masque d'une traduction qui la trahit. *Traduttore, traditore* : en nous offrant tout son savoir, Stéphane Ratti nous permet d'éviter la malédiction qui nous prive de nos racines, et nous rend ainsi à leur fécondité qui en réalité est loin de s'être jamais tarie. ↗

À LIRE



Les Aveux de la chair sans masque,
Stéphane Ratti,
Editions universitaires de Dijon,
110 pages, 10 €.

Les Aveux de la chair,
Michel Foucault, Gallimard,
« Bibliothèque des histoires »,
448 pages, 24 €.



© SANDRINE ROUDEIX

UN AMÉRICAIN À VICHY

En retracant les relations entretenues par Roosevelt avec le gouvernement de Vichy, *L'Imbroglio* éclaire d'un jour nouveau l'ambiguïté de la diplomatie américaine, dont l'idéalisme n'est que le paravent d'un immuable réalisme.

Pour nous autres Européens, déchiffrer la diplomatie américaine relève souvent du déchiffrage des hiéroglyphes. Tantôt, elle semble benoîtement idéaliste. En 1918, les quatorze points du président Wilson préconisaient le multilatéralisme et le libre-échange, récusait la diplomatie secrète et proclamaient le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, quitte à faire fi des complexités de la vieille Europe et à faire naître les conditions de la guerre suivante. Les « néoconservateurs » de l'époque de George W. Bush étaient de la même trempe lorsqu'ils tentaient d'imposer partout la « démocratie », avec les conséquences calamiteuses que l'on sait en Irak et plus généralement au Moyen-Orient. Tantôt la même diplomatie incline vers le réalisme le plus cru. Exposée en 1823, la doctrine Monroe, qui posait le double principe de la non-immixtion dans les affaires européennes et d'un droit de regard sur l'ensemble du continent américain, en était un parfait exemple. Aussi surprenantes soient-elles, les foucades de Donald Trump relèvent de la même école. C'est toujours « *America first* » et qu'importe le reste du monde.

Mais à y regarder de plus près, l'idéalisme ne va jamais sans une bonne dose de réalisme. Perçue pourtant comme le paragon du LIO (*Liberal International Order*) cher aux élites américaines, Hillary Clinton avait elle-même, en 2011, alors qu'elle était secrétaire d'Etat, jeté dans un discours les bases d'un retour à un certain libértisme économique qui admettait que les interactions avec les Etats tiers puissent, indifféremment, prendre la forme d'une coopération, d'une compétition ou d'une confrontation qui pourrait aller jusqu'à la guerre économique. Loin du « doux commerce » cher à Montesquieu, c'est à une vision du monde sans illusions que se référait alors le secrétaire d'Etat. Si elle change de degré, la pratique de Donald Trump ne change pas de nature.

L'Imbroglio de Charles Zorgbibe vient à point nommé rappeler que l'ambiguïté de la diplomatie américaine n'est pas nouvelle. Sous-titré *Roosevelt, Vichy et Alger*, cet excellent ouvrage suit quasiment au jour le jour les relations étroites entretenues par le président Roosevelt avec Vichy ou ses représentants jusqu'à un stade fort avancé de la guerre. Emporté par une plume alerte, habité par le sens du récit et du petit fait vrai, le lecteur se retrouve au cœur de l'événement à Vichy, à Alger et à Washington. Et il constate que Franklin D. Roosevelt avait entretenu fort longtemps des liens étroits avec le maréchal Pétain.

Le président américain n'avait, pourtant, pas été avare de déclarations d'intentions idéalistes. Lors du vote de la loi prêt-bail de mars 1941, il assignait ainsi un rôle aux Etats-Unis, celui d'être

« *l'arsenal de la démocratie* ». Dans la Charte de l'Atlantique cosigné avec Churchill en août 1941, il avait réaffirmé sa volonté de jeter les bases d'un nouvel ordre international « *respectant le droit qu'ont tous les peuples de choisir la forme de gouvernement sous laquelle ils entendent vivre* ». Il avait enfin réitéré ces principes dans la Déclaration des Nations unies signée entre les vingt-six nations alliées en janvier 1942 après l'agression japonaise contre Pearl Harbor en décembre 1941 et l'entrée en guerre des Etats-Unis.

Mais en même temps, Roosevelt avait les yeux fixés sur la carte de l'Europe et du monde. Disciple de l'amiral Mahan, c'est un adepte de la stratégie maritime et du *Sea Power*. D'emblée, il saisit que la guerre est mondiale. Il a trois obsessions : empêcher la flotte française, considérable, de joindre ses forces aux marines de l'Axe, éviter que l'Etat français n'entre dans le conflit au côté de l'Allemagne, interdire à Hitler de mettre la main sur l'Empire colonial français, en particulier l'Algérie, la Tunisie et le Maroc.

Il fait donc le choix de cultiver une coopération cordiale avec la France, devenue puissance neutre en vertu des conditions d'armistice, et avec le régime alors unanimement considéré comme légal en vertu du vote des Chambres conférant au maréchal les pleins pouvoirs le 10 juillet 1940. Comme l'écrira le sénateur américain William Langer dans un rapport rédigé à la demande du secrétaire d'Etat Cordell Hull : « *La politique que nous avions traditionnellement tenue en matière de reconnaissance ne tenait aucun compte de la forme des gouvernements étrangers ou des idéologies qui les inspiraient. Nous n'avions pas rompu nos relations avec l'Italie fasciste (...). Ce qui préoccupait le gouvernement américain, ce n'était pas une question d'idéologie mais d'intérêt national dans une situation internationale extrêmement sombre.* » Pour Washington, le seul interlocuteur qui vaille en France est dès lors Vichy et son chef, Philippe Pétain.

En novembre 1940, Roosevelt envoie l'un de ses très proches, l'amiral Leahy, comme ambassadeur auprès de l'Etat français. Or, celui-ci est depuis longtemps fasciné par le vainqueur de Verdun que, dit-il, « *tous les Français ne peuvent que vénérer* ». Malgré les revers qu'il subit, l'ambassadeur reste sur les bords de l'Allier jusqu'en mai 1942, date du retour aux affaires de Laval. Et durant son séjour, il plaide constamment auprès du président américain pour le maintien d'une coopération économique et humanitaire avec le régime de Vichy afin d'éviter de le précipiter dans les bras de l'Allemagne. La signature des



protocoles de Paris en mai 1941, par lesquels Darlan autorise l'Allemagne à utiliser des aérodromes en Syrie et à faire transiter du matériel militaire par Bizerte, n'interrompt pas, elle-même, les échanges.

Par ailleurs, Roosevelt envoie à Alger auprès du général Weygand, délégué général en Afrique française, un représentant personnel, Robert Murphy, qui signera en février 1941 les « accords Weygand-Murphy » jetant les bases d'une politique d'aide au ravitaillement et autorisant l'installation d'un réseau diplomatique et de renseignement composé de douze vice-consuls chargés d'en vérifier l'application. Il s'agit en fait de prendre pied en Afrique du Nord pour être prêt à agir en fonction des évolutions ultérieures. Patriote intransigeant, Weygand prépare, de fait, le retour de la France dans la guerre en organisant l'armée d'Afrique, celle qui combattrra victorieusement l'Allemagne sous le commandement du général Juin durant la campagne d'Italie et sera le fer de lance de l'armée du général de Lattre en France et en Allemagne. Révulsé par les protocoles de Paris, Weygand est cependant rappelé en novembre 1941, sous la pression des Allemands. Mais la mission Murphy reste sur place.

Lors du débarquement en Afrique du Nord (opération « Torch ») le 8 novembre 1942, Roosevelt fait le choix de s'appuyer sur les cadres vichystes en poste en Afrique et surtout sur le dauphin désigné du maréchal, l'amiral Darlan, qui s'y trouve fortuitement. Après avoir obtenu (ou feint d'avoir obtenu ? Les historiens sont divisés) le blançaise du chef de l'Etat français, empêché de s'exprimer librement par l'occupation de la zone sud, le 14 novembre, Darlan se voit conférer les pleins pouvoirs en qualité de « haut-commissaire pour la France en Afrique ». Les Etats-Unis font ainsi confiance à un « Vichy hors les murs ». Les gouverneurs Châtel en Algérie, Noguès au Maroc, Esteua en Tunisie conservent leurs fonctions. Roosevelt tient même à montrer des égards particuliers à l'amiral. Il offre d'accueillir aux Etats-Unis, dans la clinique de Warm Spring, son fils frappé par la poliomérite, en souvenir du temps où lui-même fut atteint par ce mal qui l'a cloué dans un fauteuil roulant. Après l'assassinat de Darlan par un jeune royaliste (peut-être manipulé par les gaullistes) le 24 décembre 1942, les Américains ne se retournent nullement vers la « France libre ». Ils jettent leur dévolu sur Giraud, incontestable vichysto-résistant qui revendique l'héritage de l'Etat français et maintient à des postes clés des anciens de Vichy comme Peyrouton, ministre du maréchal, ou Bergeret. Les Etats-Unis ne désavouent pas.

Dans tous les cas, pour Roosevelt, de De Gaulle il ne peut être question. Il se méfie comme de la peste de ce « général de coup d'Etat », autoritaire et ombrageux. En juin 1943, Roosevelt écrira encore à



VICHY HORS LES MURS Ci-dessus : l'amiral François Darlan (à g.) et le général Dwight D. Eisenhower, à Alger, le 2 décembre 1942. Le 8 novembre avait eu lieu le débarquement des Alliés en Afrique du Nord. Le 24 décembre, Darlan sera assassiné à Alger par un royaliste. A gauche : en 1941, à Vichy, des enfants acclament l'amiral Leahy, ambassadeur des Etats-Unis, à l'occasion de l'arrivée de marchandises de la Croix-Rouge.

Churchill : « *Nous devons nous séparer de De Gaulle, qui s'est montré déloyal, indigne de notre confiance. Il s'intéresse plus aux intrigues politiques qu'à la poursuite de la guerre et ces intrigues sont menées au détriment de nos intérêts militaires.* » L'habileté politique du chef des Français libres, qui parvient à évincer Giraud de tout rôle politique en le cantonnant au rôle de commandant en chef de l'armée française (il finira par l'en démettre en avril 1944 en dépit des succès de l'armée d'Italie, au motif qu'il était préférable que toutes les troupes soient sous commandement américain !), finira par l'emporter. Le 9 novembre, De Gaulle est seul maître à bord du Comité de libération nationale d'Alger. Mais les Etats-Unis refusent toujours de lui accorder la reconnaissance qu'il réclame. Pire, un mémorandum d'octobre 1943 prévoit de soumettre la France libérée à une administration militaire américaine, l'AMGOT. Il faudra attendre le 23 octobre 1944 pour que Roosevelt consente à reconnaître *de jure* le Gouvernement provisoire de la République française dirigé par le général.

Plus d'un demi-siècle après les faits, ces quatre années de « surréalisme politique » pourraient susciter des jugements à l'emporte-pièce. Mais gare à l'anachronisme ! Que la France entrât dans la guerre au côté de l'Allemagne, que la flotte rejoignît la Kriegsmarine ou que l'Afrique française tombât sous le joug allemand, c'est toute la libération de l'Europe qui aurait été singulièrement compliquée. Roosevelt a navigué à vue en des heures sombres. Reste que sa politique livre la clé d'une constante de la diplomatie américaine : cherche ses intérêts, tu comprendras sa politique !

À LIRE

CHARLES ZORGIBBE

L'Imbroglio

ROOSEVELT
VICHY ET ALGER

L'Imbroglio. Roosevelt, Vichy et Alger

Charles Zorgbibe

Editions de Fallois

500 pages

24 €



L'Automne de Pompéi

La mise au jour d'un nouveau quartier de la ville a permis de clore la controverse sur la date de sa destruction.

36
HISTOIRE

Une modeste inscription au charbon sur un mur, et voilà que l'histoire de Pompéi est bouleversée. Découverte sur la Maison au jardin, elle contredit définitivement la date estivale, longtemps admise, de l'éruption du Vésuve, qui détruisit Pompéi, Herculaneum, Oplontis, Boscoreale, Stabies et le site de Terzigno en 79. On y lit en effet : « *il s'est livré à la nourriture avec excès* », ainsi qu'une date correspondant au 17 octobre 79. A cette date, la ville n'avait donc pas encore été ravagée.

Si la date de l'éruption du Vésuve mentionnée dans la plupart des livres d'histoire ou des documentaires – le 24 août – avait d'abord fait l'unanimité, elle divisait en réalité de plus en plus la communauté scientifique. Les partisans du 24 août s'appuyaient sur une copie du XI^e siècle de la lettre où Pline le Jeune raconte la catastrophe à Tacite : « *Le 9 avant les calendes de septembre, aux environs de la septième heure, ma mère apprend (à mon oncle) qu'on voit un nuage extraordinaire par sa grandeur et son aspect* », lit-on sur ce manuscrit, la plus ancienne version de ce texte de Pline. Dans le calendrier romain, les « calendes » représentent le premier jour de chaque mois. Le 9 avant les calendes de septembre correspond donc au 24 août (il faut inclure dans le décompte des neuf jours le 1^{er} septembre et le 24 août).

Dès les premières fouilles de Pompéi, au XVII^e siècle, des archéologues avaient remis en question cette date estivale. L'évêque et philologue napolitain Carlo Maria Rosini avait ainsi constaté que des braseros



avaient été mis au jour, ainsi que des fruits d'automne, aujourd'hui conservés au Musée archéologique de Naples. Sa conclusion : l'éruption n'avait pu avoir lieu que durant un mois froid. Le savant était allé jusqu'à défendre la date du 23 novembre, avancée par l'historien Dion Cassius au III^e siècle. Après lui, Michele Ruggiero, directeur des fouilles à Pompéi de 1875 à 1893, avança l'hypothèse d'une date automnale – qui sera reprise en 1990 par l'archéologue Umberto Pappalardo.

Mais comme l'avait raconté *Le Figaro Hors-Série* consacré, en 2011, à Pompéi, c'est en 2001 que l'archéologue Grete Stefani et le botaniste Michele Borgongino donnèrent un nouvel allant à cette thèse, étayée par leurs découvertes dans la villa

Regina de Boscoreale. Des *dolia* – jarres en terre cuite où fermentait le vin – s'y trouvaient enterrées jusqu'au col. Or les *dolia* n'étaient scellées que lorsqu'on était certain que le processus de vinification suivait normalement son cours : les vendanges avaient donc certainement eu lieu au moment de l'éruption, la villa étant d'une taille trop modeste pour permettre le stockage des *dolia* d'une année sur l'autre.

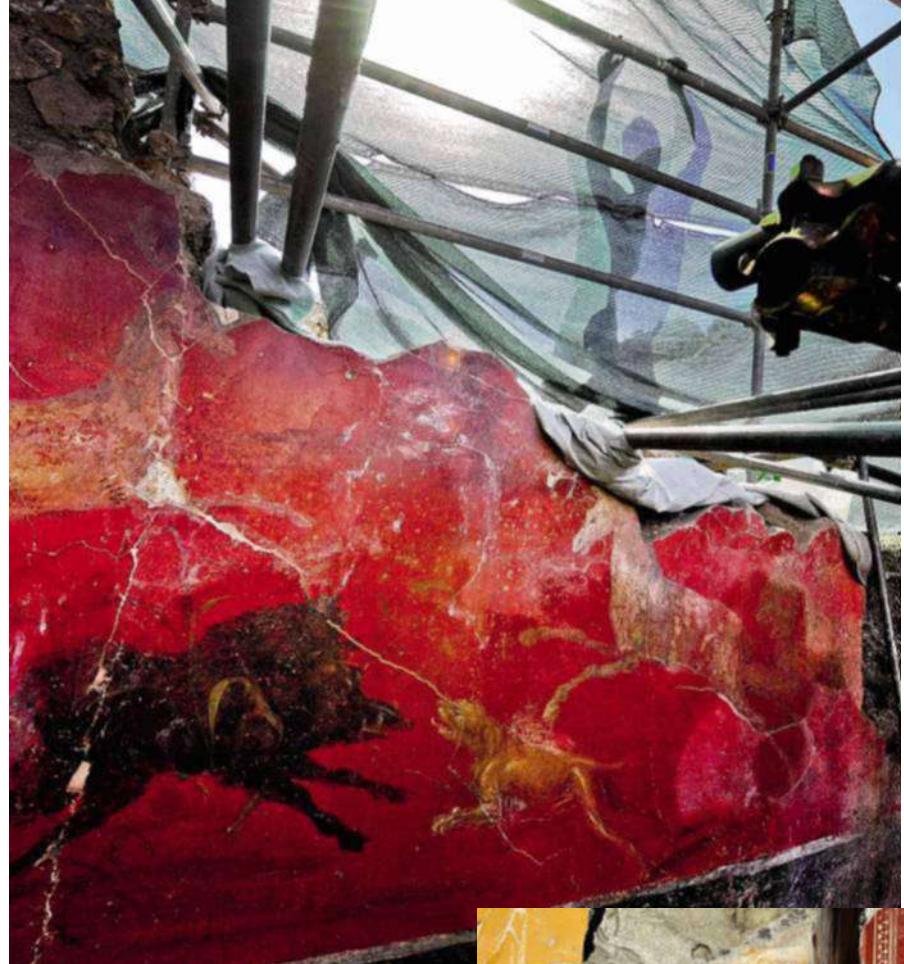
Dès 2006, le débat autour de la date de l'éruption aurait bien pu être définitivement tranché. Une équipe d'archéologues s'intéressa en effet à une pièce à l'effigie de Titus, retrouvée en 1974 dans la maison du Bracelet d'or. On y distingue l'abréviation : *IMP XV*, qui signifie que Titus avait été acclamé *Imperator* pour la quinzième fois, après une

victoire militaire. Or, en rapprochant cette indication de deux sources épigraphiques portant respectivement les dates du 7 et du 8 septembre 79, la première signée par « *Titus acclamé Imperator pour la quatorzième fois* », la seconde rédigée « *sous la quatorzième acclamation de Titus* », il avait pu être établi que l'éruption n'avait pu se produire avant le 8 septembre. L'oxydation et l'usure du temps ayant altéré les inscriptions de la pièce, un doute subsistait toutefois.

La thèse d'une éruption estivale devenait cependant de plus en plus difficile à tenir. En 2014, dans son ouvrage *Les Trois Jours de Pompéi* (traduit en 2017 chez Payot), l'archéologue Alberto Angela défendait son choix de situer la catastrophe en automne – le 24 octobre – avec un argument philologique : « *J'ai eu accès à la copie de la lettre de Pline conservée à la bibliothèque des Girolamini de Naples. Parmi ses nombreux trésors, le Codex Oratorianus de 1501 est vraiment magnifique. On y lit le témoignage de Pline le Jeune et – oh ! surprise ! – la date n'est pas la même. Il ne s'agit plus des calendes de septembre mais de celles de novembre* », expliquait-il. De fait, il existe trois grands ensembles de copies de la lettre de Pline. Mais par mesure de prudence, de nombreux chercheurs se fondaient sur la version la plus ancienne.

Les deux lignes tracées au charbon découvertes aujourd'hui à Pompéi attestent que cette dernière comportait une coquille. L'inscription mentionne en effet une date : « *XVI K NOV* », ce qui signifie « *le seizième jour avant les calendes de novembre* », soit le 17 octobre. L'éruption n'a pu que lui être postérieure.

Cette découverte s'inscrit dans la nouvelle et spectaculaire campagne de fouilles qui s'est ouverte en 2017 à Pompéi. Non pour trouver des quartiers jusqu'alors inconnus mais pour mettre au jour des secteurs dûment repérés par les archéologues, mais qui avaient été, par prudence, laissés jusqu'ici sous terre, en attendant d'être assuré de disposer des moyens nécessaires à leur conservation. « *Depuis les grandes fouilles des années 1950, on se concentrerait sur la conservation de ce qui avait été exhumé* », explique le directeur de Pompéi, Massimo Osanna. Faute de moyens suffisants, la gestion des



DANS LA BALANCE Parmi les fresques des villas mises au jour à Pompéi depuis 2017, dans le cadre de la consolidation du site, ces scènes animalières (ci-dessus), ce portrait d'une patricienne romaine (à droite) et cette représentation du dieu Priape pesant sa verge démesurée, symbole de fertilité (page de gauche, au milieu).



44 ha du site mis au jour – sur 66 ha au total – s'avérait déjà problématique. En 2010, plusieurs édifices s'étaient effondrés, parmi lesquels la célèbre maison des Gladiateurs. Entreprendre des fouilles pour exhumer les 22 ha encore ensevelis paraissait donc irréaliste. Mais en 2012, le gouvernement italien et l'Union européenne ont octroyé une somme de 105 millions d'euros pour la conservation de Pompéi.

C'est dans le cadre de ce programme que des fouilles ont été lancées en 2017. Elles se prolongeront jusqu'à fin 2019 sur près d'un millier de km² – actuellement dans la région V de Pompéi, au nord du site, bientôt dans la région IV qui la jouxte, et enfin dans la région I, au sud de la ville. « *Elles sont menées à la lisière de zones qu'il nous faut stabiliser. Pour consolider un terrain qui présente des menaces d'effondrement, il faut en effet adoucir la pente verticale qui le jouxte : c'est pourquoi nous avons creusé et ouvert ces chantiers de fouilles* », explique Massimo Osanna. *De même, nous nous attachons maintenant à*

continuer des fouilles inachevées, qui constituaient comme des îlots au sein de la zone exhumée : il faut éviter que la pression des matériaux volcaniques sur les bâtiments n'engendre de nouveaux effondrements. »

Les archéologues ont d'ores et déjà mis au jour plusieurs villas décorées de mosaïques – celle, par exemple, d'une mystérieuse déesse libellule faisant référence à un culte venu d'ailleurs – et de peintures. Parmi elles, de splendides scènes animalières aux couleurs intactes, un délicat portrait de patricienne romaine peint sur un mur jaune, un Priape pesant sa verge démesurée, symbole de fertilité, ou encore un trompe-l'œil ouvrant une perspective dans une pièce exiguë. Ces fouilles sont aussi l'occasion de tester de nouvelles technologies pour la première fois à Pompéi. Elles permettront d'établir une cartographie de l'ensemble de la ville en 3D, en restituant aussi bien les volumes que les décors. Après 2019, les efforts des archéologues se concentreront à nouveau sur la conservation du site. ✓



EXPOSITIONS

Par François-Joseph Ambroselli

PARIS Le temps des cathédrales

« Naissance de la sculpture gothique »
célèbre, au musée de Cluny, le miracle
d'un art inspiré par l'ordre et la grâce.



Il faudrait rendre cette exposition obligatoire pour ceux qui voient dans le Moyen Age une « ère obscure » ou pour les curieux qui, devant les merveilles de pierre d'il y a mille ans, retiennent leurs bâillements, tenaillés par l'angoisse de ne pas savoir. « Naissance de la sculpture gothique », au musée de Cluny, rappelle à point nommé comment, répondant à l'appel de l'ordre et de la grâce, de la logique et de la poésie, dans un élan de passion et de foi, tant d'artistes firent des cathédrales les demeures de notre conscience collective et marquèrent notre civilisation du sceau de l'éternité. L'Île-de-France fut le berceau de cette fièvre créatrice qui, vers le milieu du XII^e siècle, ne se cantonna pas au domaine royal capétien mais rayonna sur les terres des comtes de Blois et de Champagne, comme au cœur des terres des Plantagenêts.

REINE DÉCHUE Arrachée au portail royal de Chartres il y a près de cinquante ans, cette statue-colonne, restaurée en 2018, représente peut-être la veuve de Sarepta qui, dans le livre des Rois, offre l'hospitalité au prophète Elie. Sa noble immobilité et l'élongation de sa silhouette lui confèrent une sagesse mystique.

En 1125, fraîchement élu à la tête de la basilique de Saint-Denis, l'audacieux abbé Suger libéra de l'impôt de la main-morte les habitants du bourg et récolta ainsi 200 livres, qu'il employa à la restauration et à la décoration de l'entrée principale de l'église. La majorité des chapiteaux alors sculptés semblent avoir été consacrés à la vie du martyr saint Denis, que l'on aperçoit sur l'un d'entre eux, les mains liées, aux côtés de ses deux compagnons, Rustique et Eleuthère. Mais cet embellissement n'était que le début d'une entreprise bien plus ambitieuse : l'agrandissement de la nef basilicale.

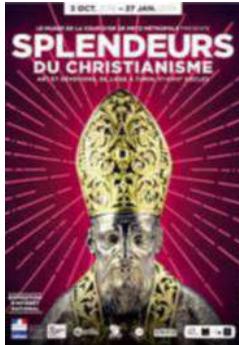
La façade occidentale de la nouvelle nef fut dotée sur toute sa largeur d'un triple portail à statues-colonnes. Détruites en 1770 à la demande des moines, lassés de ces spectres de pierre crasseux, ces colonnes à figures humaines furent l'emblème de cette nouvelle naissance artistique appelée « l'art des cathédrales ». Six têtes réchappèrent au massacre et cinq d'entre elles sont exposées à Cluny, comme les sublimes vestiges d'un art qui bouleversa les codes par son esthétique nouvelle.

Ce n'était pourtant qu'un balbutiement, un cri de naissance noyé dans l'immensité de l'héritage plastique

roman. Les portails occidentaux de Saint-Denis, en 1140, donnent à voir des volumes lourds, des drapés relâchés encore empreints de la tradition romane d'Île-de-France. Marqués par leur expérience dionysienne, les sculpteurs chartrains ramenèrent chez eux cette idée de composition tripartite à statues-colonnes. La cathédrale de Chartres et son portail royal, érigé entre 1140 et 1145, furent alors l'épicentre d'une onde de choc esthétique qui balaya le bassin parisien entre 1145 et 1150. Cette fois, les formes romanes disparurent au profit d'une expression nouvelle, nourrie des codes byzantinisants. Quatre statues-colonnes du portail, remplacées par des copies entre 1967 et 1975, trônent au milieu de l'exposition. Leur sort est heureux, comparé au saint Pierre du portail Sainte-Anne de Notre-Dame de Paris, décapité en 1793-1794, lorsque la Terreur côtoyait la bêtise. Son tronçon inférieur fut découvert en 1839, rue de la Santé, où il servait de borne...

Trois sublimes Vierges à l'Enfant du troisième quart du XII^e siècle n'eurent pas à subir ce sacrilège et peuvent clôturer dignement cette exposition magistrale : humblement, elles présentent l'Enfant Jésus aux visiteurs, comme l'inspirateur de la beauté, qui, au fil des siècles, fit prendre leurs outils aux artistes les plus talentueux.

« Naissance de la sculpture gothique », jusqu'au 21 janvier 2019. Musée de Cluny, 75005 Paris. Tous les jours sauf le mardi, de 9 h 15 à 17 h 45. Tarifs : 9 € / 7 €. Rens. : www.musee-moyenage.fr
Catalogue, RMN/Musée de Cluny, 272 pages, 39 €.



METZ

LIGNE DE FRONT

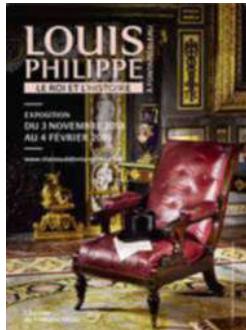
Les trésors qui jalonnent la splendide exposition du musée de la Cour d'Or à Metz ont pour points communs d'avoir été créés entre le Moyen Âge et l'époque moderne afin de recueillir les prières des fidèles et de renforcer le rayonnement de la foi catholique dans les terres qui s'étiraient des Flandres jusqu'à l'Italie. A partir du XVI^e siècle, ce vaste territoire devint une ligne de force religieuse ayant pour mission de tenir le front de la catholicité face à l'expansion des réformés. Cette « dorsale catholique » vit ainsi fleurir nombre de trésors liturgiques, qui soutenaient de leur éclat la théologie tridentine. La centaine de sculptures, peintures, gravures, textiles, vitraux et œuvres d'orfèvrerie présentés à Metz évoque ainsi huit siècles d'histoire politique et religieuse. Emblèmes de la civilisation européenne, ces figures célestes furent contemplées par des milliers d'âmes.

« Splendeurs du christianisme. Art et dévotions, de Liège à Turin, X^e-XVIII^e siècles », jusqu'au 27 janvier 2019. Musée de la Cour d'Or, 57000 Metz. Tous les jours sauf le mardi, de 9 h à 12 h 30 et de 13 h 45 à 17 h.

Tarifs : 5 € / 3,30 €. Rens. : musee.metzmetropole.fr; 03 87 20 13 20. Catalogue, Mare & Martin, 176 p., 25 €.

FONTAINEBLEAU ROI DES ARCHITECTES

Fontainebleau demeura, tout au long de son histoire royale et impériale, l'écrin d'une cour fastueuse. Au fil des siècles et des goûts, ce manifeste de pierre revêtit la parure dont ses occupants – François I^r, Henri IV, Louis XV ou Louis XVI – le dotèrent successivement. Après la Terreur, Napoléon I^r mit un point d'honneur à restaurer un château victime de l'iconoclasme révolutionnaire. Il fut alors remeublé et réinstallé dans sa dignité de « *maison des siècles* ». Mais il fallut attendre la révolution de Juillet pour qu'un « roi bourgeois » bouleverse l'histoire des monuments du royaume. Parallèlement à la création de son musée d'histoire de France à Versailles et à son installation au palais des Tuileries,



Louis-Philippe fit du château le laboratoire de son programme historié. Bronziers, menuisiers, sculpteurs et peintres envahirent le domaine et firent triompher le style « néo », si cher au roi des Français. A l'occasion de l'exposition qui lui est consacrée, plus de deux cents peintures, sculptures, objets d'art, archives, bijoux et dessins viennent sublimer les grands appartements de ce château raffiné, théâtre des agréments de la dernière cour royale.

« Louis-Philippe à Fontainebleau, le roi et l'histoire », jusqu'au 4 février 2019. Château de Fontainebleau, 77300 Fontainebleau. Tous les jours sauf le mardi, de 9 h 30 à 17 h. Tarifs : 12 € / 10 €. Rens. : www.chateaufontainebleau.fr; 01 60 71 50 70. Catalogue, RMN-GP, 264 p., 35 €.

BESANÇON GENÈSE CRÉATRICE

Le dessin fut, à partir de la Renaissance, le déroulement des passions esthétiques. Tintoret y manifestait la fougue qu'il voulait voir transparaître dans ses grandes compositions, Bronzino y déposait, délicatement, son trait tendu, et Parmigianino y développait son plan de perfection formelle. A l'occasion de sa réouverture, le musée des Beaux-Arts et d'Archéologie de Besançon présente sa collection de dessins italiens des XV^e et XVI^e siècles, où la Florence des Médicis côtoie la Rome de la Contre-Réforme et où Giulio Romano, Parmigianino et Tintoret incarnent dignement les écoles de Mantoue, de Parme et de Venise.

« Dessiner une Renaissance : dessins italiens des XV^e et XVI^e siècles », jusqu'au 18 février 2019. Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie, 25000 Besançon. Le lundi, le mercredi, le jeudi et le vendredi, de 14 h à 18 h. Tarifs : 8 € / 4 €. Rens. : www.mbaa.besancon.fr; 03 81 87 80 67. Catalogue, Silvana Editoriale, 264 pages, 30 €.

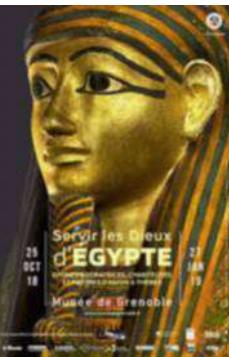
GRENOBLE

CITÉ DES DIEUX

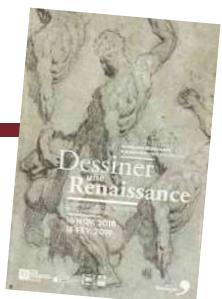
On origine se perd dans la nuit des temps. D'abord simple capitale de province jouissant d'une position stratégique au bord du Nil, Thèbes étendit peu à peu son influence jusqu'à devenir, au cours de la troisième période intermédiaire, entre 1069 et 655 av. J.-C., une place forte du pouvoir religieux en Egypte. Pendant quatre siècles, les prêtres du temple d'Amon, dans le complexe religieux de Karnak au nord de la cité, profitèrent de l'instabilité des dynasties régnantes pour asseoir leur domination politique sur la région. Deux cent soixante-dix sculptures, bijoux, papyrus, reliefs, cercueils, stèles funéraires témoignent de cette époque où le clergé de Karnak, constitué de nombreuses prêtresses, adoratrices et chanteuses, rivalisait avec la caste royale. Celle qu'Hérodote avait appelée la « Thèbes aux cent portes » retrouve, dans cette exposition magistrale qui bénéficie de deux cents prêts du Louvre, sa dignité d'aînée des villes souveraines.

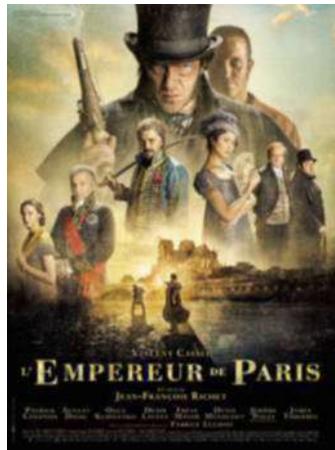
« Servir les dieux d'Egypte. Divines adoratrices, chanteuses et prêtres d'Amon à Thèbes », jusqu'au 27 janvier 2019. Musée de Grenoble, 38000 Grenoble. Ouvert tous les jours sauf le mardi, de 10 h à 18 h 30. Nocturne le vendredi jusqu'à 20 h 30. Fermeture le 1^{er} janvier.

Tarifs : 10 € / 8 €. Rens. : www.museeegrenoble.fr; 04 76 63 44 44. Catalogue, Somogy/Musée de Grenoble, 360 pages, 38 €.



39
LE JOURNAL DE
L'HISTOIRE





CINÉMA

Par Geoffroy Caillet

Flic ou voyou

A travers la vie du légendaire Vidocq, le bagnard devenu policier, *L'Empereur de Paris* fait brillamment revivre un Premier Empire interlope et réaliste à souhait.

L'histoire de Vidocq, bagnard devenu indicateur de police, puis chef de la Sûreté sous Napoléon et enfin détective privé, auteur de copieux Mémoires publiés en 1828, a une densité romanesque à faire pâlir d'envie tous les policiers et tous les voleurs. Inspirant tour à tour le Jean Valjean de Hugo, le Vautrin de Balzac, le Chéri-Bibi de Gaston Leroux, il a ensuite été au cœur d'une dizaine d'adaptations pour le grand et le petit écran, autant en bande dessinée, et a même eu les honneurs d'un récent jeu vidéo. Après Claude Brasseur dans une série télévisée à succès (1971) et Gérard Depardieu dans le *Vidocq* de Pitof (2001), pesant fatras visuel à l'esthétique de vidéoclip, c'est à Vincent Cassel qu'échoient cette fois les fers puis la redingote de François Vidocq dans ce bien nommé *Empereur de Paris*.

Le film commence en 1799 au bagne de Toulon, où ce natif d'Arras purge une condamnation pour vol et escroquerie. Rapidement, sa force lui vaut le respect du milieu et de son immonde caïd, Maillard (Denis Lavant). Mais Vidocq s'échappe aussi vite pour se reconvertis, incognito, en marchand de tissus. Démasqué par un policier, il propose alors ses services d'indicateur à Henry (Patrick Chesnais), chef de la nouvelle brigade de sûreté de la Préfecture de police de Paris, et fait bientôt ses preuves en soumettant la pègre. Dès lors, l'ex-bagnard n'a plus que des ennemis. Pour les voyous, il est une balance ; pour ses confrères policiers, jaloux de ses succès, un rival à éliminer. En fait, il n'est toujours qu'un condamné évadé, dont le seul espoir est d'obtenir une lettre de grâce du ministre de la Police, Fouché lui-même (Fabrice Luchini, impérial et glacé).



RÉPROUVÉ

Bagnard évadé devenu indicateur de la brigade de Sûreté, Vidocq (Vincent Cassel) a recours à Fouché (Fabrice Luchini), ministre de la Police, pour obtenir la lettre de grâce qui lui permettra d'abandonner sa vie de réprouvé – balance pour les uns, rival pour les autres.

Dans cette vie aussi touffue que l'œuvre d'Alexandre Dumas, le scénario a dû élaguer, laissant ainsi Vidocq en 1811, au moment où il remplace Henry à la tête de la Sûreté. Jusqu'à sa mort en 1857, l'ex-bagnard connaîtra pourtant encore mille vies. En se concentrant sur les années de sa spectaculaire reconversion, le réalisateur Jean-François Richet et le scénariste Eric Besnard ont choisi la meilleure part. Elle fait de *L'Empereur de Paris* un vigoureux film d'aventures, lorgnant souvent sur le film d'action, avec ses scènes de combat inspirées par le Systema, un art martial russe. Elle permet aussi de tracer de Vidocq un portrait psychologique aussi sombre que les bas-fonds qu'il hante. Ce hors-la-loi passé à la police est une dramatique figure de réprouvé, à qui Vincent Cassel confère une noirceur de loup solitaire.

Mais en brossant une fresque haletante du monde du crime sous Napoléon (pour reprendre le titre du livre de Jean Tulard publié en 2017), *L'Empereur de Paris* s'impose d'abord comme un film historique

particulièrement réussi. Il traduit en effet à merveille l'explosion de délits – prostitution, banditisme, faux monnayage ou contrebande – qui détermina la réorganisation de la police impériale par un Fouché tout-puissant et la création de cette Sûreté aux méthodes aussi louches que celles de ses adversaires. Loin de l'épopée brillante de Napoléon (lequel s'offre une apparition aussi furtive que savoureuse), le film dévoile un Empire interlope jusqu'à la moelle, de ses bas-fonds éclairés à la bougie aux salons étincelants du ministère de la Police, de sa terrifiante galerie de criminels à ses demi-mondaines ambitieuses. La qualité des décors et des costumes n'y est pas pour rien, et l'époustouflante reconstitution de la rue de Bièvre, avec ses moulins à eau et ses teinturiers, ou le plan aérien final sur les Tuileries, ressuscitées par une invisible magie numérique, attestent à eux seuls que le film historique français s'est doté, avec *L'Empereur de Paris*, des moyens de régner de nouveau. *L'Empereur de Paris*, de Jean-François Richet, 2 h.



GINGER ET BREAD

Si les épices furent un temps négligées dans la gastronomie, la tradition de leur emploi dans le pain d'épices ne s'est jamais perdue.

La mode gastronomique actuelle est au retour dans tous les plats du sucre et des saveurs mêlées des épices et des arômes provenant des cieux les plus divers. Un très réputé chef breton, Olivier Roellinger, a eu le premier l'idée de marier les épices aux poissons, crustacés et coquillages de Cancal en souvenir, a-t-il argumenté, des navigateurs au long cours du port voisin de Saint-Malo qui en ont fait commerce pendant des siècles. Il est d'ailleurs devenu aujourd'hui le plus inventif et prospère des épiciers français. Pourtant, la variété et la quantité des épices utilisées dans la cuisine contemporaine française ne sont rien par rapport à ce qu'elles étaient dans les cuisines raffinées de l'époque romaine ou de l'Europe médiévale. Elles étaient signe de richesse, source d'étonnement gustatif et facteur de digestibilité en ces temps où la conservation des aliments était problématique.

En France, la « nouvelle cuisine » inventée sous l'impulsion de Louis XIV en a dépouillé les mets. Il faut s'éloigner du foyer parisien pour retrouver aujourd'hui des recettes héritées des temps anciens, parfois réinterprétées avec des épices nouvelles comme le piment américain (rouille ou piperade, par exemple), ou surtout voyager dans toutes les autres cuisines européennes (paella, chorizo, anguille au vert, spaghetti *all'arrabbiata*, sauce Worcestershire, Christmas pudding, etc.).



En Europe centrale et orientale, germanique et slave, s'est maintenu depuis le Moyen Age le goût d'un gâteau comportant du miel et des épices variées : le pain d'épices, particulièrement apprécié entre Noël et carnaval. Son ancêtre est à rechercher en Grèce antique et à Rome, où l'on appréciait un *panis mellitus*. On en retrouve des descendants en Grèce avec le *loukoumades*, en Tunisie avec la *chebakia*, au Maroc avec le *zlabia*. Le pain d'épices porte le nom de *gingerbread* en Angleterre, de *Lebkuchen* en Allemagne et en Autriche, de *gemberkoek* aux Pays-Bas, de *khleb spetsii* en Russie, de *piernik* en Pologne, de *licitar* en Croatie, la tradition de ce dernier – somptueusement décoré – ayant été inscrite par l'Unesco sur la liste du patrimoine culturel immatériel de l'humanité. En France, les régions attachées au pain d'épices sont toutes situées au nord et à l'est de Paris. S'enorgueillissent de recettes ancestrales les villes de Lille, Douai, Arras, Reims, Nancy, Metz, Strasbourg, Montbéliard et, bien sûr, Dijon, où le siège de la maison Mulot & Petitjean est une superbe boutique balzaciennne.

INSTITUTION Ci-dessus : intérieur de la boutique Mulot & Petitjean à Dijon. Fondée en 1796, cette maison s'enorgueillit de fabriquer « *le véritable pain d'épices de Dijon* ».



LA RECETTE

PAIN D'ÉPICES

Mélanger 250 g de farine avec 100 g de sucre, un sachet de levure et cinq cuillerées d'épices en poudre (anis vert, muscade, cannelle, gingembre, quatre épices). Ajouter 250 g de miel chauffé et bien mélanger. Ajouter deux œufs et un verre de lait tiédi avec une gousse de vanille fendue en deux et raclée de ses graines. Bien mélanger le tout et verser dans un moule à cake. Cuire 1 h 15 dans un four à 180 °C. Faire bien refroidir avant de consommer accompagné d'un ratafia de Bourgogne ou d'une vendange tardive d'Alsace.

ENCOUNTER

© GIANI DAGLI ORTI/AURIMAGES. © AKG-IMAGES/ALBUM/ORNOC. © RESEARCH AND 3D RECONSTRUCTION BY PROGETTO KATAKILUX. © ARAILDO DE LUCA.

44

NÉRON AU RISQUE DE L'HISTOIRE

COMMENT FABRIQUE-T-ON UN MONSTRE ? DE L'ASSASSIN ET INCENDIAIRE DE ROME AU MÉGALOMANE PERSÉCUTEUR DES CHRÉTIENS, CHAQUE SIÈCLE A PARTICIPÉ À L'ÉLABORATION D'UN MYTHE.

AUTOPSIE D'UNE IMAGE.

56

NÉRON EN CLAIR-OBSCUR

DERRIÈRE LA LÉGENDE

NOIRE QUI ENTOURE NÉRON

DEPUIS SA MORT SE RÉVÈLE

UNE RÉALITÉ PLUS COMPLEXE, OÙ LE CRIME ET LA VIOLENCE FONT LEUR PLACE À DES RÉUSSITES POLITIQUES.





82

LES DÉLICES DE LA *DOMUS AUREA*

VÉRITABLE PALAIS DANS LA VILLE ÉDIFIÉ APRÈS
L'INCENDIE DE ROME EN 64, LA GIGANTESQUE
DOMUS AUREA NE SURVÉCUT PAS À NÉRON.
MAIS SES VESTIGES, REDÉCOUVERTS AU XV^E SIÈCLE,
DONNENT UNE IDÉE DE SA SPLENDEUR.

NÉRON TYRAN OU MAL-AIMÉ ?

ET AUSSI

AGRIPPINE OU COMMENT S'EN DÉBARRASSER

LE VIEIL HOMME ET LE LION

CRIMES ET CHÂTIMENTS

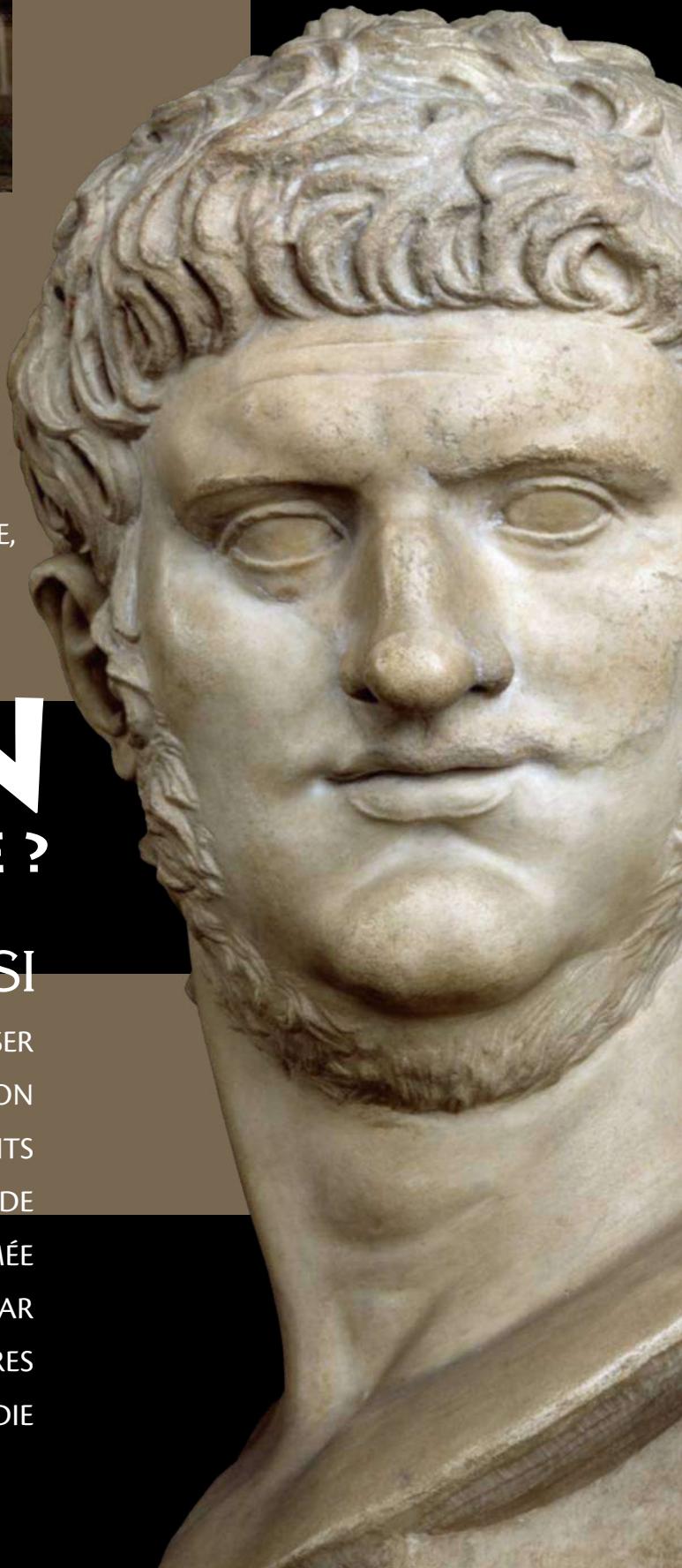
LES SECRETS DE LA ROTONDE

COMPLÈTEMENT CAMÉE

NÉRON SUPERSTAR

NÉRON EN TOUTES LETTRES

CHRONIQUE D'UNE TRAGÉDIE





Néron au risque de l'histoire

Par Donatien Grau

Assassin, responsable de l'incendie de Rome, persécuteur des chrétiens, mégalomane : Néron est dans l'opinion commune l'archétype du tyran. Mais chaque époque a inventé sa propre forme de l'empereur. Cinq figures se dessinent ainsi à travers les siècles.

BÊTE NOIRE

Néron à Baïes, par Jan Styka, vers 1900 (collection particulière). La figure de Néron incarne, depuis sa mort, l'archétype du tyran de tragédie dominé par ses passions.



Jan Styka

De toute l'histoire de l'Occident, aucune figure n'a provoqué autant de projections, ni ouvert des perspectives aussi variées et extrêmes que Néron. George W. Bush en Irak était comparé à Néron, Donald Trump est, pour le *Guardian*, le « Néron de l'époque moderne prêt à brûler l'Amérique » ; mais l'empereur a aussi été considéré comme le précurseur de Mahomet par un auteur anonyme du XIV^e siècle, dans un texte intitulé « *Noiron li Arabis* », « Néron l'Arabe ». Sa figure a servi à fixer des pans entiers de la tradition politique occidentale, où elle incarne pour de bon l'archétype du tyran. Il est très probablement la Bête de l'Apocalypse – le résultat de l'addition de toutes les lettres de son nom donnant 666, en numérologie talmudique. Figure de l'Antéchrist aux yeux des chrétiens, il a été, dans les *Oracles sibyllins*, des textes juifs dont la rédaction s'étale entre la fin du I^{er} et le début du III^e siècle, présenté comme une sorte de Messie, revenant d'Orient. Des traditions font de lui un converti au judaïsme, ancêtre d'un des auteurs majeurs de la Mishna, Rabbi Meïr. Il a été incarné sur scène dès les débuts du cinéma, et Peter Ustinov l'a joué dans *Quo vadis ?*. Hitler, Staline et Mussolini lui ont été comparés. Plusieurs films comiques – dont l'un des premiers

longs-métrages de Brigitte Bardot –, érotiques et pornographiques tirent de ses aventures leur scénario. Or, on l'oublie parfois, il avait été présenté de son vivant comme le parfait héritier d'Auguste, le fondateur, dont il descendait en droite ligne.

Une psychologie insaisissable

Chaque personne qui écrit sur lui pense savoir qui est Néron et ingère les récits qui l'ont précédée, le plus souvent sans questionnement. Mais elle ne prend pas la mesure de la différence entre les Anciens et nous. Car il faut en revenir à la réalité : on

ne pourra jamais savoir qui a été Néron. L'entreprise moderne, celle qui commence avec Pétrarque, Chaucer puis Machiavel, consistant à donner une psychologie aux personnages de l'Histoire, est une illusion. On pense vouloir définir « qui » était Néron, saisir le moindre de ses penchants, à partir d'auteurs, toujours les mêmes, Suétone, Tacite, parfois le pseudo-Sénèque d'*Octavie*, et quelques autres, qui lui étaient hostiles, et recueillir ainsi les fragments de la pensée d'une personne. Or l'empereur romain – comme toute figure du pouvoir d'ailleurs – n'est jamais pour les auteurs qui en traitent une personne : il





FIGURE DU MAL Page de gauche, en haut : *Le Dragon combat les serviteurs de Dieu*, détail de la tenture de l'Apocalypse, vers 1375-1382 (château d'Angers, galerie de l'Apocalypse). En numérologie talmudique, le résultat de l'addition des lettres du nom de Néron donne 666, ce qui laisse supposer qu'il était probablement la Bête de l'Apocalypse. Ci-dessus : *La Dispute de saint Pierre avec Simon le Magicien* devant Néron, une idole païenne gisant à leurs pieds, par Filippino Lippi, vers 1480-1485 (Florence, Santa Maria del Carmine, Cappella Brancacci). Page de gauche, en bas : aurore de Néron frappé à Rome, 64-65 (Padoue, Museo Bottacin).

n'est pas un sujet. Il est un symbole pris dans les événements. Et tout historien qui cherchera à identifier une subjectivité à cette figure du pouvoir ne fera que projeter ses propres impressions, ses propres visions, ses désirs : nous n'avons pas les Mémoires de Néron. Les écrivains romains, à l'exception de textes isolés, comme les écrits philosophiques – mais non théâtraux – de Sénèque, ne laissaient pas de place à ce que nous appelons la « subjectivité ». Quand Tacite et Suétone, eux-mêmes issus d'un milieu sénatorial d'époque antonine qui s'est construit après la fin de la première dynastie, avec le suicide de Néron en 68, tentent de voir dans chaque acte de l'empereur la manifestation d'une psychologie malade, ce n'est pas de l'histoire, au sens moderne, qu'ils font : mais bien, puisque l'histoire est, selon les termes de Cicéron, l'« œuvre la plus rhétorique », une réalité de discours, destinée à éduquer et à détourner de ce moment de l'histoire romaine. Les Modernes ont pris cependant leurs jugements au sérieux, sans soumettre cette perception au moindre examen. Nous sommes encore les victimes de leur enthousiasme à redécouvrir les Anciens, et donc de leur naïveté.

Il faut lire les documents officiels transmis par Rome, que ce soient les inscriptions – nous en avons une très importante,

pour Néron, l'inscription d'Akraiphia, qui retranscrit le texte du discours prononcé à Corinthe pour donner la liberté aux Grecs – ou les monnaies, et non les sources littéraires, dont la rhétorique est toujours au second degré – un discours fait à partir du discours du pouvoir. Une image très différente se dégage alors du régime : celle qui fait du souverain le seul garant de l'ordre dans un Etat où il risque d'être assassiné à chaque instant, où de très nombreuses cités sont associées à Rome avec un statut de vassales dans un empire qui doit se défaire de l'illusion de dépendre seulement d'une ville. Dans ce contexte, l'Empire ne pouvait être qu'une théocratie, où les actes du souverain n'étaient jamais gouvernés par des pulsions personnelles, mais où le moindre geste, pour être public, avait une dimension politique. Comme l'a indiqué Tacite, la mort de Néron révèle le « *secret de l'Empire* » : sa fragilité extrême.

Les récits des historiens occidentaux sont bien éloignés d'une telle complexité. Un certain nombre de faits, toujours les mêmes, servis en pâture depuis Suétone et Tacite, sont articulés les uns aux autres : l'inceste avec la mère, Agrippine ; le matricide ; l'assassinat du frère adoptif, Britannicus ; le meurtre de la première épouse et sœur adoptive, Octavie, celui de la





CONTRE-MODELE

Ci-contre : *Portrait d'homme avec une pièce romaine*, par Hans Memling, 1480 (Anvers, Koninklijk Museum voor Schone Kunsten).

La monnaie que tient le jeune homme est à l'effigie de Néron. Page de droite, en haut : *Talma dans le rôle de Néron*, dans *Britannicus* de Jean Racine, par Eugène Delacroix, 1853 (Paris, Bibliothèque-musée de la Comédie-Française). Dans sa pièce, Racine fait de Néron un monstre absolu, la figure même de l'anti-modèle pour les souverains. Page de droite, en bas : *La Mort de Britannicus*, par Abel de Pujol, XIX^e siècle (New York, The Metropolitan Museum of Art).

deuxième épouse, Poppée, frappée au ventre alors qu'elle était enceinte ; la première persécution des chrétiens, transformés en torches vivantes ; l'incendie de Rome, face auquel il aurait chanté le feu dévorant Troie, cité légendaire et origine d'Enée, fondateur de Rome, dont descendaient les Césars ; la construction d'une demeure impériale sans équivalent, la « Maison dorée », dont les voûtes décorées furent considérées à la Renaissance comme des grottes et donnèrent naissance au terme « grotesque ». Il aurait préféré être poète qu'empereur – tradition évoquée sans comprendre que la poésie dans l'Antiquité n'avait rien à voir avec notre compréhension moderne et que le poète, comme l'empereur, n'était jamais une personne constituée, mais toujours une voie prise par quelque chose qui la dépassait. D'autres traditions surgirent au fil du temps, comme l'accouchement d'une grenouille, évoqué dans *La Légende dorée* de Jacques de Voragine, écrite en Italie au XIII^e siècle.

Un nouvel Auguste

Ce sont là des lieux communs, qui ont été pris, repris, transformés et réagencés afin que chaque auteur, à chaque époque, en fasse l'usage qui lui était le plus approprié et le plus utile. Car

il n'existe pas, dans notre tradition, un « Néron ». Chaque époque a inventé sa propre forme de l'empereur. Cependant, parmi la multiplicité des textes et des images qui en évoquent la figure, on pourrait définir cinq figures de l'empereur, autour desquelles chaque lieu commun vient s'articuler. La première, qui fut présentée à l'époque même du dernier Julio-Claudien, pourrait être qualifiée de « Néron néronien » : c'est celle de l'empereur parfait, héritier d'Auguste.

Le basculement s'opère dès son accession au trône en 54 : sous Claude, quand il était César – prince –, il était l'héritier d'Auguste, venu apporter à son père adoptif, dont le pouvoir était chancelant, l'autorité de son sang (l'empereur lui-même ne descendant que de Livia). Aussi, dès qu'il arrive au pouvoir, le discours officiel fait-il de lui le nouvel Auguste, oint des qualités de son ancêtre. Il gouverne à la fois la terre et les cieux, et il est à lui seul le garant de l'harmonie de l'univers : traits caractéristiques de la théocratie impériale. Cette figure est présente dans les documents transmis du vivant de l'empereur (monnaies, inscriptions, mais aussi écrits de Sénèque : *La Transformation en citrouille du divin Claude*, le discours *Sur la clémence*) et dans des textes épars, comme

les *Bucoliques d'Einsiedeln*. Grâce à eux, il nous est donné de saisir la rhétorique du pouvoir dans sa complexité – une rhétorique qui correspondait néanmoins à une réalité : nous avons de nombreuses traces, même chez Suétone et jusque par des graffitis sur les murs de Pompéi, que Néron était très populaire.

Tyran de tragédie

En 68, Néron, traqué, est contraint au suicide à 30 ans. L'histoire est écrite par les vainqueurs : cet adage fameux se vérifie avec lui. A ce moment s'ouvre une nouvelle tradition, qui contredit terme à terme celle qui l'avait précédée : autant la précédente ne laissait pas de place à la biographie, tant elle était prise dans le discours du pouvoir, autant la nouvelle, qui se développe à partir de Tacite et de Suétone au début du II^e siècle de notre ère – tous deux ont accédé aux responsabilités dans les décennies qui ont suivi la mort de Néron –, et jusqu'à Dion Cassius puis aux abréviateurs de l'histoire au IV^e siècle – Eutrope, Aurelius Victor, le pseudo-Aurelius Victor –, provoque un regard inverse. Tout est justifié par les passions privées de l'empereur, dans un monde où la vie privée n'existe pas. Chaque décision politique n'est plus interprétée dans une perspective politique, mais bien comme la manifestation d'un vice. Néron devient la figure d'un théâtre du pouvoir : il est l'incarnation du tyran de tragédie. Cette tradition païenne s'étend de 68 à la fin de l'historiographie païenne au VI^e siècle, où un nouveau récit, né lui aussi au I^{er} siècle, commence à prendre la suite.

Le persécuteur des chrétiens

Il s'agit là du récit chrétien. Néron est le premier empereur persécuteur des chrétiens : beaucoup le suivent, de Domitien à Marc Aurèle, Trajan Dèce et Dioclétien, mais il a ouvert la voie et a, le premier, constaté l'impossibilité, pour ce qui n'apparaissait alors que comme une secte juive, de coexister avec le polythéisme impérial. Des premiers textes chrétiens au poète



apocalyptique Commodien, au III^e siècle, jusqu'à l'entreprise d'écrire une histoire ecclésiastique au IV^e siècle et aux interprétations eschatologiques du Moyen Âge, la tradition chrétienne d'un Néron démoniaque prend le dessus sur le Néron tyrannique. Elle domine désormais et perd toute substance historique pour prendre une épaisseur fantasmagique. C'est ainsi que Néron peut devenir un mélange entre Mahomet et Satan, qu'il devient même un nom générique servant à décrire une personne impie : le « pré Néron », présent dans les textes médiévaux, devient l'appellation d'un lieu de danger, jouant sur la proximité entre la graphie du nom en « Noiron » et de la couleur « noir ». Les *Annales* de Tacite refont surface à la fin du Moyen Âge : s'y trouve une description détaillée des supplices que Néron fit subir aux chrétiens. Ce texte, que certains soupçonnent, encore aujourd'hui, d'avoir été interpolé, nourrit la tradition jusqu'à la Renaissance et au-delà.

Le contre-modèle des souverains

A partir du XIV^e et surtout du XV^e siècle, des textes classiques réapparaissent : une grande partie de la bibliothèque des Anciens a disparu et il ne reste que des lambeaux de tous les textes écrits sous la République et l'Empire. Parmi eux, Suétone. Les images des sculptures et des monnaies surgissent au même moment dans l'iconographie. On trouve l'effigie de Néron dans les fresques de la chapelle Brancacci à Florence, peinte par Filippino Lippi dans les années 1480 ; au même moment, un jeune homme inconnu tient un sesterce à son effigie dans le portrait que réalise de lui Hans Memling.

La pensée politique se développe alors, et le Néron tyrannique et tragique prend une place de plus en plus importante





NÉRON EN TECHNICOLOR

Ci-contre : dans *Fellini Roma* de Federico Fellini (1972), le percement du métro est l'occasion d'une séquence particulièrement poétique : au contact de l'air, les fresques de la Maison dorée, mises au jour par les ouvriers, s'effacent peu à peu. En bas : Peter Ustinov est une caricature de Néron dans le *Quo vadis ?* de Mervyn LeRoy (1951).

dans la théorie et la littérature : les anecdotes évoquant ses crimes permettent à Machiavel d'argumenter, mais aussi à des dramaturges d'époque élisabéthaine, puis bien sûr à Lohenstein, Tristan L'Hermite et à Racine – *Britannicus* –, de mettre en scène un monstre absolu. Néron est désormais devenu un sujet, un anti-modèle pour les souverains.

Le Néron moderne

S'il trouve ses racines dans le XVI^e siècle et dans le surgissement d'une forme ambiguë de libre arbitre, le Néron moderne apparaît véritablement au XVIII^e siècle : c'est une créature bien plus complexe que celle des siècles précédents. Tout d'abord, elle fait l'objet d'une enquête : les lieux communs ne sont plus donnés pour certains. L'histoire n'est plus continue : elle doit être mise en cause, analysée. En même temps, Néron devient une sorte de modèle de poète au moment où la poésie est la nouvelle royauté : Victor Hugo lui rend hommage parmi les premiers, Oscar Wilde qualifie *Le Portrait de Dorian Gray* de « roman de l'heure néronienne », Sienkiewicz, avec *Quo vadis ?*, fait le portrait d'un poète moderne devenu empereur romain ; les poètes décadentistes lui rendent l'hommage le plus appuyé. Cette tradition ne cesse de s'accentuer au XX^e siècle, où la figure tyrannique est mise en jeu face aux totalitarismes, mais où, à côté de textes et d'œuvres de premier plan – *Fellini Roma*, avec l'irruption d'une équipe chargée de percer les tunnels du métro dans la Maison dorée ; un texte de Calvino qui lui est consacré – se développent une cinématographie néronienne, une littérature commerciale néronienne, et même une recherche historiographique néronienne.

Une approche critique de l'histoire

Car la relation de Néron à l'histoire ne se limite pas au fait que celle-ci retrace les récits du passé humain auxquels il appartient. Il a aussi servi d'index de l'écriture historiographique : Jérôme Cardan, avec l'*Eloge de Néron* de 1562, a ouvert la voie

à une approche critique de l'histoire, où les informations transmises par des sources littéraires doivent être soumises à un examen incessant et ne peuvent en aucun cas être considérées comme des données brutes. Cardan, à la fois astrologue, théoricien du hasard, médecin, joueur de cartes, diplomate et charlatan, avait, à partir de Néron, offert une contribution fondatrice à la pensée de l'histoire. Mais c'est surtout Le Nain de Tillemont, historien janséniste, qui inventa au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles l'histoire moderne de l'Antiquité romaine et apporta à la lecture des sources consacrées à Néron un examen tout particulier. Ce fut Heinrich Schiller, un élève du grand



Theodor Mommsen, figure de proue avec Wilamowitz de la philologie allemande, deuxième lauréat du prix Nobel de littérature, qui écrivit la première biographie scientifique de Néron, parue en 1872 à Berlin. Le livre est d'ailleurs dédié à Mommsen.

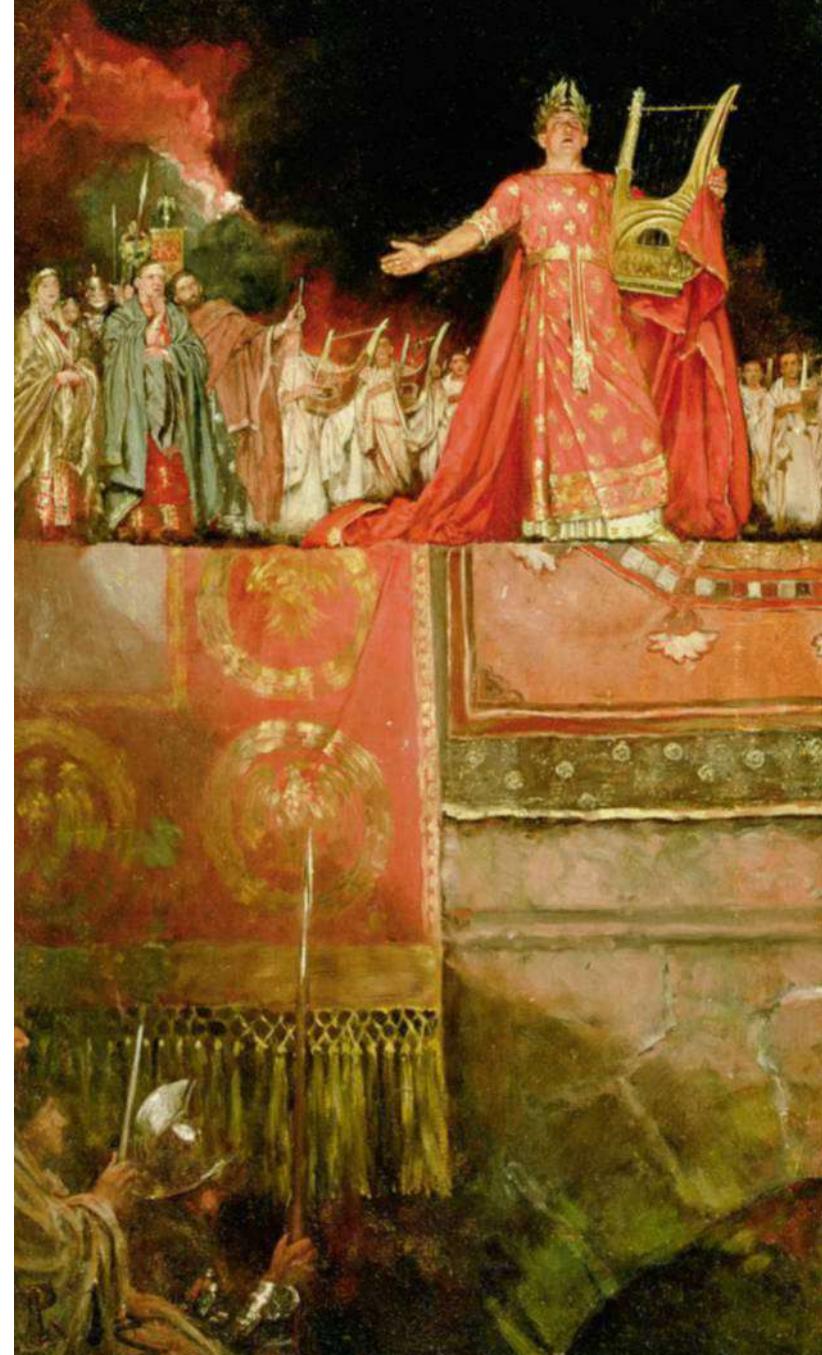
Néron, notre contemporain

Depuis, les différents mouvements de l'historiographie romaine ont trouvé en Néron un champ d'action privilégié. Cet intérêt s'est manifesté par de très nombreuses biographies : une nouvelle sort chaque année, alors que les découvertes historiques majeures ne suivent pas un tel rythme. Mais la recherche y a aussi trouvé une sorte de cheville théorique : l'étude de l'histoire, qui est, dans sa formalisation scientifique, une création récente – datant après tout du XIX^e siècle –, se fonde sur les récits de l'Occident. Les récits du règne s'inscrivent dans le développement de l'histoire. Car Néron est en permanence contemporain : il s'invente sans cesse au présent. Il a ainsi pu, dans les cinquante dernières années, être interprété comme le savant politique qui avait le mieux compris, depuis Auguste, et trop tôt peut-être, que l'Empire ne s'inventait plus sur les bords du Tibre ; comme un empereur qui avait souhaité renouveler le pacte social entre l'empereur et la plèbe sur lequel l'Empire était bâti ; comme le rénovateur de Rome, initiateur d'un urbanisme moderne, qui avait rendu la Ville plus propre et plus belle que jamais ; comme un souverain qui existait en dehors des règles humaines et dont chaque acte n'existe que dans cette sphère.

L'inceste, chez les Anciens, était réservé aux dieux : les humains n'y avaient pas droit, et les monarchies grecques héritières d'Alexandre le Grand manifestèrent précisément par des unions entre frères et sœurs leur appartenance à l'ordre divin. Ce seul parallèle peut provoquer des lectures bien différentes de la relation de Néron à Agrippine.

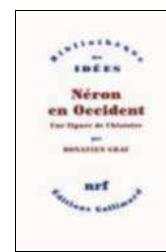
Nous pouvons continuer d'écrire et de lire, comme tant de générations avant nous, comme tant de nos contemporains, des biographies de Néron. Mais nous devons surtout comprendre que la biographie n'est pas le meilleur outil pour comprendre un empereur : des historiens anciens, nous devons isoler et préserver les faits, qui ne mentent pas. Mais nous devons les interpréter ensemble, dans une perspective essentiellement politique. Quant aux interprétations psychologiques, il vaut mieux les laisser à leurs auteurs, tant leur incertitude est grande. Ce faisant, avec le seul Néron, c'est près de deux mille années d'histoire, pour trente ans de vie et quatorze années de règne, qu'il nous est donné de lire. *✓*

Ancien élève de l'Ecole normale supérieure, Donatien Grau est diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, agrégé des lettres et docteur en sciences historiques et philologiques de l'Ecole pratique des hautes études. Il est notamment l'auteur de *Tout contre Sainte-Beuve* (Grasset), du *Roman romain. Généalogie d'un genre français* (Les Belles Lettres), de *Néron en Occident* (Gallimard) et de *Dans la bibliothèque de la vie* (Grasset, à paraître en février 2019).



ARDENT Ci-dessus : Néron tenant une lyre dorée devant Rome en flammes, par Howard Pyle, d'après *Quo vadis ?* d'Henryk Sienkiewicz, 1897 (Wilmington, Delaware Art Museum). Cet épisode s'inspire de Dion Cassius (*Histoire romaine*, LXII, 18), qui raconte que « Néron monta sur le haut du Palatin, d'où les regards embrassaient la mieux la plus grande partie de l'incendie, et, vêtu en cithariste, chanta, disait-il, la ruine de Troie, et en réalité celle de Rome ».

À LIRE de Donatien Grau



Néron en Occident.
Une figure de l'histoire
Gallimard
« Bibliothèque
des idées »
416 pages
32 €

Agrippine ou comment s'en débarrasser

En mars 59, alors qu'il règne depuis cinq ans, Néron décide d'éliminer sa mère, qui avait pourtant tout mis en œuvre pour qu'il devienne empereur.

Que lui veut-il ? Pourquoi Nero Claudius Caesar Augustus Germanicus, son fils, l'empereur, lui a-t-il adressé une lettre des plus affectueuses pour l'inviter à venir célébrer avec lui, à Baïes, les fêtes de Minerve, les grandes Quinquatries, qui commencent le 19 mars et se prolongent jusqu'au 23 cette année 59 ? Est-ce un piège pour pouvoir la supprimer ? Ou une tentative de réconciliation ?

A 44 ans, Agrippine est encore d'une grande beauté. Pour l'heure, elle se trouve dans son domaine d'Antium, au sud du Latium, sur la côte. Un lieu de résidence chic où se sont multipliées de luxueuses villas maritimes fréquentées par l'aristocratie romaine. Son frère Caligula y est né le 31 août 12. C'est encore à Antium qu'elle a mis au monde, difficilement, le 15 décembre 37, le futur Néron, le fils de son premier mariage en 28 avec Cnaeus Domitius Ahenobarbus. Parmi les astrologues qu'elle avait consultés pour connaître le destin de cet enfant, l'un lui aurait répondu qu'il régnerait mais qu'il tuerait sa mère. Elle avait rétorqué : « *Qu'il tue, pourvu qu'il règne.* »

Depuis, elle a tout mis en œuvre pour que son fils puisse régner : charme, relations, clientèle, ascendance, meurtres, complots, divorce et mariage forcés, subversion du droit et des usages. Quitte à se forger une carapace d'insensibilité, de patience et de dureté. En 49, veuve pour la seconde fois,



elle a épousé son oncle Claude, débarrassé de l'infidèle Messaline. Elle lui a fait aussitôt adopter son propre fils, qui en est devenu l'héritier au détriment du jeune Britannicus. Elle lui a fait ensuite épouser la fille de l'empereur, Octavie. Et l'on prétend qu'elle n'a pas été étrangère, en octobre 54, à l'indigestion qui a emporté son mari.

La meilleure des mères

Néron a aussitôt été acclamé empereur par les prétoiriens, reconnu par le sénat. Son avènement s'est déroulé sans la moindre anicroche : un scénario bien préparé. Néron avait alors 17 ans. C'était le plus jeune des princes. Qui allait gouverner ?

Dans les premières années du règne, et même si le jeune empereur, plus préoccupé par sa soif de popularité et par son souci de devenir un artiste virtuose, ne délaisse pas les affaires de l'Etat, les deux conseillers choisis par Agrippine, Sénèque et Burrus, inspirent sa politique. Un début de règne heureux. Sur Agrippine s'accumulent les honneurs. Elle est dite *mater Augusti*, « mère de l'empereur », un titre nouveau ; elle devient la prêtresse de Claude divinisé grâce à la cérémonie de l'apothéose décernée par le sénat ; elle a droit à deux licteurs. A un officier du prétoire qui, selon l'usage, demande le mot d'ordre, Néron répond : « *La meilleure des mères.* » Elle veut être partout, sans outrepasser les convenances admises. Au palais, où sont convoqués parfois les sénateurs – une tradition depuis Auguste –, elle écoute les délibérations derrière une porte qui la masque. Elle sort en public avec Néron, souvent dans la même litière, ce qui donnera lieu plus tard à des rumeurs d'inceste. Elle écrit à tous, peuples, magistrats, rois. En 54, son image est reproduite dans tout



MATER AUGUSTI

Ci-contre : *Agrippine la Jeune*, statue en basanite qui se trouvait vraisemblablement dans le temple du Divin Claude sur le Caelius, 1^{er} siècle (Rome, Centrale Montemartini).
A gauche : *Agrippine la Jeune couronne son fils Néron*, entre 54 et 59 (Turquie, musée d'Aphrodisias).

l'Empire, sur les monnaies, dans les temples du culte impérial, sur des camées et des intailles.

Mais elle agace Burrus et Sénèque. Ils souhaitent réduire la place qu'elle occupe, susceptible de heurter les sentiments des Romains, qu'ils appartiennent à la plèbe ou à l'aristocratie. Progressivement, les deux conseillers détachent Néron de sa mère, laquelle perd en 55 l'appui de Pallas, l'affranchi impérial placé par Claude à la tête des finances de l'Empire, qui passe pour avoir été son amant. La même année, son image disparaît du monnayage impérial.

Néron s'émancipe de plus en plus. Comme Octavie, son épouse, ne lui inspire que de l'aversion, il prend à l'insu de sa mère une maîtresse, l'affranchie Acté. Ce choix exaspère Agrippine, qui menace, puis complimente Britannicus, seul héritier digne de son père, qu'elle envisage, dit-elle, de faire acclamer par les prétoiriens. Du chantage, mais qui attire l'attention de Néron sur le danger virtuel que représentera ce jeune homme lorsqu'il prendra la toge virile et entrera en politique. Au cours d'un banquet, vers la mi-février de l'année 55, Britannicus avale une boisson rafraîchie avec de l'eau froide. Presque immédiatement, il tombe inanimé, puis meurt. Une crise d'épilepsie, explique Néron. Effectivement, Britannicus souffrait de cette maladie. Mais Agrippine et Octavie, qui participent au repas, découvrent, effarées, ce qui leur apparaît comme un empoisonnement. Les historiens actuels sont divisés.

Funérailles discrètes, discours habile de Néron devant le sénat, silence géné des conseillers : la mort de Britannicus est vite passée par profits et pertes. Pour Agrippine, l'avertissement est clair. Sa situation est devenue fragile. Peut-être même sa vie est-elle en danger ? Elle cherche des appuis parmi les militaires et dans l'aristocratie, essaie de repérer un rival à son fils qu'elle critique, se rapproche d'Octavie, amasse une



FEMMES DE POUVOIR Ci-contre : Bustes d'Agrippine l'Aînée en Cérès et d'Agrippine la Jeune en Aphrodite ou Héra, camée en sardonyx et or, entre 48 et 53, monture de la fin du XVII^e siècle (Paris, Bibliothèque nationale de France). Epouse du général Germanicus, Agrippine l'Aînée était la mère d'Agrippine la Jeune et de l'empereur Caligula. Page de droite : Néron et Agrippine la Jeune, par Antonio Rizzi, 1894 (Crémone, Museo Civico Ala Ponzone).

sorte de trésor de guerre. Parallèlement, Néron lui supprime sa garde personnelle et l'oblige à quitter le palais. Aux yeux de tous, installée dans une maison privée du Palatin, celle de sa grand-mère Antonia, elle est ramenée au rang de simple matrone. « Aussitôt, le seuil d'Agrippine est déserté, observe Tacite (*Annales*, 13, 19) ; personne ne la console, personne ne vient la voir, sauf quelques femmes, par affection, ou peut-être par haine, on ne sait. » Car ses ennemis sont nombreux. A la fin de l'année 55, ils l'accusent de conspirer contre l'empereur. Grâce à Sénèque et à Burrus, grâce aussi à sa propre défense, elle est innocentée, et retrouve un certain crédit au palais.

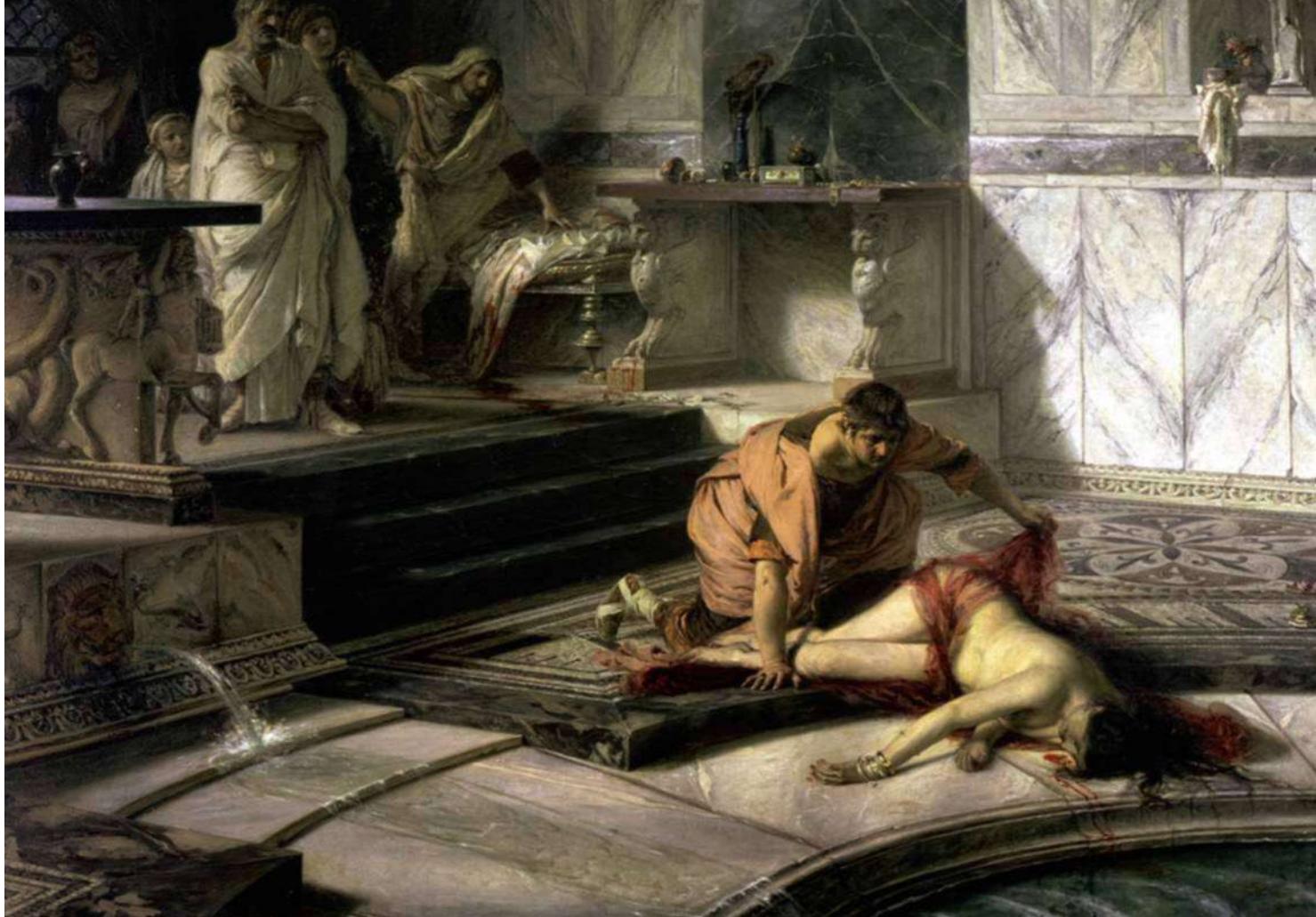
Touchée au ventre

Mais en 56, la conduite de l'empereur échappe à ses conseillers. La nuit, déguisé, avec une petite bande, il rançonne, vole, terrorise. En 58, de nouvelles amours : la très belle Poppaea Sabina. Riche, intelligente, sans scrupule, née vers 32, elle est d'un amoralisme complet, d'une coquetterie époustouflante – elle invente un « masque de beauté » – et d'une conversation fort agréable. Elle comprend très vite qu'elle a un adversaire redoutable qui l'empêche d'épouser Néron et de devenir impératrice : Agrippine. De moins en moins présente à Rome, cette dernière s'est retirée dans sa villa de Tusculum ou dans sa terre d'Antium. Lorsqu'elle se trouve dans l'Urbs, Néron paie des gens pour susciter des procès contre elle ou pour la poursuivre de leurs railleries et de

leurs injures. « Finalement, assure Tacite (*Annales*, 14, 3), la jugeant intolérable pour lui, il décida de la faire tuer, n'hésitant que sur un point, savoir si ce serait par le poison, ou le fer, ou quelque autre moyen violent. »

A-t-il essayé le poison ? Par trois fois, soutient Suétone. Impossible, prétend Tacite : Agrippine prenait des antidotes et ses serviteurs étaient difficiles à soudoyer. Le fer ? Comment trouver un volontaire fiable pour cette mission ? On projeta encore l'écroulement du plafond au-dessus de son lit, la chute du pont d'un navire. En dernier ressort, on retint le moyen d'un bateau truqué qui s'ouvrirait en pleine mer, puis se refermerait après avoir laissé tomber les personnes désignées, comme si un accident, chose banale en mer, était arrivé. Un stratagème ingénieux dont on connaît mal l'inventeur. Est-ce l'affranchi Anicetus ? Ce préfet (amiral) de la flotte de Misène, à l'extrême ouest du golfe de Pouzzoles, détestait Agrippine et en était hâï, mais il s'était occupé de Néron durant son enfance et lui aurait exposé ce plan. Est-ce Néron et Poppée eux-mêmes qui, pendant une représentation théâtrale où était mis en scène un naufrage, auraient vu ce type de machine ? Ou est-ce un épisode de la vie d'Alexandre le Grand, où un ennemi de sa mère Olympias aurait imaginé de la faire périr en mer dans un naufrage accidentel ?

Pour que ce plan réussisse, la présence de l'impératrice est nécessaire. Et pour la faire se déplacer, il n'y a qu'une solution : lui proposer une réconciliation. D'où la lettre



affectueuse et l'invitation qu'elle accepte. Le petit golfe de Baïes ne manque pas de charme, les demeures impériales y sont nombreuses. Agrippine s'y rend dans une trirème militaire. A son arrivée, Néron l'attend sur le rivage, l'étreint, puis la conduit dans une villa maritime. Dîner parfait, Agrippine a la place d'honneur, Néron séduit par ses paroles, qui alternent familiarité et sérieux. Puis il accompagne sa mère vers le somptueux bateau qu'il lui offre, la serre dans ses bras « soit pour que la comédie fût complète, soit parce que la dernière vision qu'il avait de sa mère, promise à la mort, retenait ce cœur, quelque sauvage qu'il fût », commente Tacite (*Annales*, 14, 4).

La nuit est brillante d'étoiles, calme ; la mer tranquille, note Tacite, peut-être pour mettre en valeur la tragédie qui s'annonce. Le navire s'éloigne doucement. A un signal, le toit de la cabine où se trouve Agrippine s'effondre sous un lourd poids de plomb. Un des familiers est écrasé. Mais Agrippine et Acerronia, son amie et confidente, protégées par les montants du lit, chutent dans la mer pendant que le navire se disloque, et y barbotent. Imprudente, Acerronia s'écrie qu'elle est Agrippine, qu'il faut venir à l'aide de la mère de l'empereur. Des

marins l'achèvent à coups de rame et de gaffe. Agrippine, elle, reste muette, ne se fait pas reconnaître, gagne le rivage à la nage puis, dans une barque de pêcheurs, parvient à sa villa de Baules, non loin de Baïes, comprend qu'elle a échappé à un traquenard, échafaude immédiatement un plan : faire comme s'il s'agissait d'un simple accident. Et prévient son fils.

Au milieu de la nuit, Néron apprend que sa mère a survécu au naufrage et qu'elle est légèrement blessée. Les versions des historiens antiques divergent sur les détails : Néron est-il abattu ou en colère ? A-t-il convoqué Burrus et Sénèque, qui ignoraient, semble-t-il, l'attentat contre Agrippine, pour prendre une décision ? Des soldats, des marins, peut-être sous le commandement d'Anicetus, sont envoyés achever Agrippine. Elle est seule lorsqu'ils arrivent. Quand elle voit le centurion sortir son épée, elle comprend et lui dit : « Frappe au ventre. » Comme si elle souhaite punir cette partie de son corps qui l'a trahie en portant le fils qui la fait périr. Selon certains, Néron aurait souhaité voir le cadavre de sa mère, qui est brûlé sur un lit de table. Ses cendres sont enterrées sans terre ni clôture. Ce n'est qu'après la mort de Néron

qu'Agrippine recevra un petit tombeau, le long de la route de Misène.

Burrus et Sénèque s'occupent de la version officielle de la mort de l'impératrice mère. Ce sera un suicide. Car elle a voulu assassiner son fils, l'assassin n'étant autre que le messager qu'elle avait envoyé pour prévenir Néron. C'est encore Sénèque qui écrit le discours lu au sénat. Il oppose, pense-t-on, « *l'intrigue à l'intrigue* », selon le mot de Pierre Grimal, et affirme que si Agrippine n'avait pas encore déclenché une guerre civile, il était quasi inévitable qu'elle le fit. La date anniversaire de la naissance d'Agrippine devient un jour néfaste et sa mémoire est condamnée. A son retour à Rome, Néron reçoit un accueil quasi triomphal. Il monte au Capitole et y rend grâce aux dieux. Mais, selon Suétone (Néron, 34), « *bien que réconforté par les félicitations des soldats, du sénat et du peuple, il ne put jamais, ni sur le moment ni plus tard, étouffer ses remords, et souvent il avoua qu'il était poursuivi par le fantôme de sa mère, par les fouets et les torches ardentes des Furies.* »

Ancien membre de l'Ecole française de Rome, Jean-Louis Voisin a enseigné l'histoire romaine à l'université de Dijon.

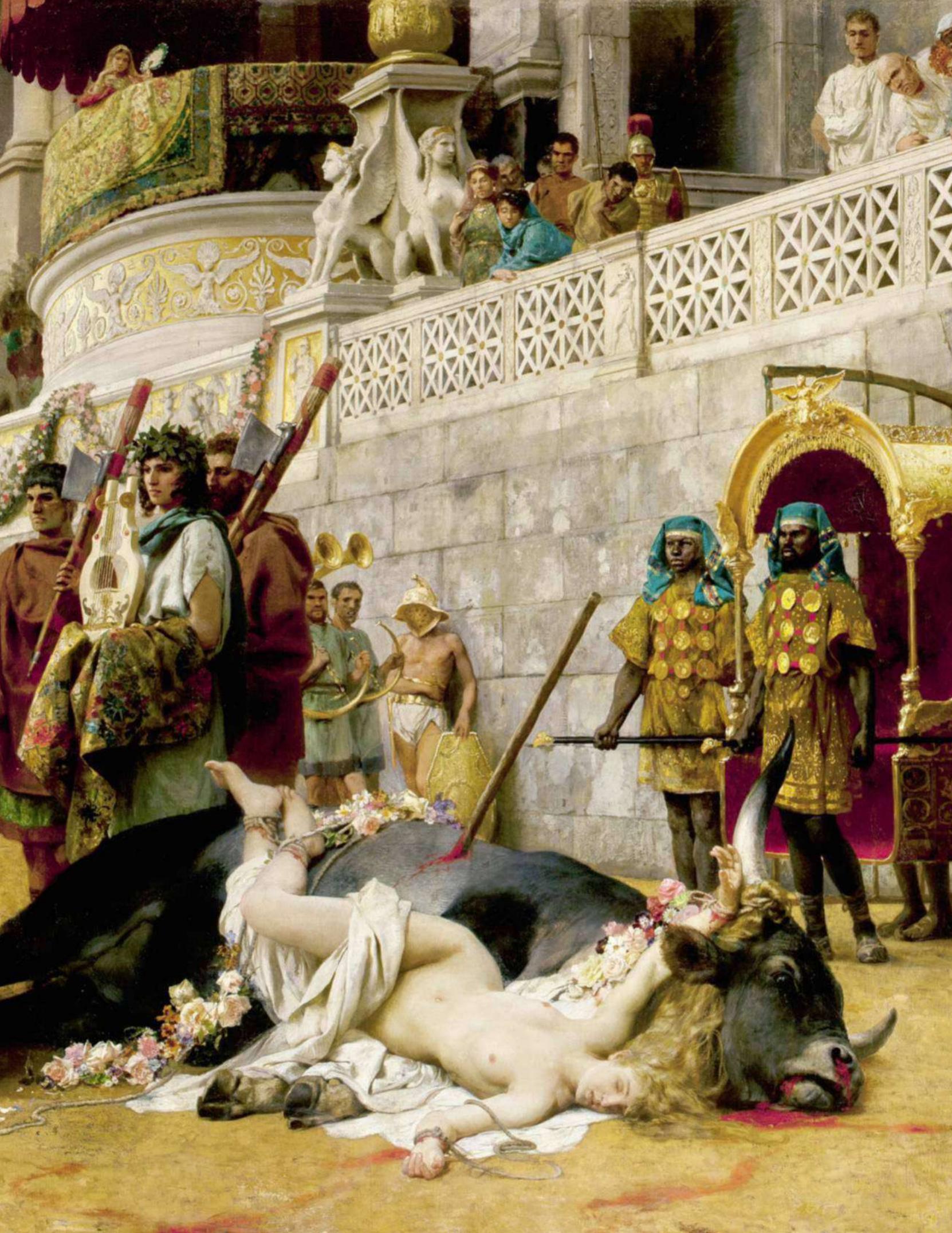


ANTÉCHRIST *Dircé chrétienne*, par Henryk Siemiradzki, 1897 (Varsovie, Musée national). Avec ce tableau, qui mettait en scène un supplice transposant un épisode de la mythologie grecque dans la Rome néronienne, le peintre polonais, dont on célèbre cette année le 175^e anniversaire de naissance, perpétuait l'image de Néron persécuteur des chrétiens, à l'instar de son compatriote Henryk Sienkiewicz qui publiait, en 1896, son célèbre roman *Quo vadis ?*

Néron en clair-obscur

Par Yves Perrin

Forgée dès l'Antiquité par les contemporains de l'empereur, la légende noire de Néron a eu la vie dure. Les études historiques du personnage et de son règne sont aujourd'hui plus nuancées.



Installée dans la mémoire collective, l'image noire de Néron illustre le poids des images conventionnelles tenues pour acquises parce que séculaires. Véritablement formulée seulement au XIX^e siècle, la nécessité de sa remise en cause selon les règles de la déontologie de l'histoire est aujourd'hui évidente, mais n'en gomme pas les difficultés. Comprendre des hommes vivant il y a deux mille ans dans un monde qui, pour être aux sources du nôtre, n'en est pas moins très différent, exige qu'on décrypte leur personnalité et leur action à la lumière de leur société et de ses valeurs. La connaissance de Néron lui-même est forcément aléatoire puisque nous n'avons sur son compte que des sources qui sont tout sauf objectives et dont aucune n'émane de lui (si ce n'est les vestiges archéologiques des constructions qu'il a commanditées). On s'efforcera donc de rendre compte de l'état actuel des connaissances en recontextualisant historiquement les questions.

© AKG-IMAGES/ALBUM/ORONOZ.



Néron a-t-il incendié Rome ?

De tous les incendies que Rome a connus, celui de 64 fut le plus dévastateur. Il éclate le 18 juillet, se propage pendant six jours, est circonscrit, puis reprend le 24 juillet. Sur les quatorze régions qu'a créées Auguste, seules quatre sont épargnées. Des milliers d'habitations, des édifices publics, des temples, des monuments anciens sont détruits, le nombre des victimes est sans doute élevé (aucune source ne donne de chiffres).

S'ils fournissent des informations concordantes sur l'ampleur de la catastrophe, Suétone et Tacite divergent sur ses origines et le comportement de Néron. Selon le premier, celui-ci aurait incendié volontairement sa capitale pour en remodeler l'urbanisme et fonder une Néropolis, chanté la fin de Troie du haut de la tour de Mécène sur l'Esquilin, puis ramassé autant de butin qu'il le pouvait. Tacite est beaucoup plus prudent ; il écrit qu'on ne sait pas si le désastre est dû au hasard ou à la malignité du prince, précise que le feu éclata une nuit de pleine lune dans les boutiques attenantes au Grand Cirque, que Néron était alors absent de Rome – il était à Antium (Anzio) d'où il ne revint que lorsque sa résidence fut touchée par les flammes – et ajoute que certains défendent de combattre le sinistre soit pour se livrer au pillage, soit parce qu'ils avaient reçu des ordres. Selon lui, c'est la reprise de l'incendie dans une propriété d'un de ses proches, Tigellin,



JOUER
AVEC LE FEU
L'Incendie de Rome en juillet 64, par Eduardo Rosales, XIX^e siècle (collection particulière). C'est sur la foi des écrits de Suétone qu'à longtemps prévalu, dans l'imaginaire collectif, la vision d'un Néron pyromane. Il est admis aujourd'hui que les causes de l'incendie furent accidentnelles.

le préfet du prétoire, qui est à l'origine de la rumeur selon laquelle il recherchait la gloire de fonder une ville nouvelle et de lui donner son nom. Néron prit une série de très sérieuses mesures pour secourir les victimes, mais le bruit se répandit qu'il avait chanté la ruine de Troie sur son théâtre privé.

De ces informations contradictoires, la tradition séculaire a retenu celles de Suétone en les amplifiant avec beaucoup d'imagination. Mais il existe aujourd'hui un large consensus pour considérer que les origines du feu sont accidentnelles. Fréquents sont dans l'histoire de Rome les incendies qui partent des feux allumés dans les boutiques, et la chaleur de l'été 64 était propice à une rapide extension des flammes, contre laquelle les moyens de lutte étaient inefficaces. Que Néron ait choisi une nuit de pleine lune pour commettre son forfait, ait fait brûler sa *domus* familiale à laquelle il était très attaché et ait erré seul et désespéré dans le Palatin calciné ne correspond pas vraiment à ce qu'on peut attendre d'un criminel qui a froidement préparé son coup... Tacite est clair : les accusations lancées contre lui sont des rumeurs. La question « qui les a lancées ? » est condamnée à rester sans réponse.

Si Néron n'est pas un incendiaire criminel, son goût pour le pathos rend plausible qu'il ait chanté un poème de son cru sur l'embrasement de Troie-Rome. En revanche, l'accuser d'avoir détruit Rome pour la reconstruire consiste à inverser les rapports de cause et d'effet : l'incendie lui offrit une occasion unique de remodeler la ville, cela ne veut pas dire qu'il ait pris l'initiative de la détruire.

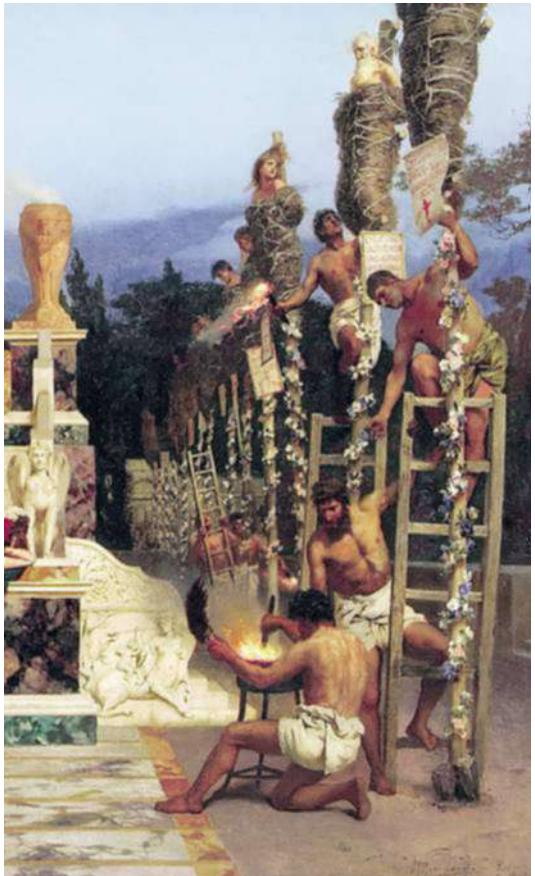
Néron a-t-il débuté la persécution des chrétiens ?

Que Néron ait supplicié les chrétiens est établi. Voulant faire taire les soupçons selon lesquels il aurait ordonné l'incendie, il les désigna comme coupables et en livra un certain nombre à la mort. Les victimes furent nombreuses (Tacite emploie le terme *multitudo*) et leur exécution donna lieu à une mise en scène effroyable du châtiment infligé aux coupables de crimes majeurs : ils furent crucifiés et/ou brûlés vifs.

Néron a-t-il, pour autant, tué les chrétiens pour leur foi et peut-on parler de persécution ? Le terme est absent des écrits contemporains (notamment ceux de Paul). Un courant exégétique ancien veut que l'Apocalypse (fin du I^e siècle) y ait fait référence, mais la lecture historique de ce texte est problématique.

La Bête désigne vraisemblablement l'Empire romain et non pas Néron ; le fameux chiffre 666 n'est pas sûrement établi (des manuscrits en donnent d'autres) et les décryptages numéologiques prêtent à toutes les spéculations... Il fallut attendre Méliton de Sardes (vers 170) et Tertullien (vers 200) pour que Néron soit explicitement accusé d'être un persécuteur : Tertullien affirme qu'il ne supplicia pas les chrétiens parce qu'il était cruel, mais parce qu'il haïssait la vraie foi. Il aurait promulgué un édit ou une loi, l'*Instiutum Neronis*, pour réprimer le fait d'être chrétien. L'existence de cette loi est improbable. Jusqu'au II^e siècle, les chrétiens étaient poursuivis parce qu'ils tombaient sous le coup de l'interdiction séculaire de toutes les « religions illicites » dans lesquelles Rome voyait un danger pour la paix publique ; la variété des peines qui leur étaient infligées et la liberté de décision des magistrats vont contre l'existence d'une loi générale. Ajoutons que Pierre et Paul n'ont pas collaboré à Rome (ils s'y sont au mieux croisés) et ne figurèrent pas parmi les suppliciés de 64 (Paul fut décapité en 67 ou 68, le lieu et la date de la mort





**Boucs
ÉMISSAIRES**
A gauche : *Les
Torches de Néron*, par
Henryk Siemiradzki,
1876 (Cracovie, Musée
national). A droite :
statuette de Néron,
1^{er} siècle (Londres,
The British Museum).

Désignés comme
coupables de
l'incendie de 64, de
nombreux chrétiens
furent crucifiés
ou brûlés vifs sur
ordre de Néron,
qui devint ainsi
dans la mémoire
chrétienne le
premier empereur
persécuteur.

de Pierre sont conjecturaux), et que des sources byzantines prêtent à Néron une certaine empathie pour les chrétiens, imaginant même qu'il avait châtié Pilate...

Si Néron n'est pas un persécuteur, les suppliciés de 64 sont bien à l'origine de sa figure millénaire de Persécuteur et d'Antéchrist. Historiquement, c'est la première fois que le pouvoir romain est amené à distinguer chrétiens et juifs (dont la religion est licite). La première gestation de l'écriture chrétienne de l'histoire articula dès lors les débuts du christianisme et l'histoire de Rome en faisant de la persécution néronienne une date fondatrice de la nouvelle histoire du monde ouverte par la vraie foi.

Pourquoi les chrétiens furent-ils cependant désignés comme coupables ? Méprisés, mal connus, susceptibles, pensait-on, de perpétrer les forfaits les plus abominables et sans protecteurs,

ils étaient de parfaits boucs émissaires. Il n'est pas impossible que, dans une exaltation eschatologique, certains aient manifesté leur joie devant l'incendie d'une cité emblématique du paganisme et du vice.

On a émis l'hypothèse (Ernest Renan) que les affrontements qui opposaient juifs et chrétiens n'étaient pas pour rien dans leur désignation comme coupables.

Poppée, l'épouse de Néron, comptait des amis juifs influents, qui ont pu attirer l'attention du pouvoir sur un groupe dont ils voulaient se débarrasser...

A-t-il gouverné tyranniquement ?

L'idée est enracinée dans les esprits, Néron est un tyran : il fait régner la terreur, assassine ses proches – Britannicus, Agrippine, Sénèque, Poppée – et élimine ceux qu'il juge à tort ou à raison dangereux. Mégalomane, il instaure le culte de sa personnalité. Jouet de ses penchants et cupide, il assouvit ses passions contre l'intérêt de tous, s'approprie les biens qu'il convoite. Débauché et histrion cabotin, il se livre à des orgies sans nom, prostitue sa dignité en s'exhibant sur scène et contraint les autres à le suivre dans ses excès. Efféminé, peureux, crédule, c'est un faible qui réagit par la violence. Ni homme ni Romain, il mine l'Empire, corrompt le principat augustéen, ébranle l'ordre social et moral. S'y ajoute une composante psychologique qui renforce la crédibilité de l'accusation : Suétone, Tacite, Plutarque suggèrent que Néron était un jeune homme doué, que le pouvoir a corrompu.

La noire uniformité du tableau pose en elle-même problème. Ses ingrédients sont puisés dans les stéréotypes élaborés par la morale politique grecque (le tyran y est, par exemple, défini comme un faible soumis à ses instincts ; qui veut condamner Néron le dépeint donc ainsi), sa construction est façonnée à l'aune des conceptions du stoïcisme, puis du christianisme (elle est anti-thétique à celle de Sénèque, le sage impeccable). Absent du répertoire lexical de Tacite et Suétone, le mot tyran se diffuse au Moyen Age et à l'époque moderne. Depuis le XVI^e siècle et surtout depuis les Lumières, sa figure alimente le débat sur les relations entre vie publique et vie privée (peut-on être un bon gouvernant si l'on n'est pas irréprochable dans sa vie privée ?) et sur l'évolution des régimes, les limites de tout pouvoir et les voies pour faire cesser une tyrannie. Tout homme cultivé apprend à pénétrer la psychologie du tyran à travers les pages de Tacite.

Il faut examiner chaque pièce du dossier en la recontextualisant. Que Néron ait fait assassiner Britannicus et Poppée est douteux ; ses officines ne savent pas produire un poison aussi foudroyant que le suppose la mort du prince et Poppée est vraisemblablement morte en couches. Ceci dit, Néron a sans aucun doute commandité l'élimination d'un certain nombre de personnages comme sa propre mère, des aristocrates comme Rubellius Plautus et Faustus Sylla Felix, puis après le rétablissement de la loi de majesté en 62 (évoquons anachroniquement notre article 16 et l'état d'urgence), un certain nombre de sénateurs et de leurs proches. La répression de la conjuration de Pison en 65 s'acheva par l'exécution ou le suicide contraint de personnalités de haut rang – Sénèque, Corbulon, Lucain, Pétrone, etc. –, celle de Vinicianus en 66 s'accompagna aussi de condamnations. Que les droits des accusés n'aient pas été respectés – interrogatoires menés dans le secret de jardins impériaux, procès expéditifs, sentences immédiatement exécutées sans possibilité d'appel – paraît assuré ; que la culpabilité de certains ait été inventée pour justifier leur élimination est probable. Mais il faut noter que le sénat entérina ces pratiques, que la loi de majesté les couvrait d'un voile légal et que, dans la mesure où on peut dresser de macabres statistiques, ses prédécesseurs julio-claudiens ont autant de morts sur la conscience, voire davantage que lui.

La société romaine est brutale, le régime mis en place par Auguste ambigu. Rome est une république dont les responsables sont élus,

mais un citoyen l'emporte sur les autres (le *princeps*) qui entend transmettre dynastiquement son pouvoir. Au fil des quarante années marquées par les interprétations contradictoires que Tibère, Caligula et Claude avaient proposées du legs augustéen, la nature monarchique du régime s'affirme, les comices populaires perdent leur pouvoir, le sénat devient une « chambre d'enregistrement obligatoire » des décisions impériales. Le règne de Néron achève le processus, comme en témoigne l'érection de la *Domus Aurea* qui, juridiquement privée, est bien un palais. Mais la légitimité de Néron, arrivé au pouvoir par l'assassinat et les intrigues d'Agrippine, issu de la famille des Domitii qui est ancienne mais plébienne, fut contestée pendant tout son règne. Les vieilles familles pouvaient prétendre exercer le pouvoir aussi légitimement que lui et celles qui s'étaient intégrées à l'élite depuis Auguste (la « révolution romaine » de Sir Ronald Syme) n'étaient pas enclines à limiter leurs ambitions.

C'est dans cette lutte qu'il convient de replacer la cupidité du tyran. Qu'il ait fait main basse sur nombre de propriétés et d'œuvres d'art n'est pas douteux. Mais la rapacité n'en est pas le seul ressort. Lorsqu'il dépossède six sénateurs des immenses *latifundia* qu'ils exploitent en Afrique, il agrandit le domaine impérial (pour l'anecdote, on rappellera que Marx y voit un exemple de la concentration capitaliste de la propriété), mais conforte aussi son pouvoir. Le blé africain est essentiel dans le ravitaillement de Rome. En privant six sénateurs d'un moyen d'y créer des troubles, il conforte la sécurité alimentaire de la ville et sa popularité. Les confiscations opérées après 64 pour étendre la *Domus Aurea* sont attestées sur les franges de l'Esquilin et dans la dépression du Colisée, mais les trois aires majeures du complexe palatial – Palatin, Esquilin et l'ensellement qui lie les deux collines – lui appartiennent depuis longtemps par héritage. Ajoutons une hypothèse retenue par de bons chercheurs : le parc impérial n'était ni intégralement ni tout le temps interdit au public.

Quant à ses mœurs et à ses activités artistiques, leur dénonciation s'inscrit dans les conflits idéologiques qui l'opposent aux défenseurs du *mos maiorum* et du stoïcisme, mais elles ne démontrent en rien qu'il ait été un couard et un faible soumis à ses instincts.

L'opposition Néron-sénateurs imbrique donc des composantes politiques (l'enjeu du pouvoir suprême), idéologiques (la tradition des ancêtres contre le néronisme), sociales (le contrôle des clientèles et de la population de Rome) et économiques (la propriété foncière comme garantie de l'indépendance individuelle et de la puissance). La violence dont Néron use contre des adversaires réels ou supposés, la peur qu'il inspire aux milieux dirigeants, sa mégalomanie dont sa statue de 30 m de hauteur est représentative, ses conceptions artistiques du pouvoir et ses mœurs expliquent qu'il ait pu dès lors devenir une figure emblématique du tyran. Mais décrypter la Rome julio-claudienne à la lumière des valeurs démocratiques et des pratiques républicaines qui sont les nôtres relèverait d'un grave anachronisme. Néron ne tue pas pour le plaisir, mais pour sauvegarder son pouvoir. En cela, il ne diffère pas de ses prédécesseurs. Chaotique, mais continue, la mise en place du pouvoir impérial ne se fit pas dans la paix des familles ni dans le dialogue et le compromis : elle fut affaire de luttes où tout était permis.





A-t-il renforcé ou sapé la puissance romaine ?

Oubnubilée par la personnalité du prince, la tradition veut qu'il ait ruiné l'Empire. Elle occulte son œuvre d'homme d'Etat. Or un large consensus (qui fournit aujourd'hui des arguments au révisionnisme suspect qui en fait un prince modèle) existe pour en reconnaître l'importance.

Conformément à ses préoccupations, mais aussi au testament politique d'Auguste, Néron ne se lança dans aucune conquête militaire et conforta les limites de l'Empire, dont les légions garantirent l'intégrité sans difficultés majeures. C'est un empire centralisé, les grandes décisions sont prises sur le Palatin, où elles sont préparées par les bureaux créés par Claude. Sans révolution ni dysfonctionnement sérieux, Néron en améliora le fonctionnement en achevant la construction de l'édifice qui en est emblématique, l'énorme *Domus Tiberiana*, réduisit sans la faire disparaître la puissance intéressée des affranchis placés à la tête des bureaux, et fit, comme beaucoup de politiques à leur arrivée au pouvoir, des promesses qui n'engagent que ceux qui les écoutent, comme diminuer les impôts et assurer la transparence des finances publiques. La pression fiscale ne baissa pas, mais les acteurs de la vie économique furent mieux informés des taxes pesant sur

leurs activités (les « douanes d'Asie » étaient, par exemple, publiquement affichées à Ephèse et à Rome), et la gestion des caisses centrales annonça la séparation des biens privés du prince et des biens de l'Etat sous les Flaviens.

Economiquement, la dévaluation du denier en 64 pour l'aligner sur la drachme utilisée dans la partie orientale de l'Empire fut une réussite qui facilita les échanges. Militairement, il renforça l'efficacité de l'armée en créant une annone militaire qui veillait sur son ravitaillement et sut confier à des officiers compétents la guerre séculaire qui opposait Rome à la seule grande puissance du moment, l'Iran parthe. Ses victoires – sans doute exagérées par la propagande – lui permirent de célébrer un triomphe mémorable, et la venue de Tiridate d'Arménie – Etat tampon disputé – à Rome en 66, pour reconnaître sa vassalité, marqua le sommet du règne.

Acteur de la transformation d'un empire hégémonique en un empire territorial (Rome ne se contente plus de contrôler des satellites, elle les réduit en provinces administrées directement), il supprima les enclaves indépendantes qui subsistaient encore (royaume de Cottius autour de Suse), annexa des royaumes vassaux stratégiquement importants (Pont polémoniaque à l'est

de la mer Noire), contrôla mieux le bas Danube en installant sur ses rives méridionales dix mille Daces, dont les productions céréalières devaient sécuriser le ravitaillement de Rome.

Quant aux provinces, elles n'étaient pas touchées par ce qui se passait à Rome. Leur administration ne connut pas de scandales notables, le prudent mais continu processus d'intégration des ex-vaincus se poursuivit. Les esclaves affranchis des citoyens, les soldats auxiliaires et les notables provinciaux recurent la citoyenneté, la « romanisation » (on emploie par commodité ce terme aujourd'hui remis en cause) s'amplifia. Les Grecs appréciaient le philhellénisme du prince, les Gaulois l'ordre impérial (réunies à Reims en 70, leurs élites décidèrent de rester fidèles à l'Empire dans un contexte pourtant très favorable à la révolte). L'Empire néronien était en paix. A deux exceptions notables. Récemment conquise, la Bretagne (bassin de la Tamise) se souleva et la répression fut rapide et brutale. Toujours agitée, la Judée s'embrasa en 66 et là aussi la répression fut terrible, qui s'acheva par la destruction du Temple en 70, avec les conséquences millénaires que l'on sait.

En définitive, en 68, les comptes de l'Empire étaient sans doute en mauvais état (il est impossible d'avoir une idée précise sur la question ; Rome ignore ce qu'est un budget, on n'a aucun chiffre), mais les excès de Néron n'avaient pas sapé la puissance romaine. Si l'œuvre de reconstruction de Vespasien obtint des résultats rapides, c'est qu'il héritait d'un empire en bonne santé.

EN HAUT DE L'AFFICHE En haut : monnaie romaine en bronze, 65. Page de droite : *Apollon à la lyre*, fresque de Moregine, près de Pompéi, 1^{er} siècle. Poète, chanteur, musicien, acteur... Néron aimait se donner en spectacle et était persuadé d'être un artiste talentueux. Ses détracteurs lui reprochaient d'avoir négligé ses responsabilités d'homme d'Etat au profit des arts et des jeux.

Fut-il un artiste ou un histrion ?

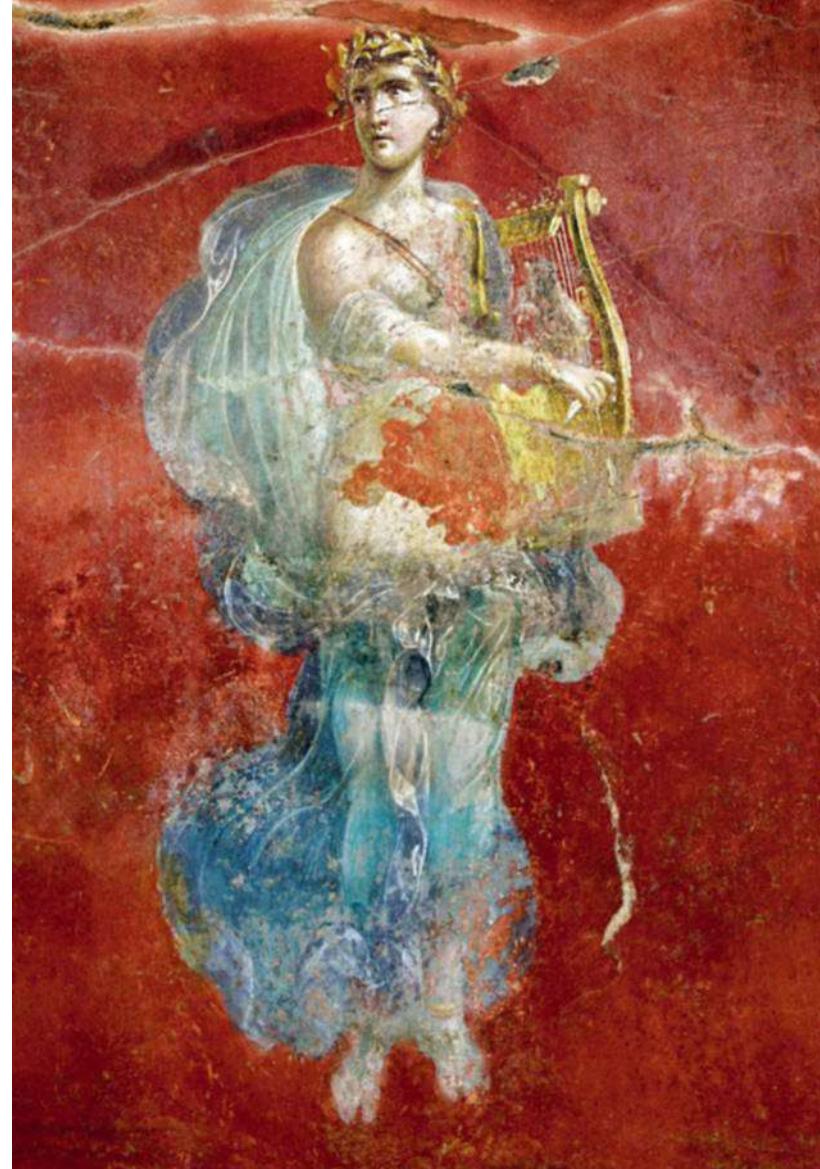
Néron écrit des poèmes, monte sur scène pour chanter, jouer de la cithare et jouer la tragédie, et endosse la tenue des auriges dans les cirques ; il participe aux jeux grecs (néméens, pythiques, olympiques et isthmiques) qu'il ordonne de grouper en une seule année – 67 – et célèbre à son retour à Rome un sensationnel triomphe. Dans l'imaginaire, deux manifestations de son génie artistique éclipsent les autres : il chante la ruine de Troie « en live » en 64 et prononce ces ultimes paroles avant son suicide : « *Quel artiste meurt avec moi !* » A ces images d'Epinal, on ajoutera un complément négligé par la tradition. Une claque militairement structurée composée de cinq mille jeunes gens – les Augustiani – l'applaudit selon des cadences codifiées (« bourdonnements », « bruits de tuiles », « bruits de tessons ») et veille à ce que le public en fasse autant et soit attentif (Vespasien, qui s'endort, est sérieusement chapitré). Au cours du triomphe grec, ils chantent : « *Olympionique ! Pythique ! Auguste !... Néron Héraclès ! Néron Apollon !... Voix divine !...* »

Voir en Néron un artiste ne manque pas de fondements et on comprend pourquoi ses détracteurs l'accusent d'être un histrion irresponsable, qui néglige ses responsabilités d'homme d'Etat pour des futilités et trahit les valeurs dont il doit incarner la grandeur. Le théâtre corrompt les mœurs, il est scandaleux qu'un prince y contribue ; les acteurs sont gens de peu, il est inadmissible qu'un prince se ravale à leur rang ; l'acteur qui endosse la personnalité d'un autre abdique la sienne, ce qui est inacceptable pour un citoyen romain et a fortiori pour le premier d'entre eux.

Que son statut lui ait garanti un succès facile est évident. Les cités grecques qui organisent les concours de musique lui donnent d'avance les couronnes de citharède et les juges d'Olympie le proclament vainqueur de la course de chars en dépit de sa chute... A-t-il conscience que le jeu est faussé ? Il croit en ses talents, se plie aux règlements et souffre du trac. Les sources convergent pour dire qu'il est moyennement doué, mais travailleur et appliqué (il mange régulièrement des poireaux, réputés bons pour la voix). Ce n'est pas un génie créateur, son terrain est celui des arts d'interprétation.

Recontextualiser ses prestations nuance le tableau. Son éducation avait été celle que recevaient les enfants de l'élite, qui comprenait une initiation aux arts. Bien des sénateurs – et non des moindres – ne renâclaient pas à participer aux spectacles impériaux, et Helvidius Priscus, qui affichait à Rome une sévère figure de censeur stoïcien, montait avec plaisir sur les planches lorsqu'il était dans sa ville natale de Padoue... Néron est prudent : jusqu'en 64, il évolue sur des scènes domestiques et dans son cirque privé du Vatican, et c'est à Naples, et non à Rome, qu'il s'exhibe pour la première fois en public. On ignore combien de fois il s'est produit dans la capitale (qu'il quitte à l'automne 66).

La recherche souligne combien est brillante la création culturelle sous son règne. La production littéraire connaît un sommet, la peinture et l'architecture sont marquées par trois



des rares maîtres dont on connaît le nom (Famullus, Severus et Celer), la musique par Ménécratès. Elle souligne aussi sa passion assez rare pour les techniques. S'ils sont trop gigantesques pour les moyens de l'époque, les projets de percement des canaux de l'Averne et de Corinthe sont bien élaborés. La mécanique qui produit le mouvement perpétuel de la fameuse *cenatio rotunda* en combinant les rouages des moulins à eau et des clepsydres est hautement sophistiquée. L'élévation de la coupole de la *Domus Aurea* sur l'Esquilin suppose des concepteurs qui maîtrisent au moins intuitivement le problème de la quadrature du cercle. Dans un domaine plus macabre, les mécanismes qui font se scinder le vaisseau d'Agrippine pour la noyer sont un chef-d'œuvre ! Néron lui-même montre de réelles compétences techniques, comme le suggère sa capacité à démonter des orgues hydrauliques à la structure complexe. Ce goût pour la technique révèle peut-être la signification de ses dernières paroles : le terme « *technites* » (*artifex*) qu'il utilise désigne l'artiste, mais aussi l'ingénieur.

Si le néronisme place l'art au-dessus de la morale, c'est que son promoteur est convaincu que, sous sa conduite, l'Empire a atteint l'âge d'or où, dans la paix et la prospérité, la beauté et l'*agôn* – la compétition pacifique – doivent occuper la première place (il est le seul à envisager la transformation de la gladiature en duels sans mise à mort). Utopie que peu partagent... »

A-t-il voulu bouleverser le *mos maiorum* en important des valeurs venues de Grèce et d'Orient ?

La question de l'identité romaine et de son hellénisation a suscité une littérature pléthorique, dont la légitimité scientifique souffre des débats idéologiques modernes sur les identités culturelles et nationales. Que Néron ait orientalisé Rome et annoncé le « despotisme oriental » des empereurs tardifs a été soutenu par le passé, mais ce décryptage est aujourd’hui abandonné. Qu'il soit un philhellène convaincu n'est pas douteux, comme l'illustrent sa culture personnelle, son goût pour les arts, son urbanisme, son gymnase (le seul de Rome, qui fut détruit en 64), son adhésion militante aux valeurs de l'*agôn* (les jeux qu'il institue, *Juvenalia* et *Neronia*, comprennent des épreuves typiquement grecques), sa participation aux jeux de l'Hellade et, peut-être par-dessus tout, sa décision de rendre leur liberté aux Grecs (dont les modalités concrètes sont discutées).

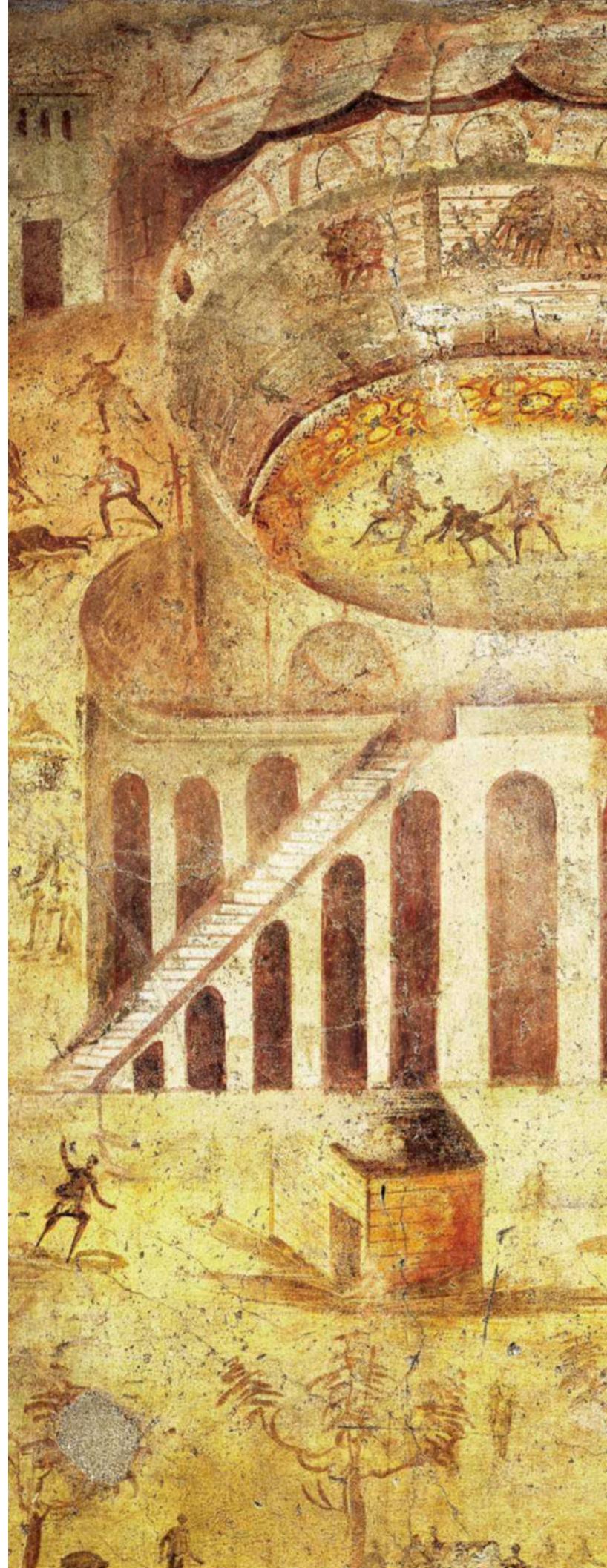
Néron n'importe pas des valeurs venues de Grèce, elles sont constitutives de la civilisation romaine depuis le II^e siècle av. J.-C. (et bien avant) sans que la spécificité de la société et des institutions romaines en soit affaiblie. Cependant, en en faisant les paramètres de son gouvernement, le néronisme remet en cause les fondements traditionnels de la puissance romaine, ou, plus exactement, de ceux que ses opposants considèrent comme tels. Aux vertus militaires et citoyennes, il substitue les talents de l'art, à l'éthique stoïcienne un amoralisme débridé. S'agit-il d'une révolution culturelle ? Tout philhellène qu'il soit, Néron montre le plus grand respect pour la religion publique et accomplit routinièrement les rites qui lui incombent. Conservateur, il ne remet pas en cause les hiérarchies juridiquement définies qui structurent la société. Quoique peu motivé par les questions militaires, il dispose d'une armée efficace. La peinture pariétale et l'architecture contemporaines s'inscrivent dans la culture italienne : Famullus, Severus et Celer sont des Italiens.

Ses détracteurs ont imposé l'idée que ses options culturelles ébranlaient la société et la civilisation romaines. Ce serait vrai dans la mesure où un gouvernement serait capable d'infléchir le cours de l'histoire, mais il paraît plus pertinent d'inverser la proposition : ce sont les évolutions de l'Empire qui expliquent les modalités du néronisme ; l'époque néronienne au sens large est un moment majeur de l'histoire de la Méditerranée et de l'Occident, où, dépassant les clivages entre les cultures grecque et romaine, naît une civilisation gréco-romaine universelle.

JEUX DU CIRQUE

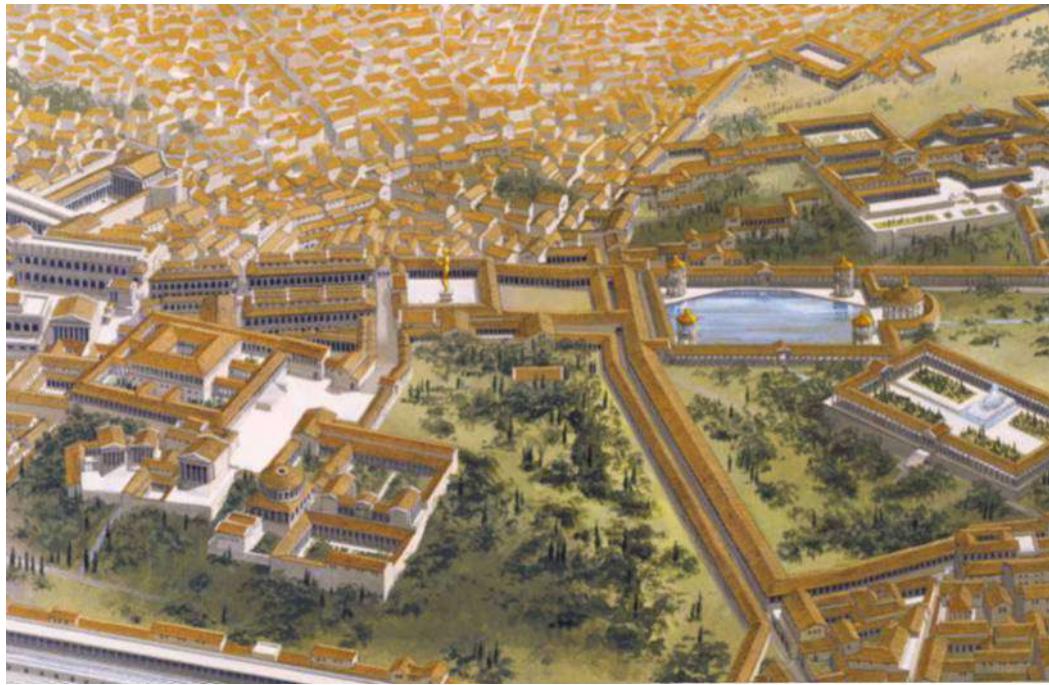
Ci-contre : au cours de jeux donnés dans l'amphithéâtre de Pompéi en 59, une rixe mortelle oppose des « supporteurs » et conduit Néron à interdire tout spectacle dans son enceinte. D'origine pompéenne, Poppée obtient la réouverture des lieux et assure la popularité de Néron dans la cité campanienne.

Page de droite : reconstitution de la *Domus Aurea* de Néron. L'incendie de 64 donna à Néron l'opportunité de remodeler Rome à son goût et d'édifier notamment son palais, la *Domus Aurea*.





© WWW.BRIDGEIMAGES.COM © AKG-IMAGES/PETER CONNOLLY.



A-t-il bâti une nouvelle Rome ?

Pour reprendre l'expression de Tite-Live, Rome a l'aspect d'une ville surgie au hasard et sans ordre. Au 1^{er} siècle, mis à part les îlots des grandes constructions publiques de la République et d'Auguste, l'urbanisme demeure anarchique, le réseau viaire étroit, sinueux, sale et propice à l'extension des incendies, la spéculation foncière va bon train, les maisons sont fragilement bâties. Le renouvellement régulier des règlements d'urbanisme révèle qu'ils ne sont pas appliqués. Les ambitieux, César, Auguste nourrissent le rêve de remodeler la ville, mais celle-ci est une mégapole d'un million d'habitants (il faut attendre le XVIII^e siècle pour retrouver une agglomération aussi peuplée, Londres) et y mener de grands travaux pose d'insolubles problèmes de logement et remet dangereusement en cause le droit de propriété.

La catastrophe de 64 offre une opportunité unique de remodelage général. Neron rêve d'une *Nova Urbs* inspirée de l'urbanisme hellène hippodamien. Il prévoit que les maisons soient reconstruites en matériaux à l'épreuve du feu, mises à l'alignement, sans murs mitoyens, d'une hauteur réduite et précédées de portiques en façade (qu'il promet de payer de ses deniers), que les rues soient élargies, rectilignes et pourvues de fontaines.

Il s'engage à remettre aux propriétaires les terrains à bâtir après les avoir fait déblayer, institue des primes proportionnées au rang et à la fortune de chacun et détermine le délai dans lequel, les habitations ou les îlots étant terminés, on pourra en percevoir le montant. Vastes projets sérieusement élaborés donc, mais dont l'archéologie ne décèle la réalisation que dans des aires limitées, essentiellement entre le Forum et le Palatin et ponctuellement ailleurs. C'est que l'urgence des secours aux sinistrés, l'ampleur du chantier, la spéculation et la nostalgie de certains pour la Rome ancienne n'y sont pas favorables. C'est aussi que les soucis du pouvoir en 65-67 – la conspiration de Pison puis le voyage en Grèce – accaparent son énergie.

En 68-69, la ville souffre durement des combats qui opposent Galba, Othon, Vitellius et Vespasien. Lorsque ce dernier prend le pouvoir, il a à reconstruire une ville encore ruinée par la catastrophe de 64 et la guerre civile. La reconstruction se fait dans l'urgence avec la volonté de « rendre aux Romains » le centre occupé par la *Domus Aurea* (Colisée), mais en laissant partout ailleurs libre cours à l'initiative privée sans contrôle. Si la *Nova Urbs* néronienne a marqué les esprits, elle est l'exemple même du grand projet sans lendemain.





Etait-il populaire et pourquoi ?

Si l'étroite minorité des sénateurs souffre de la politique néronienne, ce n'est pas le cas de l'immense majorité de la population de l'Empire et de Rome, et tout converge pour dire que le prince y jouit d'une grande popularité.

A Rome, Tacite distingue la *plebs sana*, qui était attachée aux grandes familles par les liens de clientèle et en défendant les intérêts et les valeurs, et la *plebs sordida*, la *multitudo* (qui incluait tous les petits, qu'ils soient citoyens ou pas) – de loin la plus nombreuse –, dont le prince était le patron. En 68, la première se réjouit de son suicide, la seconde le pleura. C'est que Néron partageait ses goûts et la défendait. Jeune, il aimait à s'encanaller et à rosser le bourgeois en traînant incognito dans la nuit des rues de Rome et il partageait sa passion pour les courses. Il fit régner la paix, assura un ravitaillement régulier, construisit un grand marché sur le Caelius et des thermes qui étaient les meilleurs de Rome (dit Martial), finança des spectacles étonnantes. A la satisfaction des simples citoyens et des nombreux affranchis qui avaient reçu la citoyenneté, il s'opposa aux sénateurs qui réclamaient le droit de révoquer un affranchissement, en arguant que remettre en question la liberté qui avait été donnée serait porter atteinte à l'essence même de la citoyenneté en bafouant son inaliénabilité. Bref. Il assuma à la satisfaction du peuple ses responsabilités de patron... Dans le triangle du pouvoir dont les sommets sont le prince, le sénat et la plèbe, il favorisa celle-ci contre celui-là, et les pauvres jouirent de le voir s'en prendre à la morgue de l'oligarchie sénatoriale.

La popularité de Néron est éclatante à sa mort et jusque sous Domitien. En 68-69, sa tombe est fleurie par des anonymes, ses statues sont portées sur les rostres, Othon et Vitellius néronisent pour se rendre populaires. Et la rumeur se répand qu'il n'est pas mort et reviendra. Trois imposteurs se firent passer pour lui, en Grèce fin 68, en Asie sous Titus, en Orient sous Domitien avec l'appui des Parthes, et remportèrent une telle adhésion des populations qu'il fallut envoyer l'armée.



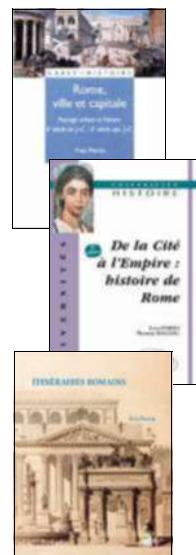
HOSTIS PUBLICUS Ci-dessus : *La Mort de Néron*, par Vassili Smirnov, 1888 (Saint-Pétersbourg, Musée russe). Page de gauche : fragments d'une statue équestre de Néron, 1^{er} siècle (Paris, musée du Louvre). En juin 68, déclaré ennemi public par le sénat, Néron se résigna à fuir Rome. Sur le point d'être capturé par les soldats, il mit fin à ses jours. Mais à Rome et dans tout l'Empire, l'empereur disparu jouissait d'une telle popularité au sein de la population qu'on le prétendra en vie longtemps encore en prédisant son retour.

Qu'est-ce qui a provoqué la chute de Néron ?

Début 68, le gouverneur de la Lyonnaise, Vindex, se révolte contre un prince qui bafoue ses devoirs de chef d'Etat. Sans disposer de moyens suffisants pour être efficace (il n'a pas de légions sous son commandement), il en appelle aux gouverneurs des provinces voisines. Celui de la Tarraconaise, Galba, est dans un premier temps le seul à lui répondre favorablement. Dénonçant les débauches et les crimes de Néron, partisan d'un retour aux saines traditions romaines et d'un principat juste et libéral, il prend la tête d'un mouvement qui entraîne des cités gauloises et hispaniques et est sans doute discrètement approuvé par certains gouverneurs et sénateurs. La situation est sérieuse, mais n'a rien de catastrophique. Sûr de la fidélité de la majorité des légions, Néron ne s'alarme pas. C'est dans ce contexte que circulent des informations vraies et fausses sur la défection de toutes les armées, qui finissent par déstabiliser le régime et amener le sénat à s'interroger ouvertement sur l'avenir. Avec une grande inconscience de la gravité de la situation, isolé et mal informé, Néron s'affole et ne réagit toujours pas alors qu'il en a les moyens. La trahison des préfets du prétoire décide le sénat à franchir le pas : début juin, il reconnaît Galba empereur et déclare Néron ennemi public. L'empereur décide de quitter Rome. Il est alors victime d'une duperie orchestrée par deux affranchis, Icelus, l'homme de confiance de Galba, qui est à la manœuvre au sénat, et Phaon, qui l'accompagne dans sa fuite ; Phaon lui lit le courrier que lui a adressé Icelus annonçant que le sénat l'a déclaré *hostis publicus* et lui explique quels

supplices l'attendent : on dépouille le coupable, on lui passe le cou dans une fourche et on le bat de verges jusqu'à la mort. L'approche des soldats décide Néron terrorisé à se donner la mort. Comme l'écrit avec lucidité Tacite, il est renversé par des messages et des rumeurs plutôt que par les armes.

Professeur émérite d'histoire romaine à l'université Jean-Monnet de Saint-Etienne, Yves Perrin est président d'honneur de la Société internationale d'études néroniennes et directeur de la revue électronique *Neronia electronica*.



À LIRE d'Yves Perrin

*Rome, ville et capitale.
Paysage urbain et histoire,
II^e siècle av. J.-C. – II^e siècle apr. J.-C.
Hachette Education, « Carré
Histoire », 256 pages, 21,50 €.*

De la Cité à l'Empire : histoire de Rome (avec Thomas Bauzou), Ellipses, 496 pages, 34 €.

*Itinéraires romains,
Ausonius, 594 pages, 60 €.*

PORTRAIT

Par Alexandre Grandazzi

Le vieil homme et le lion

Avec Sénèque pour précepteur, Néron bénéficia du plus brillant des enseignements. Devenu conseiller du prince, le philosophe ne put qu'un temps contenir les dérives de celui qu'il comparait à un « *lion féroce* », avant d'en être la victime.

Au printemps de l'an 49 de notre ère, c'est à un philosophe de 50 ans que la toute nouvelle épouse de l'empereur régnant confie l'éducation du fils, âgé de 11 ans, qu'elle a eu d'un précédent mari. La rencontre est l'une des plus saisissantes de l'histoire, puisqu'elle met en scène deux figures qu'oppose notre imaginaire, l'un des maîtres de la sagesse antique et l'empereur devenu, non sans malentendu, le symbole même de la tyrannie.

Appartenant à une famille de grands notables romains de Cordoue, Sénèque s'était d'abord fait connaître par des ouvrages consacrés aux sciences naturelles ou à la géographie, notamment celle de l'Egypte, qu'il avait visitée quand, sous le règne de Tibère, son oncle en était le préfet. Doté d'une intelligence aiguë, de dons multiples, il s'était très tôt passionné pour la philosophie, particulièrement pour le stoïcisme, mais aussi pour la rhétorique, où il excellait, accumulant à Rome les succès oratoires, jusqu'à susciter un jour, lors d'une de ses interventions au sénat, la jalousie de Caligula... Sa carrière avait subi, cependant, un trou noir durant les premières années du règne de Claude : une longue relégation dans la Corse inhospitalière, où il avait été condamné à l'exil pour adultère avec Julia Livilla, la propre sœur de Caligula ! Là-bas, il a certes beaucoup travaillé, comptant sur



L'« AMI DU PRINCE »
Ci-contre : Néron et Sénèque, par Eduardo Barrón González, 1904 (Madrid, Museo Nacional del Prado). Chargé par Agrippine de l'éducation du jeune Néron, Sénèque sera ensuite la plume du nouvel empereur et son principal conseiller avec Burrus. Page de droite : Sénèque, 1^{er} siècle apr. J.-C. (Naples, Museo Archeologico Nazionale).

l'écho que rencontraient ses écrits à Rome pour être autorisé à y revenir : son traité *Sur la colère*, écrit au lendemain de l'assassinat de Caligula en 41, et qui était une charge virulente contre l'empereur fou, des consolations adressées à des personnalités ayant subi un deuil, des tragédies où il mettait en scène des personnages du mythe grec s'affrontant dans les jeux du pouvoir et de la passion. Rien n'y a fait, cependant, et Sénèque a dû patienter sept longues années sur son « *rocher aride et broussailleux* » !

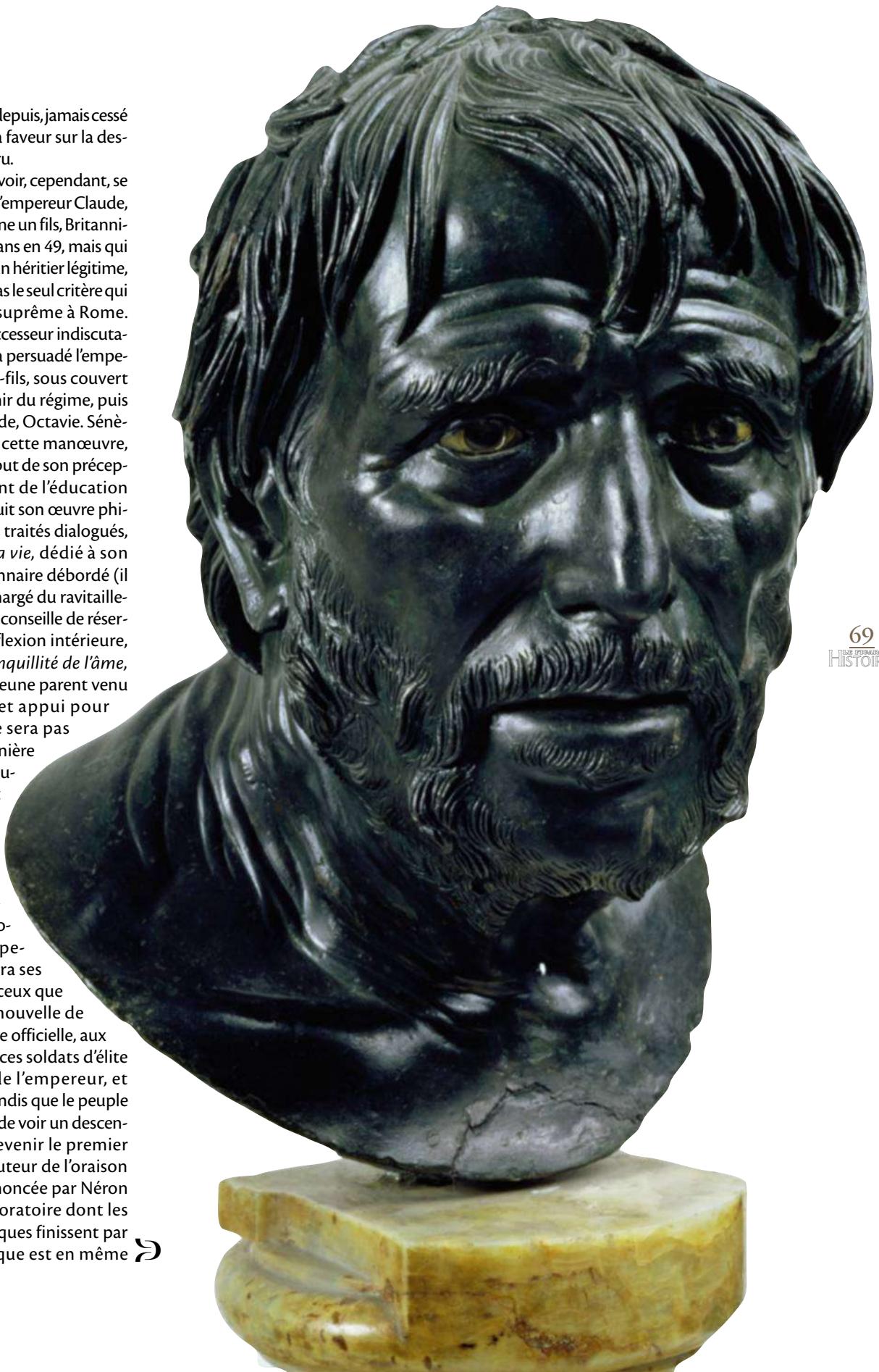
Mais la donne politique, soudain, change : à Messaline, l'épouse de Claude, qui avait été

à l'origine de la condamnation de Sénèque, a succédé maintenant Agrippine. Et si celle-ci a choisi Sénèque pour superviser l'éducation de son fils, c'est qu'elle estime que ce brillant esprit, à la culture si étendue et à la conversation étincelante, cet écrivain qui est le premier et le plus admiré de son époque, est le mieux placé pour préparer son rejeton à la très haute destinée qu'elle espère pour lui, et pour elle. Le pouvoir suprême, voilà bien, en effet, ce que vise la fille de Germanicus, ce prince doté de toutes les qualités et qui aurait dû succéder à Tibère, s'il n'avait été frappé, en 19, par une mort prématurée, et

que le peuple romain n'a, depuis, jamais cessé de regretter, reportant sa faveur sur la descendance du grand disparu.

Sur la route vers le pouvoir, cependant, se dressent deux obstacles : l'empereur Claude, en effet, a eu avec Messaline un fils, Britannicus, qui n'a encore que 8 ans en 49, mais qui peut apparaître comme un héritier légitime, même si l'héritérité n'est pas le seul critère qui prédestine au pouvoir suprême à Rome. Pour faire de Néron le successeur indiscutable de son mari, sa mère a persuadé l'empereur d'adopter son beau-fils, sous couvert de consolider ainsi l'avenir du régime, puis l'a marié à la fille de Claude, Octavie. Sénèque n'est pour rien dans cette manœuvre, qui a coïncidé avec le début de son préceptorat. Tout en s'occupant de l'éducation du jeune Néron, il poursuit son œuvre philosophique, écrivant des traités dialogués, l'un *Sur la brièveté de la vie*, dédié à son beau-père, haut fonctionnaire débordé (il est préfet de l'annone, chargé du ravitaillement de Rome) auquel il conseille de réservé du temps pour la réflexion intérieure, l'autre, en 53, *Sur la tranquillité de l'âme*, qu'il recommande à un jeune parent venu lui demander conseil et appui pour sa carrière. Sénèque ne sera pas non plus associé à la dernière étape de la marche au pouvoir de Néron, ou plutôt de sa mère : l'assassinat de Claude, empoisonné au cours d'un banquet en octobre 54.

On sollicite en revanche ses services pour l'introduction du nouvel empereur : c'est lui qui rédigera ses discours, en particulier ceux que Néron adresse, sitôt la nouvelle de la mort de Claude rendue officielle, aux redoutables prétoriens, ces soldats d'élite qui forment la garde de l'empereur, et ensuite aux sénateurs, tandis que le peuple romain manifeste sa joie de voir un descendant de Germanicus devenir le premier personnage de l'Etat. Auteur de l'oraison funèbre du défunt, prononcée par Néron sur le Forum, morceau oratoire dont les compliments hyperboliques finissent par faire rire la foule, Sénèque est en même



temps celui d'un pamphlet d'une verve irrésistible, *La Transformation en citrouille du divin Claude*, qui ridiculise les travers de Claude et sa divinisation officielle. On a beaucoup critiqué Sénèque pour ce double langage : c'est oublier qu'à Rome, durant les funérailles d'un grand personnage, il était de tradition de faire défiler dans le cortège funéraire un mime, chargé d'incarner un portrait satirique du défunt.

Désormais Agrippine peut, quoi qu'il en soit, se croire arrivée à son but : n'est-ce pas elle qui exerce véritablement la réalité d'un pouvoir que son fils, âgé de seulement 17 ans, lui abandonne volontiers ? Sénèque, rappelé de Corse grâce à elle, et Burrus, vieux soldat à la carrière jusque-là assez terne dont elle a fait le préfet du prétoire, ne lui doivent-ils pas tout ? Sans hésiter, elle ordonne l'élimination de Narcisse, le tout-puissant conseiller de Claude, ainsi que celle de plusieurs personnalités qu'elle sait ne pas lui être favorables.

Mais Sénèque ne sera pas l'exécutant docile qu'elle espérait : lui et Burrus vont rapidement s'entendre pour agir de concert, en vue de contrecarrer les excès d'Agrippine et de diriger au mieux le tout jeune empereur. Alliance improbable entre l'esprit le plus raffiné du temps et un vieux soldat sans éclat, mais alliance qui va se révéler des plus solides et riche de conséquences pour l'Empire tout entier. Pourtant, Sénèque n'a aucun titre officiel : il n'est que l'ancien précepteur et un « ami du prince », appellation officieuse qui signifie qu'il fait partie des conseillers dont le titulaire du pouvoir s'entoure pour s'aider de leurs avis. Mais du fait de son indolence, de sa hâte à profiter des jouissances auxquelles lui donne accès son statut, Néron laisse ses deux principaux conseillers exercer la réalité du pouvoir :

écrit par Sénèque, le grand discours qu'il prononce devant les sénateurs peu après son avènement trace les grandes lignes d'un programme qui doit faire de lui un nouvel Auguste, mais un Auguste qui

© FINEARTIMAGES/LEEMAGE. © AKG-IMAGES/ALBUM/NY METROPOLITAN MUSEUM OF ART.



n'aurait pas été d'abord Octave, c'est-à-dire le vainqueur d'une guerre civile. Quant à Agrippine, si elle veut atteindre à l'honneur d'être une nouvelle Livie, elle devra, comme la femme d'Auguste, savoir rester en retrait.

C'est compter sans le tempérament indomptable de la reine mère, qui décide alors de se rapprocher de Britannicus, devenu entre-temps un adolescent conscient de sa valeur et de l'injustice qui lui a été faite. Las ! Qu'il ait été empoisonné ou qu'il ait succombé à une attaque foudroyante, Britannicus tombe mort, en février 55, en plein milieu d'un repas, laissant Agrippine sans recours face à son fils. Néron

fait aussitôt publier un édit plein d'une éloquente et hypocrite déploration, où tout le monde reconnaît la main de Sénèque. Peu après, le philosophe dresse, dans un traité *Sur la clémence*, un portrait louangeur du jeune empereur. Hypocrisie ? Volonté, plutôt, de contenir ainsi la fougue et les écarts de Néron dans le cadre

d'un modèle idéal. En réalité, Sénèque ne se fait déjà plus guère d'illusion sur son élève : ne le compare-t-il pas, en privé, à un « *lion féroce* » ? Il se contente d'espérer qu'occupé par ses plaisirs, l'empereur les laissera, lui et Burrus, inspirer l'essentiel des décisions prises en son nom. Et, de fait, c'est ce qui va se produire tout au long de cinq années, de 54 à 59, qui resteront appelées le « quinquennat de Néron », *quinquennium Neronis*. Sans détenir jamais aucune magistrature, ni aucune fonction administrative, Sénèque, en plein accord avec Burrus, exerce durant ces années une influence prépondérante dans la gestion de l'Empire. Restauration du prestige et de l'indépendance, au moins relative, du sénat, réorganisation profonde des finances, régulation des impôts, relance du commerce, contrôle des gouverneurs, amélioration du fonctionnement des tribunaux, absence de persécutions contre les minorités religieuses, poursuites contre les délateurs, ces accusateurs professionnels prêts à toutes les calomnies pour s'enrichir des biens de leurs victimes, et, surtout, mise en sommeil de la trop fameuse « loi de majesté », cette législation d'exception devenue la norme sous Tibère et Caligula, qui leur permettait d'envoyer à l'exil ou à la mort n'importe qui : telles furent bien les mesures prises sous l'influence bénéfique





LA DERNIÈRE LEÇON

Ci-contre : *La Mort de Sénèque*, par Manuel Domínguez Sánchez, 1871 (Madrid, Museo Nacional del Prado). Contraint au suicide par Néron, Sénèque s'ouvrit les veines avant de boire un poison puis, comme le décrit Tacite (*Annales*, 15, 63-64), de se faire « porter dans une étuve, dont la vapeur le suffoqua », faisant preuve, dans la mort, d'une grandeur d'âme exemplaire.

Page de gauche, en bas : *Néron et Sénèque mourant*, médaille pastichant les antiques monnaies romaines, vers 1445 (New York, The Metropolitan Museum of Art).

de Sénèque. Elles devaient assurer quelques années de paix civile et de prospérité qui resteraient mémorables, l'empereur Trajan, un demi-siècle plus tard, allant jusqu'à dire qu'il s'agissait de la période la plus heureuse qu'eût jamais connue l'Empire romain.

Durant ces années, Sénèque louvoie en expert dans les intrigues de palais : son traité *Sur la constance du sage* en témoigne indirectement, tout comme celui *Sur la vie heureuse*, écrit en réponse à ceux qui lui reprochent sa trop grande fortune. Quant à Agrippine, tenue à l'écart depuis 55, elle voudrait maintenant se rapprocher d'Octavie, l'épouse délaissée de Néron, et dont Poppée, la nouvelle favorite, ambitionne de prendre la place. C'est pourquoi, poussé par un entourage dévoyé auquel Sénèque et Burrus n'appartiennent pas, Néron décide de faire tuer sa mère. Mais le matricide échoue dans un premier temps, Agrippine ayant survécu au faux naufrage dont elle devait être la victime : mis au courant par un Néron affolé des conséquences possibles de ce ratage, Sénèque et Burrus consentent au crime, à condition de ne pas y être mêlés, Burrus refusant le concours de la garde prétorienne. Peu après, Néron, parti entre-temps pour Naples, adressera au sénat un long message évoquant un attentat manqué, fomenté par

Agrippine qui se serait ensuite suicidée. Sénèque est l'auteur de ce texte qui, assurément, ne lui fait pas honneur, mais qui s'explique par sa volonté d'éviter à Rome une guerre civile et par l'espoir que Burrus et lui pourront encore exercer leur influence sur le gouvernement de l'Empire. Trois ans plus tard, voici que la mort de son allié ôte à Sénèque toute possibilité d'influence. Epuisé, ayant perdu ses illusions sur son ancien élève, soucieux de revenir à l'écriture et à la philosophie, Sénèque offre alors à l'empereur de lui rendre les immenses richesses dont il a été comblé par lui, ce que Néron refuse tout en acceptant son retrait de la vie politique.

C'est la dernière phase de l'œuvre du philosophe, et sans nul doute la plus belle : à côté du court traité *Sur le temps libre* (*De otio*), où il proclame la supériorité du loisir lettré, et de l'ample exposé en sept livres *Sur les bienfaits*, qui est une réflexion d'ensemble sur les relations sociales dans la société romaine marquée par le clientélisme, le voici qui revient à ses intérêts scientifiques de jeunesse dans de copieuses *Recherches sur la nature*.

C'est cependant surtout la philosophie morale qui l'occupe : après divers petits traités, aujourd'hui perdus, il commence, après 62, une longue relation épistolaire avec son ami Lucilius, où, sous couvert de guider ce

correspondant désireux de progresser sur la voie de la sagesse, c'est avec lui-même qu'il dialogue. Car, entre lui et Néron, il n'y a plus rien de commun. Si le souverain s'est ainsi éloigné de Sénèque au fil des années, ce n'est pas seulement à cause de crimes que son conseiller ne pouvait pas approuver mais qu'il avait accepté, au nom de la raison d'Etat, de ne pas condamner publiquement. C'est plutôt parce que le projet, pour ainsi dire politico-médiatique, peu à peu conçu par l'empereur-artiste de se concilier l'appui quasi fusionnel des masses grâce aux spectacles grandioses qu'il leur offrait en y participant désormais lui-même ne pouvait qu'être étranger au pragmatisme, nourri de philosophie stoïcienne et de références au modèle d'Auguste, qui avait inspiré Sénèque dans son action politique. Il est ainsi très significatif que Néron ait attendu la retraite de Sénèque pour se produire en public comme chanteur et harpiste. La rupture définitive se rapproche. Sénèque aura encore le temps de voir brûler Rome (juillet 64). Lui qui n'était pas seulement l'écrivain le plus renommé de son époque, mais aussi un fin psychologue, était sans doute l'un des Romains d'alors à connaître le mieux Néron : il en savait trop pour être laissé en vie, si bien que, lorsque la découverte de la conjuration de Pison, à laquelle il avait pourtant refusé de participer, lança le pouvoir néronien dans une répression implacable, il en devint la victime la plus illustre. Un jour d'avril 65, contraint à se suicider – ce qui évitait un assassinat à l'empereur –, il fit preuve d'une exemplaire fermeté d'âme : une vie entière de maîtrise de soi et de méditation morale trouvait son terme et sa justification dans une mort mise en scène pour être une leçon de courage et de sagesse, destinée à ses contemporains mais aussi à la postérité. *✓*

Alexandre Grandazzi est professeur de littérature latine et de civilisation romaine à Sorbonne Université. Son ouvrage *Urbs. Histoire de la ville de Rome, des origines à la mort d'Auguste* (Perrin, 2017) a été couronné par le prix Chateaubriand. A lire : *Sénèque ou la conscience de l'Empire*, de Pierre Grimal, Fayard, 1991, 508 pages, 28 €. *Entretiens - Lettres à Lucilius*, de Sénèque, textes réunis par Paul Veyne, Robert Laffont, « Bouquins », 1993, 1 300 pages, 32 €.

Crimes et Châtiments

Parents, conseillers, sénateurs ou généraux, proches ou ennemis de Néron, peu d'entre eux ont échappé à un destin funeste.



CLAUDE (LYON, 1^{er} AOÛT 10 AV. J.-C. – ROME, 13 OCTOBRE 54)

Rome, colline du Palatin, le 24 janvier 41. Dans une galerie du palais, l'empereur Caligula est assassiné. Sous une tenture, des pieds dépassent. Intrigué, un soldat tire de sa cachette un homme terrifié, qu'il reconnaît aussitôt : c'est Claude, l'oncle du défunt. Il le traîne au camp des prétoriens, qui l'acclament empereur. Le peuple et le sénat approuvent. Né à Lyon le 1^{er} août 10 av. J.-C., bête, mal assuré sur ses jambes, branlant du chef, ce frère cadet de Germanicus (ils sont tous deux neveux de Tibère) était considéré par les siens comme un avorton débile, inapte à toute fonction publique et privée. Aussi s'était-il réfugié, en compagnie d'affranchis, dans la philologie et l'histoire, et avait-il écrit des ouvrages savants, tous perdus, sur les antiquités étrusques et carthaginoises. Mais son règne ne sera pas médiocre. Il étend le droit de cité à des provinciaux, en particulier ceux de Gaule chevelue, restitue aux Juifs d'Alexandrie leurs priviléges, restaure et assume la censure en 47 et 48, fonde des colonies, perfectionne l'administration impériale, crée à Ostie un véritable port, lance d'importants travaux publics, s'inquiète de la justice, entame la conquête de la Grande-Bretagne, intègre la Maurétanie à l'Empire et l'organise. Il passait pour aimer la boisson et la bonne chère, et éprouvait pour les femmes « une passion effrénée », écrit Suétone, qui rapporte son mot : « *Toutes mes femmes furent impudiques, aucune impunies.* » En 48, il fait tuer sa troisième épouse, la jeune Messaline, qui l'avait abondamment trompé et pensait prendre le pouvoir. Elle lui laisse une fille, Octavie, et un fils, Britannicus. L'année suivante, il épouse sa nièce Agrippine, qui lui impose l'adoption de son fils Néron, puis sa promotion. Dans la nuit du 12 au 13 octobre 54, Claude meurt. A-t-il été empoisonné par Agrippine à l'aide de champignons ? Ou s'agit-il d'un accident ? Si les présomptions sont fortes pour la première solution, elle n'est pas absolument assurée. Claude sera divinisé. Agrippine sera la prêtresse du nouveau dieu. Sénèque écrira son éloge funèbre, que prononcera Néron. Mais il s'en moquera en écrivant *La Transformation en citrouille du divin Claude...*

AGRIPPINE LA JEUNE (COLOGNE,

6 NOVEMBRE 15 – MISÈNE, MARS 59)

Belle, ambitieuse, intelligente, impitoyable, manipulatrice, fascinée par le pouvoir, sûre d'elle et fière de son ascendance, telle apparaît Agrippine dans les sources antiques. Lorsqu'elle naît en 15, sur le Rhin, dans la cité des Ubiens (plus tard, en 50, *Colonia Agrippinensis*, Cologne), son père, le très populaire Germanicus, conduit des campagnes victorieuses en Germanie.

En 4 apr. J.-C., Tibère, qu'Auguste avait adopté, a lui-même adopté Germanicus : la transmission héréditaire du pouvoir impérial était ainsi assurée. Pour l'enfant, membre de la famille impériale, s'ouvre donc un avenir radieux. Il sombre avec la mort de Germanicus en Orient en 19, avec son mariage en 28 avec Cnaeus Domitius Ahenobarbus dont elle aura en 37, un fils, le futur Néron. Suivent la disgrâce de sa mère (Agrippine l'Aînée) et la suspicion dont elle est l'objet, d'abord de la part de Tibère puis, à sa mort en 37, de Caligula. Après l'avoir choyée, son frère l'exile en 39 pour adultérite et peut-être pour sa participation à une conjuration fomentée par son amant, Aemilius Lepidus. Agrippine a évalué les coulisses de la *domus impériale* et compris comment y survivre.

Veuve en 40, rappelée d'exil en 41 par Claude, son oncle devenu empereur, elle en gagne les faveurs. Elle sait qu'en tant que femme elle n'atteindra jamais le pouvoir suprême, mais elle peut l'obtenir pour son fils, qui descend, par elle, d'Auguste divinisé, de sa sœur Octavie, mariée à Marc-Antoine, et de Livie, son épouse. Avec une restriction que relève Tacite : « *Si Agrippine veut bien donner l'Empire à son fils, elle ne peut souffrir qu'il en soit le maître.* » Ce sera dès lors son double but.

Ses moyens ? Ses charmes et le prestige de son nom. Elle intrigue plus qu'elle ne complotte, fidélise des clients, élimine ses rivaux, bouscule les convenances. Elle provoque et alimente rumeurs et calomnies. A nouveau mariée, veuve en 47, libre donc lorsque Claude s'est débarrassé de Messaline, elle l'épouse en 49 en outrepassant le droit, devient *Augusta*. En 50, elle lui fait adopter Néron, qui prend ainsi l'ascendant sur Britannicus dont il est l'aîné. Elle arrange un mariage entre Néron et Octavie, puis elle aurait éliminé Claude. Sa puissance atteint dès lors son zénith : elle est « *la meilleure des mères* », affirme Néron. Mais elle veut diriger la politique impériale, voire l'exercer. Heurts feutrés avec Sénèque et Burrus, escarmouches avec son fils, qui entreprend d'échapper à l'emprise de sa mère. Chose faite avec le meurtre de Britannicus, puis en 58 avec le choix de Poppée comme favorite. Privée de ses soutiens, accusée de conspiration, Agrippine est isolée, au point de songer à partager la couche de son fils pour le ramener à elle. C'est pourtant son fils qui la fait éliminer.

Elle avait écrit des Mémoires, aujourd'hui perdus.



BRITANNICUS (ROME, 12 FÉVRIER 41 – ROME, 11 FÉVRIER 55)

Après Octavie, née en 39/40, Claude et Messaline ont le 12 février 41 un garçon, Tiberius Claudius Germanicus. En 43, après le triomphe de son père sur la Bretagne, Britannicus remplace Germanicus comme « surnom ». Le garçonnet est élevé à la Cour avec de jeunes nobles tel Titus, le futur empereur. En 47, lors des Jeux séculaires, il participe au carrousel des Jeux troyens : la foule acclame ce bel enfant comme un héritier légitime. Le meurtre de sa mère, le remariage de son père, qui adopte Néron, modifient cette situation. D'autant que Néron, plus âgé, prend, avant l'âge légal, la toge virile. Si, en 51, il défile en vêtement triomphal, Britannicus reste en prétexte, la toge de l'enfance. A la manœuvre, Agrippine, qui isole le jeune garçon à la Cour, en écarte ses partisans et consolide la place de Néron en le mariant à Octavie en 53. Mais devenu empereur, Néron, encouragé par Burrus et Sénèque, s'éprend d'Acté, une affranchie. Pour Octavie, une insulte ; pour Agrippine, une humiliation. Aussi celle-ci se rapproche-t-elle de Britannicus, digne, selon elle, de prendre le pouvoir la veille de ses 14 ans. Néron voit un rival, un danger. Au cours d'un repas, Britannicus meurt soudainement à la table des jeunes gens, sous les yeux de leurs proches. Crise d'épilepsie, affirme Néron, impassible ; Agrippine, elle, n'en croit rien ; Octavie cache ses sentiments.



« *Après un bref instant de silence, le festin reprit sa gaieté* », écrit Tacite. La nuit même se déroulent les funérailles, accélérées. Ses cendres sont portées au mausolée d'Auguste. Quant à Octavie, exilée en 62, elle sera contrainte à se donner la mort la même année.



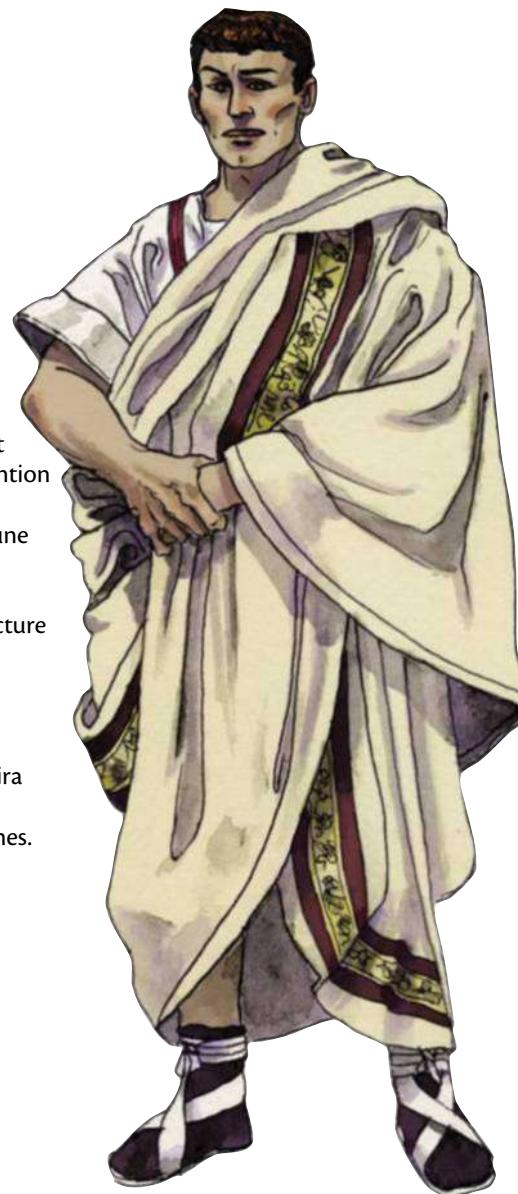
SEXTUS AFRANIUS BURRUS (VAISON-LA-ROMAINE, v. 1 – ROME, 62)

Même si Tacite relève l'austérité de la vie de Burrus, il faut se délivrer du personnage que propose Racine dans *Britannicus*. Originaire de Vaison-la-Romaine, où il naît autour de l'an 1, ce membre de l'ordre équestre effectue un service militaire (tribun de légion) avant d'administrer comme procurateur des propriétés de la famille impériale, celles de Livie, de Tibère, de Caligula et de Claude. Grâce à l'appui d'Agrippine, l'empereur Claude le nomme en 51 unique préfet du prétoire. Auréolé d'une brillante réputation militaire glanée on ne sait où, il commande à Rome la garde impériale, dont la loyauté est cruciale lors des successions. C'est lui qui, en 54, fait acclamer empereur Néron par les prétoriens. Pour le remercier, le jeune prince lui accorde les ornements consulaires. Avec Sénèque, il conseille le nouvel empereur dans les premières années de son règne, en accord avec Agrippine, puis contre elle. Il indique à Néron que les prétoriens ne peuvent participer au meurtre d'Agrippine, mais il les encourage à féliciter le prince d'avoir échappé à l'assassinat qu'elle aurait préparé ; il applaudit Néron sur scène tout en étant menacé de disgrâce ; il s'oppose à sa séparation avec Octavie mais le pousse vers Acté. Une attitude indécise qui n'entame pas sa popularité auprès de ses hommes. En 62, ce manchot meurt comme un soldat de l'époque républicaine, en disant : « *Je vais bien.* » Malade ou empoisonné par Néron ?

TIGELLIN (AGRIGENTE, v. 10 – SINUESSA, 69)

Une prodigieuse ascension sociale. Son prénom est mal assuré, sa date de naissance également (vers 10 ?), son origine très modeste, des « parents obscurs, une enfance infâme », selon Tacite, mais une beauté certaine. Il serait originaire d'Agrigente, connaît une jeunesse agitée, arrive à s'introduire à la cour de Caligula, rencontre Agrippine, aurait été son amant avant d'être exilé comme elle en 39. Puis il gagne sa vie en exploitant des pécheries en Achaïe, avant d'être rappelé sous Claude (sur une intervention d'Agrippine ?) à condition de ne pas rentrer à Rome. Direction l'Apulie et la Calabre, où il élève des chevaux de course. Une activité qui plaît au jeune Néron. Dès lors, sa carrière dans l'ordre équestre est fulgurante : vers 60, Tigellin est préfet des vigiles (sept cohortes de sapeurs-pompiers chargés de la police nocturne à Rome) avant de succéder, en 62, à Burrus à la préfecture du prétoire, où il domine son collègue Faenius Rufus. Le rôle qu'il tient d'abord dans l'accusation contre Octavie et son divorce d'avec Néron, et surtout dans la répression de la conjuration de Pison en 65, lui permet de recevoir les ornements triomphaux et une statue sur le Palatin ! Homme de confiance et intime de Néron, le plus haï de ses proches, il trahira l'empereur pour Galba. Il sera démis de ses fonctions, rejoindra Othon, qui l'obligera à se tuer. Il obéit et se coupe la gorge, entouré de ses concubines. Une mort « tardive sans dignité », « un sujet de joie » pour Tacite.

ILLUSTRATIONS : © BENOÎT BLARY.



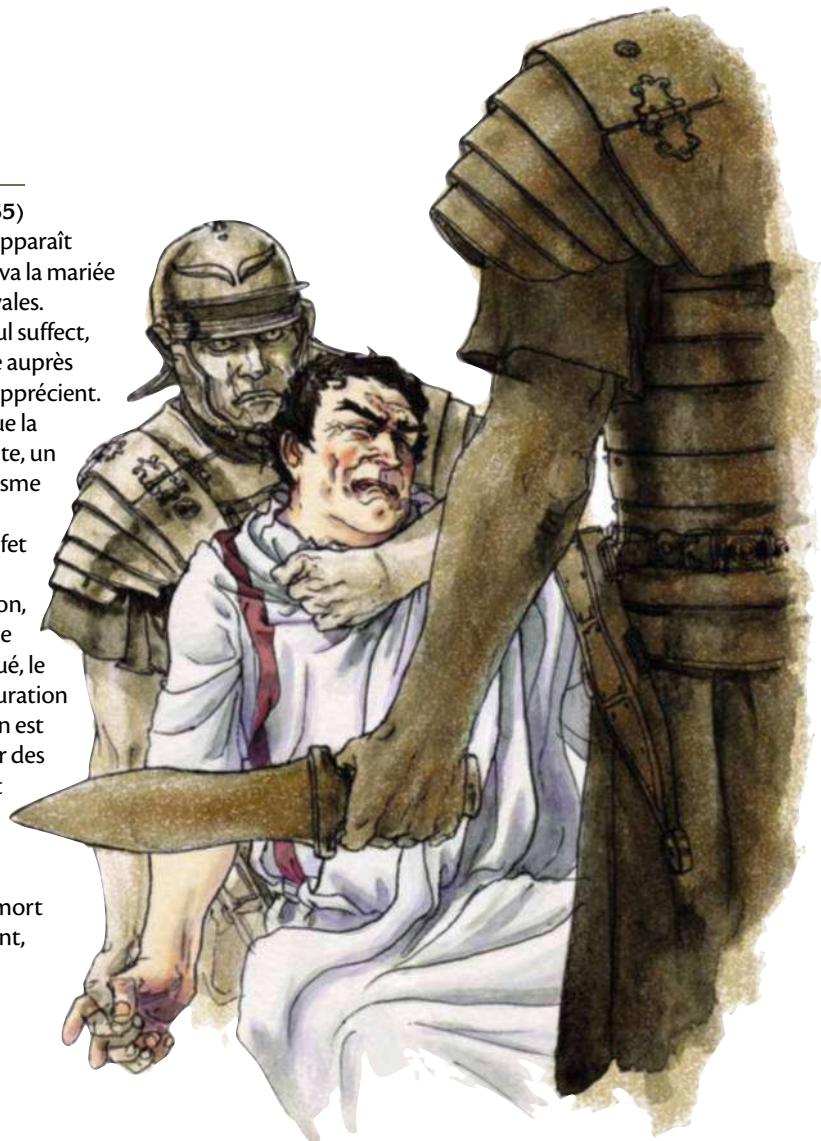
POPPÉE (POMPÉI, v. 32 – ROME, 65)

Née au plus tard en 32, *Poppaea Sabina* était belle comme sa mère, dont la beauté surpassait celle de toutes les femmes de son temps, et avait une ambition à la hauteur de son charme et de son esprit. « *Elle avait tout pour elle, sinon le sens moral* », juge Tacite qui précise qu'« *elle ne faisait aucune distinction entre ses maris et ses amants* ». Sa famille maternelle, riche et distinguée, venait de Campanie ; du côté de son père, elle était moins relevée et originaire du Picenum. Premier mariage avec Rufrius Crispinus, chevalier, préfet du prétoire en 47, qui sera exécuté en 66 pour avoir participé à la conjuration de Pison. Deuxième mariage avec Othon (le futur empereur), un proche de Néron. En 58, elle devient la maîtresse officielle de Néron, divorce d'Othon, chasse Acté puis Octavie après avoir encouragé Néron à assassiner sa mère. En 62, l'empereur, ayant répudié Octavie, la prend comme épouse. L'année suivante, elle met au monde une fille, Claudia Augusta, qui meurt quelques mois après, mais elle a reçu le titre d'*Augusta*. En 65, elle attend un autre enfant. Mais Néron l'aurait frappé d'un violent coup de pied au ventre. Elle perd son enfant et meurt au début de l'été. Contrairement à la tradition romaine, peut-être sous l'influence de religions venues d'Orient, son corps est embaumé avec des aromates avant d'être placé dans le mausolée d'*Auguste*. Poppée sera divinisée. Les extravagances qu'on lui prête sont fameuses : les mules qui tiraient sa voiture étaient ferrées d'or et cinq cents ânesses lui fournissaient le lait de son bain.



CAIUS CALPURNIUS PISO DIT PISON (? - ROME, 65)

Ce représentant de l'illustre et ancienne famille des Calpurnii apparaît dans l'histoire en 38 : un mariage au cours duquel Caligula enleva la mariée et une cooptation au très huppé collège religieux des frères arvales. Exilé par Caligula en 40, rappelé par Claude qui en fait un consul suffect, brillant orateur, bon escrimeur, poète, riche mécène, populaire auprès du peuple, c'est un parfait homme de cour. Claude et Néron l'apprécient. Pourtant, à partir de 62, Néron s'en méfie, méfiance qu'accentue la retraite politique de Séneque, à qui Pison est lié. L'année suivante, un complot, où nombreux sont ceux qui sont imprégnés de stoïcisme romain, se tisse. Il regroupe autour de Pison des sénateurs, des militaires, centurions et tribuns prétoriens emmenés par le préfet du prétoire, des chevaliers, des membres de cercles littéraires « *et même des femmes* », précise Tacite. Leur but ? Eliminer Néron, tyran plus que prince, le remplacer par Pison. Donc conserver le régime du principat. Le jour même où Néron devait être attaqué, le 19 avril 65, dernier jour des fêtes en l'honneur de Cérès, la conjuration est découverte, dénoncée par l'affranchi Milichus. La répression est féroce : mort, exil, dégradation pour les conjurés et même pour des innocents. Une épuration. Pusillanime, piètre chef, Pison se fait ouvrir les veines des bras. Dans son testament, il flatte Néron. Mal préparée, imprudente, laissant passer de nombreuses occasions, cette conjuration, la plus importante contre Néron, ne pouvait qu'échouer malgré le courage individuel devant la mort de conjurés telle l'affranchie Epicharis. Néron l'utilise habilement, met les dieux à ses côtés et consacre au Capitole le poignard qui aurait dû le tuer avec cette dédicace « à Jupiter Vengeur ».

**LUCAIN (CORDOUE, 3 NOVEMBRE 39 - ROME, 30 AVRIL 65)**

Neveu de Séneque, originaire comme lui de Cordoue où il naît le 3 novembre 39, il appartient à ces élites romaines hispaniques qui arrivent à Rome pendant le I^{er} siècle. Un génie précoce : vers sa quinzième année, alors qu'il récite ses déclamations grecques et latines, il est remarqué par Néron. Aux *Neronia* de 60 (des concours à la façon grecque), il prononce un éloge de l'empereur ; il reçoit le premier prix. D'une famille équestre, il passe, grâce à Séneque et à Néron, dans l'ordre sénatorial et atteint la questure en 60 ou en 61. Puis il lit en public et publie les trois premiers livres de son épopee, le *De Bello civili* (la *Pharsale*). Une œuvre puissante, parfois enflammée, qui évoque la guerre civile entre César et Pompée, allégorie du chaos, mais qui n'est pas un manifeste contre Néron : elle s'ouvre sur un éloge de l'empereur. A cause de son succès ou de sa vanité, et peut-être de sa qualité littéraire que jalouse Néron, il offense cependant l'empereur, dont il perd l'amitié en 64. Un écrit vengeur sur les vers impériaux, un poème contre l'empereur et ses amis, une critique du rôle de Néron dans le grand incendie de 64 suffisent à l'impliquer dans la conjuration de Pison, à laquelle il a peut-être d'ailleurs participé. Il meurt à 26 ans, en récitant un passage de son poème où un soldat voit lentement son sang s'écouler de ses veines. A l'image de sa propre mort.

PÉTRONE (MASSALIA, v. 27 – CUMES, v. 66)

Dans la liste des personnes qui perdent la vie à la suite de la conjuration de Pison, Pétrone occupe une place à part chez Tacite. Cet « expert en voluptés » passait ses jours à dormir et ses nuits aux devoirs et aux charmes de la vie. Malgré tout, il avait réussi une carrière sénatoriale (gouverneur de la province de Bithynie, consul en 62) et, éloigné de la vie politique, intime de Néron, il n'avait aucune raison de s'engager dans ce type de complot. En 66, il était toujours en faveur à la Cour. C'est Tigellin, devenu tout-puissant depuis la découverte de la conspiration de Pison, rival de Pétrone en jouissances, qui dénonce « *l'arbitre d'élégance* » sous prétexte que l'un de ses amis était un conjuré. Arrêté à Cumes, en Campanie, où se trouve Néron, il se fait ouvrir et fermer les veines en écoutant poèmes légers et vers faciles, et en mettant de l'ordre dans ses affaires. Dans son testament, contrairement aux flatteurs qui furent exécutés, il décrit par le menu la liste des débauches du prince, à qui il envoie le livret. Puis il se laisse mourir. Le personnage pose un problème littéraire : est-il l'auteur du *Satyricon*, ce roman réaliste dont il ne reste que des extraits ? Pendant longtemps, on l'a pensé. Les spécialistes hésitent désormais.

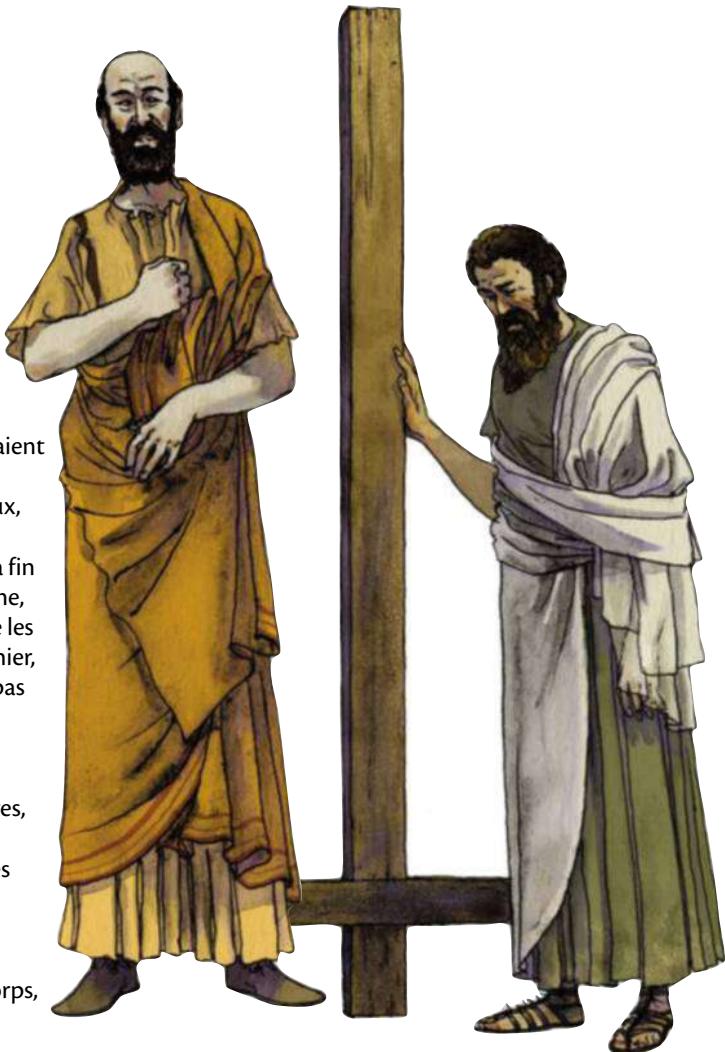


CORBULON (PELTUINUM, v. 7 – CORINTHE, 67)

Sans aucun doute le meilleur général de Néron. Issu d'une famille sénatoriale originaire de Peltuïnum, dans les Abruzzes, il apparaît en 39 comme consul suffect. Il est vrai que sa demi-sœur est l'épouse de l'empereur régnant, Caligula. On le retrouve en 47 en Germanie inférieure. Il mène des expéditions victorieuses contre les Frisons et les Chauques, veut les poursuivre, quand Claude lui ordonne de se retirer derrière le Rhin. En récompense, il lui accorde les « insignes du triomphe ». Pour ne pas laisser ses hommes dans l'oisiveté, Corbulon, qui regrette les initiatives des généraux d'autrefois, leur fait creuser un canal entre Rhin et Meuse. Après un temps sans affectation, il gagne en 52-53 la province d'Asie, dont il est le gouverneur, un poste très envié. En 54 commence un conflit qui durera huit ans. Il oppose les Parthes de Vologèse I^{er} à Rome pour contrôler l'Arménie en y plaçant un roi vassal. Or, l'avantage est aux Parthes. Gouverneur de Cappadoce et de Galatie, Corbulon rétablit la discipline dans son armée, gagne l'Arménie en 58, passe des alliances avec des peuples locaux, s'empare des capitales Artaxata et Tigranocerta, et place Tigrane, élevé à Rome, sur le trône. Celui-ci s'attaque présomptueusement aux Parthes et oblige le remplaçant de Corbulon à intervenir. Battu sévèrement à Rhandéia en 62, il laisse la place à Corbulon, devenu gouverneur de Syrie en 60. Gratifié d'un commandement extraordinaire à la tête des armées d'Orient, celui-ci rétablit la situation et négocie un compromis : si Vologèse place son candidat Tiridate en Arménie, il sera couronné roi à Rome en 66. Corbulon est en Orient lorsque, convoqué par Néron, il le rejoint à Corinthe. Pour y recevoir l'ordre de se tuer, ce qu'il fait. Son gendre Annius Vinicianus aurait animé une conspiration visant à remplacer Néron par son beau-père.

PIERRE (? – ROME, v. 67/68)
ET PAUL (TARSE, DÉBUT I^{er} SIÈCLE – ROME, v. 67/68)

A la suite de l'incendie de Rome de juillet 64, Néron chercha des responsables. Les chrétiens, « détestés pour leurs mœurs criminelles » (ils rendaient de nuit à un dieu inconnu un culte secret dont on soupçonnait l'infamie), firent des coupables idéaux, boucs émissaires servant à détourner la colère du peuple. Beaucoup, à Rome, furent exécutés. Dès la fin du I^{er} siècle, une lettre de Clément, évêque de Rome, atteste que les « colonnes de l'Eglise », c'est-à-dire les apôtres Pierre et Paul, ont subi le martyre. Le premier, un pérégrin, est crucifié, à sa demande, la tête en bas selon un apocryphe, dans le cirque du Vatican ; le second, citoyen romain, est décapité sur la voie menant à Ostie. Aucune source n'établit un lien entre la répression collective de 64 et leurs martyres, dont la date serait à fixer en 67 ou en 68. A la fin du II^e siècle, des textes qui rencontrent les données archéologiques actuelles signalent que des fidèles se rendent régulièrement sur leurs « trophées », les monuments qui identifiaient l'endroit où leurs martyres étaient localisés et où reposaient leurs corps, en dessous des autels des basiliques Saint-Pierre pour l'un, Saint-Paul-hors-les-Murs pour l'autre.



VINDEX (AQUITAINE, 25 – BESANÇON, 68)

Descendant d'une famille princière d'Aquitaine qui avait reçu la citoyenneté romaine sous César ou sous Auguste et qui était entrée au sénat de Rome, il est gouverneur de Gaule lyonnaise en 67. Au début du printemps de l'année 68, il rassemble les notables gaulois à Condate, au confluent de la Saône et du Rhône, où se tient l'autel fédéral des Trois Gaules. Là, il les exhorte à le suivre dans sa révolte contre Néron et sa façon de gouverner, tyrannique et déshonorante. Arvernes, Eduens et Séquanes, renforcés par la colonie de Vienne en Narbonnaise, l'approuvent ; Lyon refuse par opposition au choix de Vienne, et des cités importantes, celles des Trévires et des Lingons, s'opposent à lui. Parallèlement, il invite des gouverneurs de province à le rejoindre, tel Galba, gouverneur de Tarraconaise, à qui il propose de prendre la tête du mouvement. Il peut compter, dit-on, sur près de 100 000 hommes mais il s'agit de milices mal équipées et peu entraînées. En mai, elles se heurtent à Besançon, la capitale des Séquanes, aux trois légions et aux auxiliaires venus de Germanie supérieure que commande Verginius Rufus, un homme nouveau, loyal envers son prince, quoi qu'en ait dit. Battu, Vindex se tue au milieu des siens. Il avait échoué mais amorcé les événements qui aboutirent à la chute de Néron (qui l'avait négligé) et au début d'une effroyable guerre civile.



GALBA (TERRACINE, 24 DÉCEMBRE

3 AV. J.-C. – ROME, 15 JANVIER 69)

Ce vieux routier de la politique, né dans une illustre et ancienne famille patricienne, avait mené une carrière sénatoriale classique et brillante. Celle d'un sénateur prudent, homme d'expérience, fidèle à tous les empereurs de Caligula à Néron. En 68, il gouverne depuis sept ans l'Espagne citérieure (la Tarraconaise), où stationne une légion. Après la révolte de Vindex, il intercepte un ordre de Néron qui ordonnait son assassinat. Il bascule dans l'insurrection, en devient le chef le 3 avril, recrute dans sa province où il reste et prend contact avec les milieux romains. Il y apprend la mort de Néron, sa reconnaissance comme empereur en juin par les prétoriens et le sénat, dont il rencontre une délégation à Narbonne. En octobre, il arrive à Rome. Sévère, rigide, hésitant, brutal, il accumule les maladresses. Ainsi, il refuse de donner la somme d'argent promise aux soldats, exécute des collaborateurs de Néron. En quelques mois, il s'aliène tout ce qui compte à Rome. Aussi, quand Vitellius, le légat de Germanie inférieure, se proclame empereur, au début du mois de janvier 69, personne ne vient à son aide. Sa réplique ? Adopter le 10 janvier 69 un homme jeune, Calpurnius Piso Frugi, et le désigner comme son successeur. Déception d'Othon dont il était l'allié et qui convoitait la succession. Cinq jours plus tard, les prétoriens acclament Othon empereur et tuent Galba. « *Il était digne des temps anciens* », observe Tacite.

ILLUSTRATIONS : © BENOÎT BLARY



OTHON (FERENTIUM, 28 AVRIL 32 – BRESCELLO, 16 AVRIL 69)

Né en 32, patricien mais d'une famille récente, il avait été, avant Néron, le mari de Poppée. Ce qui le fit envoyer en Lusitanie comme gouverneur en 58. Il y reste dix ans, y gagne une bonne réputation qui éclipse sa notoriété de fêtard, s'y ennuie, rallie le premier Galba, à qui il espère succéder. Reconnu empereur par les prétoriens et le sénat, populaire auprès du peuple de Rome, il engrange le soutien de plusieurs légions et de gouverneurs de province. En février, les troupes de Vitellius envahissent l'Italie. Les forces d'Othon sont inférieures en nombre ; il attend les légions du Danube. Mais il affronte les Vitelliens à Bédriac, dans le nord de l'Italie, le 14 avril. Il est défait. Le lendemain, il se donne la mort pour abréger cette guerre civile alors que ses chances de l'emporter subsistaient. Au début du mois de juillet, Vitellius et ses troupes entrent à Rome.

LES AFFRANCHIS

Un affranchi est un esclave à qui la liberté a été rendue par un acte à la fois public et privé, régi par certaines modalités. Son maître est-il citoyen romain ? L'affranchi le devient aussi avec des droits politiques réduits : il ne peut être élu. En général, il reste au service de son ancien maître, envers lequel il a des devoirs. Depuis Claude, qui systématise les principes établis par Auguste, le prince s'entoure, pour l'aider dans ses différentes fonctions, d'auxiliaires recrutés au sein de la maison impériale, esclaves et affranchis, en qui il a confiance. En outre, l'empereur peut affranchir qui il veut par sa seule volonté. Sous les Julio-Claudiens, les affranchis impériaux constituent une élite, un groupe social à part, avec sa propre hiérarchie. Au sommet, ceux qui occupent des places à lourdes responsabilités et que l'on peut qualifier de « hauts fonctionnaires ». Marqués à vie par la flétrissure de leur origine servile, ils sont méprisés par les sénateurs et chevaliers, mais craints pour leur pouvoir, leur proximité avec l'empereur et sa famille, qu'ils peuvent influencer et manœuvrer, et pour leur richesse. Si quelques-uns, très rares, exercent une profession indépendante, presque tous demeurent au service du prince et cherchent à vivre « noblement », c'est-à-dire à devenir propriétaire foncier. Quelques noms : Pallas, ancien esclave de la mère de Claude, dont il devient le ministre des Finances – une charge qu'il conserve sous Néron jusqu'en 55 –, et qui reçoit du sénat les insignes de la préture, fonction qu'il ne peut assurer. Amant d'Agrippine, il a favorisé son mariage avec Claude. Il meurt en 62 de maladie ou tué sur ordre du prince qui convoite son immense richesse : trois cents millions de sesterces (le cens sénatorial est d'un million de sesterces), des jardins sur l'Esquilin, des terres en Egypte. Phaon lui succède au même poste, riche lui aussi. Il cache Néron en fuite dans sa villa près de Rome. Narcisse, chef de la correspondance impériale de Claude, proche, dit-on, de Messaline, qu'il a contribué cependant à abattre, éliminé par Agrippine pour avoir soutenu Britannicus, est contraint au suicide par Néron. Doryphore, ministre des requêtes de Néron, compagnon de débauche qui reçoit du prince dix millions de sesterces et des terres avant d'être tué en 62 car il s'oppose au mariage avec Poppée. Epaphrodite prend sa place, accumule les richesses, découvre la conjuration de Pison, suit Néron dans sa fuite en 68 et l'aide à s'enfoncer un poignard dans la gorge. Il sera exécuté en 95 par Domitien pour ce motif. Même Acté n'est pas dans la misère. Cette affranchie est la concubine de Néron, qu'elle enterrera aidée par ses nourrices dans le tombeau de famille des Domitii. Elle possède des domaines à Puteoli, à Velitrae et en Sardaigne.



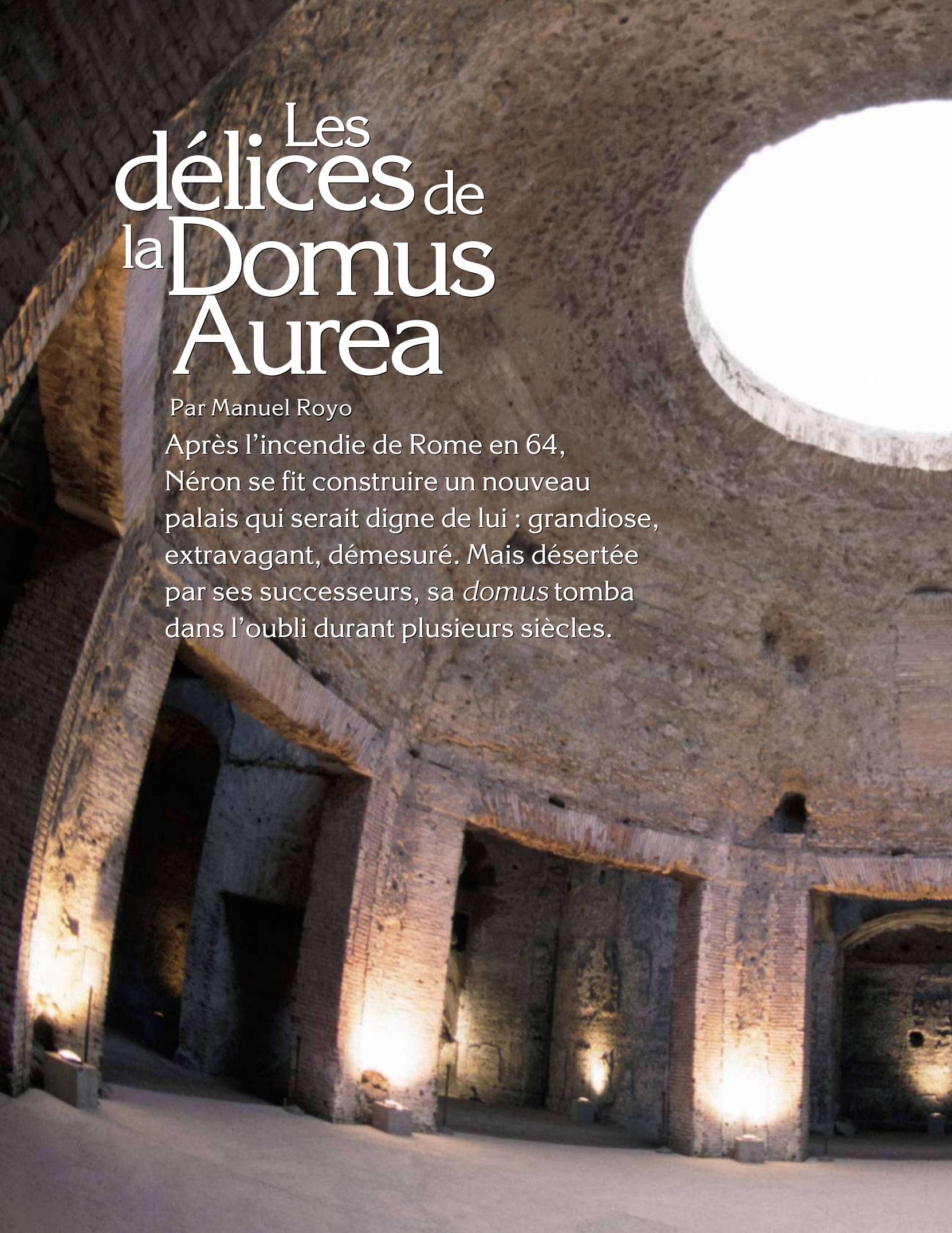


**TACITE (NARBONNAISE, v. 55-57 – v. 120)
ET SUÉTONE (ROME, v. 70 – ?, v. 130)**

Tacite, né entre 55 et 57, mène une carrière sénatoriale exemplaire et brillante au service de l'Etat tout en écrivant (les *Histoires*, les *Annales*, peut-être inachevées). Suétone, d'une quinzaine d'années plus jeune, appartient à l'ordre équestre et sert l'Etat jusqu'à devenir secrétaire de la correspondance d'Hadrien, avant de connaître une disgrâce en 122 et de disparaître. Tous deux ont eu accès à des sources disparues telles les archives du sénat et les Mémoires d'Agrippine, mais leur conception de l'histoire est fort dissemblable. Tacite suit la chronologie, s'efforce d'être impartial, fouille les personnages qu'il met en scène au plus profond d'eux-mêmes, analyse les groupes sociaux, les coteries. Malgré tout, il sacrifie parfois la vérité au souci littéraire afin d'exposer d'admirables morts édifiantes. Suétone aligne une galerie de portraits, ceux des douze Césars. Pendant longtemps, il a été considéré comme un collectionneur de ragots et d'anecdotes. En réalité, il s'inscrit dans une tradition romaine et décrit la psychologie des empereurs à petites touches, en relevant les détails les plus insignifiants. Sans eux, complémentaires plus qu'opposés, nos connaissances sur les événements de l'époque de Néron seraient considérablement amoindries, malgré d'autres apports, tels ceux de Dion Cassius, qui écrit au début du III^e siècle.

Ancien membre de l'Ecole française de Rome, Jean-Louis Voisin a enseigné l'histoire romaine à l'université de Dijon.





Les délices de la Domus Aurea

Par Manuel Royo

Après l'incendie de Rome en 64, Néron se fit construire un nouveau palais qui serait digne de lui : grandiose, extravagant, démesuré. Mais désertée par ses successeurs, sa *domus* tomba dans l'oubli durant plusieurs siècles.

PUITS DE LUMIÈRE

La salle octogonale de la *Domus Aurea* et son dôme percé d'un grand *lumen* (fenêtre circulaire), qui inspira celui du Panthéon. Elle servait probablement de salle de banquet où musiciens et danseurs évoluaient au centre pour divertir les convives installés dans les pièces disposées en couronne.

© ANDREA PISTOLESI/AGF/PHOTONONSTOP





Vers 1480, un jeune Romain, dont l'histoire n'a pas conservé le nom et qui se promenait sur la colline de l'Oppius, une élévation de l'Esquilin, tomba soudain de quelques mètres dans une mystérieuse caverne. Dans la pénombre, il distingua peu à peu de curieuses figures qui couvraient ses parois régulières. Eberlué par cette vision, il revint avec des amis peintres. A la lumière de leurs torches, un prodigieux semis de figures de fantaisie, mi-hommes, mi-bêtes, disposées symétriquement dans un foisonnant décor d'arabesques, de festons, de guirlandes et d'éléments architecturaux, apparut alors, peint sur des murs bientôt identifiés pour ce qu'ils étaient : le support des voûtes de fastueuses pièces remblayées presque jusqu'au plafond.

Plus tard, des travaux entrepris dans les jardins des chanoines de Saint-Pierre-aux-Liens permirent la mise au jour à cet emplacement de galeries, de salles entières décorées de fresques et de sculptures monumentales, dont la plus célèbre, représentant le Troyen Laocoon et ses enfants étouffés par un serpent géant, se trouve aujourd'hui au Vatican. Pinturicchio, Raphaël ou Giovanni da Udine : les artistes s'y rendirent bientôt par dizaines, tout au long du XVI^e siècle, pour admirer ces peintures et s'en inspirer. Pinturicchio orna de semblables figures l'appartement Borgia au palais du Vatican, et Raphaël les loges du palais apostolique ou la villa Madame. La mode des « grottes », des figures qu'on avait d'abord cru peintes dans des grottes, était née ! Si l'identification du palais de Néron ne tarda pas, on eut cependant quelque peine à admettre que de si merveilleuses peintures aient pu être commandées par un prince aussi honni des Romains. Les vestiges des thermes de Titus et de Trajan incitèrent les contemporains à en oublier l'origine,

et ce n'est que vers 1830 qu'en confrontant les vestiges et les textes, on se résolut à rendre décidément à Néron ce qui lui appartenait et à admettre que ces couloirs, ces galeries, ces salles souterraines avaient été ceux de la *Domus Aurea*.

Hormis ces sculptures et ces décors transposés dans les palais romains, on ne voit plus grand-chose aujourd'hui de ce qui fut jadis le palais de Néron. L'effondrement, en 2010, d'une galerie souterraine, s'il a rendu au site de l'Oppius l'aura de mystère qui avait accompagné jadis la découverte de ces « grottes », a limité les visites de ce qui est devenu depuis lors un vaste chantier de restauration. Un parcours en réalité virtuelle de douze étapes permet de stimuler l'imagination face aux murs lessivés des quelques galeries et salles froides et humides encore accessibles. Leur histoire n'en est que plus fascinante.

Domus ou villa ?

« Une fois cette demeure achevée, et au moment d'en faire la dédicace, Néron débordait à ce point de satisfaction qu'il dit qu'il allait enfin habiter une demeure digne d'un homme. » Ces propos attribués à l'empereur par Suétone (v. 70-v. 130) sont censés avoir été prononcés durant les quatre dernières années de son règne (64-68). Or l'intention du biographe latin, auteur de la *Vie des douze Césars*, est ici évidemment polémique. A l'époque où il écrit (sous l'empereur Hadrien, soit plus de cinquante ans après les faits), le souvenir de Néron reste en effet frappé d'infamie : les Romains ont encore en mémoire les conditions dramatiques qui présidèrent à la réalisation d'une demeure où ce prince résida finalement fort peu, puisqu'il partit en Grèce en 66 pour ne rentrer à Rome qu'en décembre 67, quelque temps avant de disparaître.

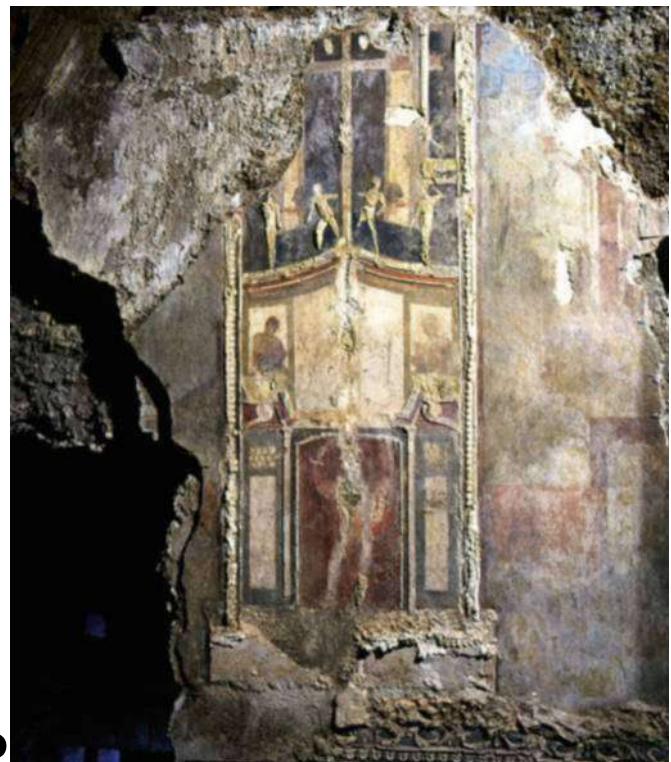


© ERIC VANDEVILLE/AKG-IMAGES, © RESEARCH AND 3D RECONSTRUCTION BY PROGETTO KATASTIXILLUX.

CAVERNE IMPÉRIALE Ci-dessus : reconstitution de la salle de la Voûte noire. En bas : décor de la cour pentagonale qui séparait la demeure en deux ailes. L'aile ouest servait aux réceptions et l'aile est aux appartements privés. Environ cent cinquante salles du complexe impérial semi-enterré ont pu être dégagées. Mais l'on estime que la résidence de Néron devait en compter le double. Page de gauche : dessin de la *Domus Aurea* ensevelie, découverte fortuitement à la fin du XV^e siècle par un jeune Romain qui tomba dans un trou en se promenant sur la colline de l'Esquilin. De nombreux peintres s'inspirèrent des fresques mises au jour, notamment Pinturicchio et Raphaël.

C'est en effet sur les ruines d'une ville ravagée en 64 par un gigantesque incendie, dont il avait rendu les chrétiens responsables, que Néron avait fait construire un nouveau palais. Bien qu'il portât le nom de *domus*, celui-ci s'étendait sur le Palatin, la Velia (à l'est du Forum et dominant la voie Sacrée), l'Oppius et l'Esquilin (deux collines situées au-delà de la dépression occupée plus tard par le Colisée). Il n'avait donc pas grand-chose à voir avec les hôtels particuliers de l'aristocratie romaine. Il ressemblait davantage aux propriétés périurbaines très prisées par cette même aristocratie, les *villae*, qui avaient progressivement perdu leur vocation agricole pour prendre modèle sur les domaines princiers hellénistiques, découverts par les Romains lors de leur conquête de la Méditerranée orientale. Elles avaient la forme de grands parcs ornés de statues et de dispositifs paysagers, grottes, bassins et fontaines (« nymphaées »), qui componaient un décor au milieu duquel des corps de logis et des pavillons étaient savamment disposés pour jouir de la vue et de la meilleure exposition. La noblesse s'imaginait y vivre la vie qu'elle croyait être celle des dieux.

De ce point de vue, Néron n'innovait donc pas vraiment. Comme l'écrit Tacite (v. 55-57-v. 120) près de quarante ans plus tard, « Néron bâtit une demeure dans laquelle ni les pierres précieuses ni l'or, luxe depuis longtemps banal et répandu, n'étaient ce qu'il y avait de plus merveilleux ». L'empereur s'inscrivait plutôt dans la lignée des généraux et hommes



© BENECULTURALI.IT.



PASSAGES SECRETS Ci-contre : ce couloir de service de 12 m de haut, éclairé par des œils-de-bœuf, permettait aux esclaves de rejoindre rapidement chaque pièce du pavillon des fêtes. Page de droite : fresque décorant les parois du cryptoportique (passage souterrain voûté) de la *domus*.

accueillaient les jardins de Mécène. L'incendie de 64 allait donner à Néron la possibilité de les intégrer plus étroitement à la nouvelle résidence impériale.

Une demeure à la taille d'une ville

C'est en effet d'abord la taille du domaine qui surprit les contemporains. Pour l'encyclopédiste Pline l'Ancien (23-79), le théâtre de Pompée, célèbre par ses dimensions et son décor, n'était rien « *comparé à la Domus Aurea, dans laquelle Néron avait comme enclos la ville de Rome* ». « *Par deux fois, ajoute-t-il ailleurs, nous avons vu la Ville tout entière entourée par les résidences des empereurs Caius et Néron.* » Le domaine occupait environ 80 ha en plein centre de Rome, et les autres jardins impériaux, situés à la périphérie, accentuaient l'impression d'une ville où les habitants, effectivement déjà spoliés de leurs biens à la suite de l'incendie, n'avaient plus leur place. On vit ainsi fleurir des libelles comme celui que cite Suétone : « *Rome deviendra sa maison : fuyez à Véies, citoyens, en espérant qu'elle ne s'étende jusque-là !* » Le poète Martial (v. 40-v. 104), qui écrivit après la chute de Néron, salua le démantèlement de la *Domus Aurea* par la nouvelle dynastie flavienne (69-96) : là où « *une demeure unique se dressait sur l'emplacement de la ville tout entière, s'écrie-t-il, Rome a été rendue à elle-même* ».

Avec la *Domus Aurea*, Néron concluait en fait la tentative avortée d'un de ses prédécesseurs, Caligula (12-41), qui avait cherché à étendre sa *domus* du Palatin jusqu'au Capitole tout en faisant des jardins de Lamia, sur l'Esquilin, une seconde résidence officielle. Cette fois, le domaine impérial s'étendait du Palatin à l'Esquilin en passant par la Velia et l'Oppius. Mais l'entreprise néronienne était surtout frappante en ce que la création de la nouvelle résidence impériale s'accompagnait d'un réaménagement complet du centre politique traditionnel – le Forum – et de ses abords. Profitant des destructions dues à l'incendie, Néron envisagea une restructuration complète de Rome, fondée sur les principes d'un urbanisme en îlots réguliers et encadrée par des règlements destinés à limiter la propagation des incendies, dans un tissu urbain qui avait toujours été très anarchique.

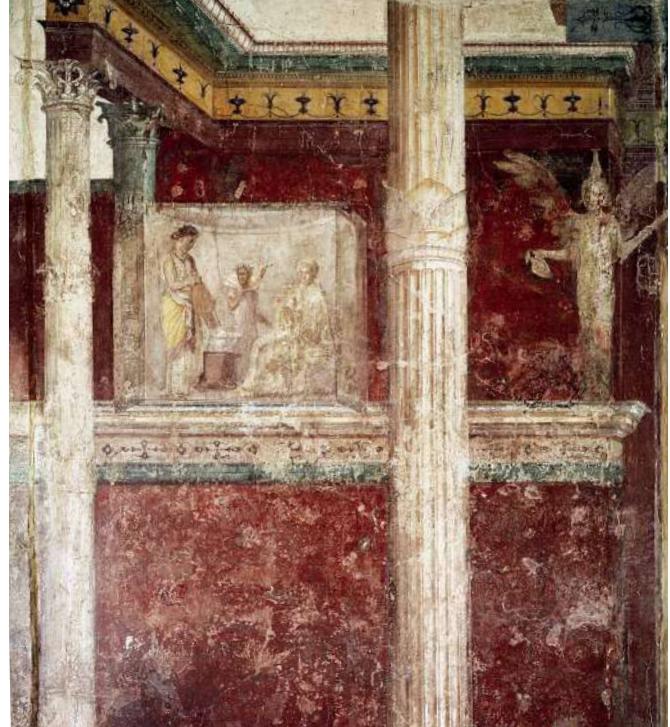
Le projet resta sans lendemain, sauf dans le secteur du Forum romain où, mettant en œuvre ces nouvelles directives, l'empereur rectifia le tracé de la « voie Sacrée », qui longeait la pente nord du Palatin et la bordait de portiques, derrière lesquels s'ouvrtaient boutiques et entrepôts. Il créa par la même occasion un axe monumental rectiligne qui, depuis le Forum, donnait accès à son domaine et accentuait chez les Romains ce sentiment de « privatisation » de l'espace public, déjà sensible au Champ de Mars, devenu alors le théâtre des fêtes et des banquets de l'empereur.

politiques de la fin de la République, les Pompée, César, Saluste et autres Mécène, dont les parcs (*horti*) étaient situés en bordure immédiate du centre, souvent sur les collines qui dominent la ville : sur le Pincio, le Quirinal ou l'Esquilin, ou encore le long de la rive droite du Tibre et au Champ de Mars. Nombre de ces *horti* étaient progressivement passés aux mains des empereurs après la mort d'Auguste (63 av. J.-C.-14 apr. J.-C.). Demême, la forme de certains corps de bâtiment comme celui sur l'Oppius, auquel la tradition a tardivement réservé l'appellation *Domus Aurea* (« Maison dorée »), rappelle l'agencement de telle ou telle *villa* maritime construite sur la côte campanienne, à proximité de Baïes, la station balnéaire antique à la mode au nord du golfe de Naples.

Enfin, entre 54 et 64, Néron avait déjà réalisé une première tentative, connue sous le nom de *Domus Transitoria*. Le détail de sa structure n'est guère connu et le qualificatif peu explicite, qu'elle ait été destinée à être remplacée par ce qui deviendra la *Domus Aurea* ou qu'elle se soit étendue déjà d'une colline à l'autre. Des vestiges ont été découverts sous le palais flavien, au sommet du Palatin (en particulier les soi-disant « bains de Livia »), ainsi qu'ailleurs sur la colline et sous le podium du futur temple de Vénus et de Rome, à l'extrémité orientale du Forum romain. Situés sur la Velia, ces derniers correspondent sans doute à la maison familiale du prince, celle des Domitii, une *Domus Transitoria* stricto sensu puisqu'elle aurait fait le lien entre le Palatin et l'Esquilin, dont les pentes, à l'est de Rome,

« Il suffira pour faire connaître l'étendue [de la Domus Aurea] de dire que le vestibule contenait un colosse de 120 pieds [soit plus de 35 m] de haut à l'effigie de l'empereur lui-même. Elle était si vaste qu'elle comprenait des portiques à trois rangs de colonnes d'une longueur de mille pas. Il y avait aussi une pièce d'eau, semblable à une mer, bordée de constructions qui faisaient penser à des villes. On y trouvait en outre des campagnes avec des champs cultivés, des vignobles, des pâturages et des forêts peuplées de troupeaux et d'animaux de toute espèce. » La brève description que donne Suétone passe en réalité sous silence l'organisation d'ensemble du domaine pour ne retenir que ce qui a pu frapper les contemporains : l'entrée, à l'extrémité de la voie Sacrée, et cette « campagne à la ville » qui étonna également Tacite : « On y voyait des champs cultivés, des pièces d'eau et, comme dans les lieux sauvages, tantôt des forêts, tantôt des clairières et des aperçus. »

Malgré les termes qu'emploie Suétone, la disposition (vestibule) ne correspondait en rien à l'organisation d'une résidence traditionnelle. En revanche, l'empereur distingua nettement deux secteurs, chacun dévolu à un type d'activités. Ainsi l'exercice du pouvoir se concentrerait-il au Palatin, en particulier sur la *Domus Tiberiana*. Contrairement à ce que suggère son nom, la construction massive et compacte à l'angle nord-est de la colline est de conception néronienne. Ses



vestiges, recouverts par les modernes jardins Farnèse, rassemblaient très certainement le secrétariat du prince et les services de l'administration impériale qui, à partir de l'empereur Claude, s'étaient spécialisés et dotés d'une véritable bureaucratie. C'est là que, Néron mort, se jouèrent certains épisodes dramatiques liés à sa succession. La salle de réception se situait, elle, au centre de la colline. Son emplacement, sa forme et ses dimensions allaient être repris dans le futur palais flavien, bâti sous Domitien, qui semble aussi avoir englobé d'autres bâtiments néroniens moins connus.

Al l'inverse, le bâtiment de l'Oppius, que les thermes de Titus puis ceux de Trajan allaient recouvrir partiellement par la suite, ressemblait à une *villa* à portique de 250 m sur 60. Avec les jardins de l'Esquilin, elle était le cadre de la vie privée du prince et de sa cour, suivant en cela le modèle de la vie luxueuse de l'aristocratie de la fin de la République et du début de l'Empire. C'est là que se déroulaient fêtes, intrigues et extravagances, sans qu'on puisse dire si toutes les anecdotes, complaisamment rapportées par les écrivains postérieurs afin de dénigrer Néron et son entourage, y eurent véritablement lieu. Citons parmi d'autres Poppée, la deuxième épouse du prince, se baignant dans le lait de cinq cents ânesses traites pour l'occasion, les amours contrariées de Néron pour l'affranchie Acté qu'il chercha en vain à épouser, ou ses prestations comme chanteur et poète. On sait cependant qu'à son retour d'Antium et alors que la *Domus Aurea* n'était pas encore réalisée, l'empereur s'était installé au sommet d'un pavillon des jardins de Mécène, sur les pentes de l'Esquilin, pour y contempler le spectacle de l'incendie de Rome. Exalté par la beauté des flammes, il aurait alors déclamé un poème de sa composition sur la chute de Troie, vêtu d'une robe d'acteur tragique...



COLOSSAL Ci-contre : le complexe domanial de la *Domus Aurea* se déployait sur environ 80 ha, du Palatin à l'Esquilin, en passant par la Velia et l'Oppius. Sur l'emplacement du lac artificiel de Néron, son successeur Vespasien fit construire, à partir de 70, le premier amphithéâtre public en pierre, qui doit son nom de Colisée au colosse de Néron.



© BRIDGEMAN IMAGES/ASHMOLEAN MUSEUM, UNIVERSITY OF OXFORD.

Le microcosme d'un maître du monde

À la charnière de ces deux espaces aux fonctionnalités très différentes, des fouilles récentes sur la terrasse de la Vigna Barberini (à l'angle nord-est du Palatin, au-dessus de l'arc de Constantin) ont révélé l'existence d'un pavillon en forme de tour ronde. A son sommet devait se trouver une salle à manger, dont Suétone dit qu'elle était particulièrement remarquable : elle « *formait une rotonde, et son plafond tournait sur lui-même jour et nuit comme la voûte céleste* ». D'autres localisations avaient été proposées par le passé. Au centre des deux ailes plus ou moins symétriques du bâtiment de l'Oppius se trouve en effet une curieuse salle octogonale de 13 m de diamètre ouvrant sur la façade. La coupole qui la surmonte présente un oculus sommital circulaire au pourtour rainuré, une particularité à laquelle le texte de Suétone pouvait aussi se rapporter dans le cas d'un plafond suspendu.

Le banquet jouait en effet un rôle très important dans la mise en scène du pouvoir impérial. « *Néron, toujours selon Suétone, prolongeait ses repas de midi jusqu'à minuit, pendant lesquels il se ranimait dans des piscines chauffées en hiver ou rafraîchies à la neige en été. Il dinait parfois aussi en public et en plein air, sur le lac de la Naumachie, alors entouré d'une clôture, au Champ de Mars, ou encore au Grand Cirque, au milieu de courtisanes et de danseuses de tout Rome qui servaient à table.* » « *Les plafonds des salles à manger, ajoute l'historien, étaient lambrissés de panneaux d'ivoire et mobiles, de façon que l'on pût y semer des fleurs du dehors, et aussi pourvus de tuyaux permettant d'asperger l'intérieur de parfums.* » Dispositifs et architecture puisaient leur origine dans une conception hellénistique du pouvoir royal, qui faisait du prince le maître de l'univers, un *cosmocrator*, comme l'annonçait, dès le portique d'entrée, le colosse qui tenait dans sa main le globe du monde. C'est également ce que disaient d'une part le plafond tournant de la salle à manger, qui imitait la voûte céleste et le mouvement des astres, et d'autre part l'agencement du parc, destiné à reproduire un monde miniature, un véritable microcosme, image réduite de l'univers sur lequel régnait le souverain.

Le luxe et le faste déployés dans le décor de la *villa* de l'Oppius, tout comme ce microcosme, venaient donner corps à l'idée d'un nouvel âge d'or sur terre, que devait inaugurer le

règne de Néron. Différents décors et agencements intérieurs, comme le nymphée de Polyphème, du nom des fresques qui ont été retrouvées, appuient l'hypothèse d'une conception dionysiaque de cet âge d'or et non plus solaire, apollinienne, comme celle qu'avait développée l'empereur Auguste. D'autres dispositifs, comme l'orientation cardinale du bâtiment, qui permettait la projection du disque solaire dans la salle octogonale ou la possibilité d'inonder celle-ci à certains moments de l'année, peuvent cependant laisser penser que Néron n'était pas totalement insensible aux idées gréco-orientales d'un roi solaire.

Malheureusement pour nous, les vicissitudes du site, partiellement remblayé après 70 et l'avènement des empereurs flaviens, puis redécouvert à la Renaissance, n'ont permis de dégager environ que cent cinquante salles sur un ensemble qui devait en compter plus du double. Très peu des 30 000 m² de peintures qui existaient ont par ailleurs survécu. Dans les années 1930, les aménagements paysagers de ce complexe semi-enterré ont provoqué des infiltrations qui ont fortement dégradé celles qui restaient, obligeant les chercheurs à travailler à partir des copies des peintures qu'avaient réalisées les artistes de la Renaissance.

Nous pouvons cependant nous faire une idée du décor à partir du texte d'un poète contemporain, courtisan puis victime de Néron. Auteur d'une épopée (*La Pharsale*) qui raconte les guerres civiles de la fin de la République, Lucain (39-65) donne une description du palais de Cléopâtre à Alexandrie, qui est en réalité une critique à peine voilée du luxe de la *Domus Aurea* : « *Cléopâtre étale un luxe tapageur que la société romaine n'avait pas encore admis. Le lieu en était comme un temple, tel qu'en élèverait à peine une époque plus corrompue ; les voûtes lambrissées étaient chargées de richesses ; d'épaisses lames d'or cachaient les pièces de bois ; les marbres, qui n'étaient pas de simples placages superficiels, faisaient briller la demeure ; l'agate et le porphyre s'y trouvaient à profusion ; c'était dans tout le palais pléthore d'onyx sur lequel on marchait ; l'ébène marécifique ne recouvrait seulement pas les vastes jambages des portes, mais s'y dressait comme du chêne vulgaire, servant de support et non pas d'ornement à la demeure. Les galeries de*



**FOLIE
DES GRANDEURS**
Ci-contre :
reconstitution
de la *Domus
Aurea*. Au fond,
au centre, le
vestibule d'entrée
avec le colosse
de Néron, puis
le *stagnum* (lac
artificiel), où se
trouve aujourd'hui
le Colisée. A droite,
le pavillon de
l'Oppius, dont
on distingue, à son
toit doré, la salle
octogonale. Page de
gauche, à gauche :
le nymphée au
Polyphème de la
Domus Aurea est
le premier exemple
connu d'une
mosaïque de voûte
à sujet figuré.
A droite :
*La Naissance
d'Adonis*, fresque
de la *Domus
Aurea* (Oxford,
Ashmolean
Museum).
© RESEARCH AND 3D RECONSTRUCTION BY PROGETTO KATAKLYMUS.

l'atrium étaient revêtues d'ivoire et les portes recouvertes d'écailles de tortue indienne, colorées à la main, émaillées de taches où dans chacune était enchâssée une émeraude. Les gemmes étincelaient sur les lits, le jaspe donnait aux buffets de fauves reflets ; des tapis resplendissaient... »

Après la mort de Néron, la *Domus Aurea* ne fut pas immédiatement démantelée. Othon, un des fugaces prétendants à sa succession (il ne régna que de janvier à avril 69), dépensa cinquante millions de sesterces pourachever le palais. Avec l'avènement des Flaviens (Vespasien, puis ses fils Titus et Domitien) en 69 et l'arrivée de Vespasien à Rome un an plus tard, le complexe fut partiellement transformé. Si le colosse resta en place, il fut pourvu d'une couronne radiée et prit les traits du Soleil. Portiques et entrepôts le long de la voie Sacrée furent réaménagés et transformés. Le bassin artificiel céda la place au Colisée, les portiques furent détruits. Une partie du pavillon de l'Oppius servit de fondation aux thermes publics que Titus fit construire. Aucun des Flaviens ne résida vraiment dans la *Domus Aurea* restructurée : Titus occupa, non loin de là, la maison de Mécène, ce qui laisse penser que le parc de l'Esquilin était en partie préservé ; Vespasien choisit de demeurer dans les « jardins de Salluste », un domaine situé sur le Quirinal. La *Domus Tiberiana* fut réaménagée par Vespasien puis par Domitien, avant que celui-ci n'entreprene l'édification

d'un palais unitaire au centre de la colline du Palatin, les *Domus Flavia* et *Augustana*, et ne fasse disparaître la salle à manger circulaire sous les substructions de la terrasse de la Vigna Barberini. Le Palatin rassemblait désormais espaces de représentation et espaces privés, mais les principes de l'architecture voulue par Néron ne disparurent pas totalement. ↗

Ancien membre de l'ENS et de l'Ecole française de Rome, Manuel Royo est professeur d'histoire de l'art et d'archéologie à l'Université de Tours. Il s'est spécialisé dans la topographie historique de Rome et du Palatin, l'architecture et l'urbanisme romains et l'histoire de l'archéologie.

À LIRE de Manuel Royo



Domus imperatoria
« Béfar », 303
Ecole française
de Rome
436 pages
73 €

ARCHÉOLOGIE
Par Françoise Villedieu

Les Secrets de la Rotonde

Elle tournait jour et nuit sur elle-même, offrant aux convives une exceptionnelle vue sur Rome. L'emplacement de la fameuse salle à manger tournante de Néron semble bien avoir été retrouvé.

Dans le livre qu'il consacre à Néron au sein de ses *Vies des douze Césars*, Suétone affirme que la principale salle à manger de la *Domus Aurea* était ronde et tournait jour et nuit sur elle-même en imitant le mouvement du monde (SVET, *Nero*, XXXI, 3).

Ce passage a longtemps piqué la curiosité des historiens et archéologues de Rome. Plusieurs hypothèses d'identification des restes de cette *cenatio rotunda* avaient déjà été proposées lorsqu'une fouille récente a mis au jour les vestiges d'un édifice qui semble beaucoup mieux correspondre à la description que les « candidats » précédents. Parmi ceux-ci, citons la salle octogonale du pavillon de l'Oppius et les fondations d'une construction de plan circulaire placée au sommet du Palatin. La nouvelle hypothèse, elle, porte sur un édifice situé dans l'angle nord-est du Palatin, au centre de la *Domus Aurea*.

Découvert en 2009 par une équipe franco-italienne que j'ai eu l'honneur de diriger, le bâtiment correspond au soubassement sur lequel se dressait la salle à manger. Celui-ci fut entièrement démantelée au début des années 70 du 1^{er} siècle, sous le règne de Vespasien, et son support fut alors enseveli dans les remblais employés pour remodeler ce secteur du Palatin, où allait être installé un corps de la nouvelle résidence impériale créée par les membres de la dynastie flavienne (69-96). Laissé presque intact alors, le soubassement fut par la suite recoupé et



À LA TABLE DE NÉRON
Ci-contre : restitution hypothétique de la *cenatio rotunda*. Du bâtiment ne subsiste que le soubassement, mais les traces visibles en son sommet permettent d'affirmer que le corps de bâtiment qu'il supportait était doté d'un plancher tournant (*page de droite, en bas, restitution du plancher de la salle à manger tournante*).
Page de droite, en haut : *Un festin chez Néron. L'Enlèvement de Lytie, par Ulpiano Checa, in Quo vadis ? par l'image, numéro spécial de L'Art du théâtre, 15 juin 1901.*

donc endommagé par l'introduction des fondations de divers corps de bâtiment. Ces circonstances rendent l'exploration des vestiges extrêmement difficile et même par endroits impossible.

Le soubassement a l'aspect d'une tour mesurant 20 m de hauteur et 28 m de

diamètre, érigée sur les pentes du mont Palatin. Il est constitué de trois éléments concentriques : un pilier central mesurant 4 m de diamètre et des murs annulaires dessinant deux cercles, l'un de 16 m et l'autre de 28 m de diamètre. Il compte deux niveaux mesurant respectivement 6 et



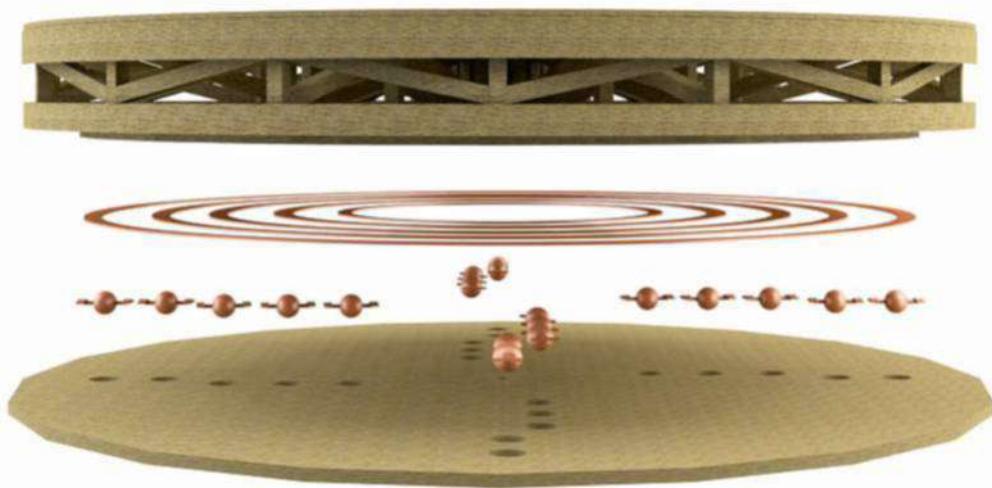
DESIN N'ANDRÉ © IRAA-CNRS/AMU/FR. © COLLECTION DAGLI ORTI/AURIMAGES. M. LANG/EDICOM © EFR 14 m de hauteur. Deux séries de huit arcs en plein cintre relient le pilier central au premier mur annulaire, une au sommet du soubassement, l'autre au niveau du premier étage ; ces arcs supportaient des planchers. Entre les deux murs, le sol du premier étage est formé par une voûte annulaire, tandis que des blocs de travertin insérés dans les maçonneries servaient à soutenir un plancher au niveau supérieur.

La première fonction de ce corps de bâtiment était de placer la salle à manger qu'il supportait dans une position depuis laquelle on pouvait couvrir du regard, sur 360°, le sommet du Palatin, le Caelius, l'Esquilin, le Forum et le Capitole et, évidemment, l'ensemble de la résidence de Néron. Par ailleurs, il abritait un mécanisme et divers dispositifs techniques servant à assurer la rotation du plancher de la salle à manger. Le mécanisme logé dans le soubassement était relié à une roue hydraulique située à l'arrière de l'édifice, à l'extérieur. Alimentée par une branche de l'aqueduc de Claude construite sous le règne de Néron pour desservir le Palatin, cette roue transmettait la force ainsi produite au pavement

mobile par l'intermédiaire d'un engrenage dont le rôle était de régulariser le mouvement et de lui imposer un rythme lent. On ignore à quelle vitesse s'effectuaient les rotations, mais à titre d'hypothèse (et en prenant pour exemple les restaurants tournants actuels), on suppose que le plancher devait effectuer un tour complet en deux heures environ, assez lentement pour éviter tout désagrément aux convives, mais

à un rythme leur permettant de se rendre compte que leur point de vue sur le paysage changeait progressivement.

Cette fonction utilitaire apparaît clairement lorsqu'on examine les circulations internes. Si aujourd'hui l'accès au bâtiment se fait à partir du sol de la terrasse artificielle et donc en descendant, à l'origine on y entrait par une porte aménagée à la base. De là, on atteignait le premier étage, où se



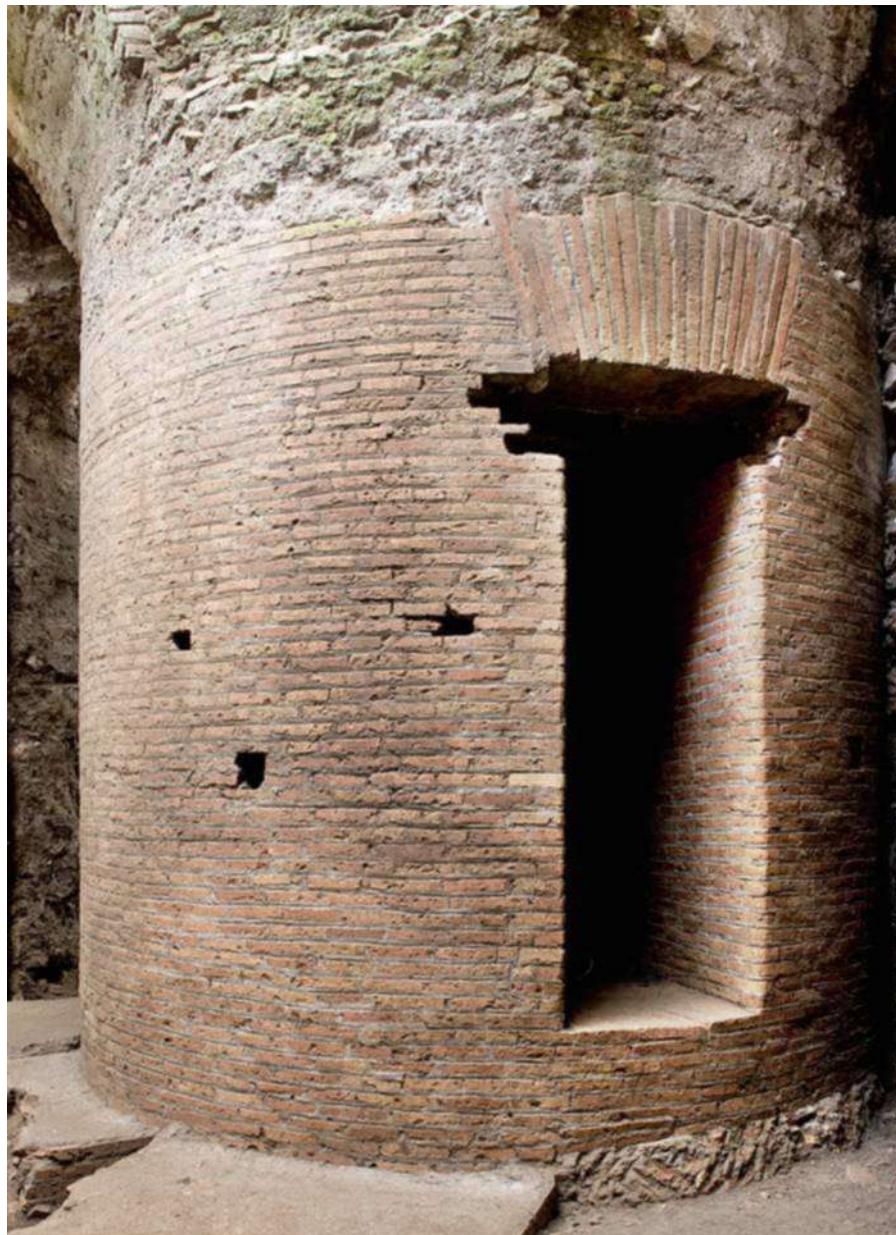


trouvait la machinerie, en empruntant un escalier à vis installé dans le pilier central, escalier dont la réalisation fut certainement le fruit de calculs savants, mais qui a de toute évidence mis à rude épreuve l'habileté de maçons confrontés pour la première fois à un ouvrage de ce type. Parcourir cet escalier est de fait une expérience émouvante, où se mêlent toutefois l'émerveillement suscité par la qualité du traitement des parois et un peu de surprise en constatant que la solution adoptée pour couler la voûte n'a pas donné des résultats très brillants. Après plusieurs siècles de pratique de la construction en brique et blocage (le béton antique), les maçons sauront faire mieux, ainsi que le démontrent les escaliers à vis des thermes de Dioclétien et de la basilique de Maxence. Mais à l'époque de Néron, l'emploi de ces techniques était encore relativement récent. Aucune communication entre la salle à manger et le soubassement n'était prévue : celui-ci était uniquement un espace de service, réservé au fonctionnement du mécanisme et peut-être à des activités liées aux spectacles offerts aux invités de l'empereur.

Ce sont les détails visibles au sommet du soubassement qui permettent d'affirmer que le corps de bâtiment qui se dressait au-dessus était doté d'un pavement tournant. A ce niveau, en effet, deux types de traces sont restés inscrits dans la maçonnerie. On observe d'une part des cavités hémisphériques évoquant la présence de pièces ressemblant à nos roulements à billes, dont la forme exacte peut être restituée grâce aux exemples fournis par les restes d'une plate-forme tournante antique retrouvés dans le lac de Nemi, au sud de Rome. Il s'agissait de galets de bronze composés chacun d'une sphère prolongée par deux tiges latérales. Celles-ci servaient à fixer le galet sur la plate-forme pour lui permettre de tourner sans glisser hors de la

cavité. Dans l'édifice néronien, les galets devaient être rivetés sur un premier plancher fixé au sommet de la maçonnerie, où ils servaient manifestement à faciliter la rotation et à équilibrer un second plancher qui, lui, était mobile. Une cavité moins

large et plus profonde occupe par ailleurs le centre exact du soubassement, encadrée par des traces produites par un arrachement : probablement celui du pivot autour duquel tournait le plancher mobile. Celui-ci était sans doute relativement épais et





GRAND ANGLE Ci-dessus : le panorama sur Rome tel qu'il se présente actuellement depuis l'angle nord-est du Palatin où se situe l'édifice identifié comme étant la *cenatio rotunda*. Page de gauche, en bas : le pilier central de 4 m de diamètre dans lequel s'ouvre l'accès à l'escalier à vis menant à la machinerie qui assurait la rotation du plancher de la salle à manger. Ci-dessous : tasse en fluorite décorée de pampres en bas-relief et, sous l'anse, d'une tête barbue (probablement Dionysos ou l'un de ses compagnons), vers 50-100 (Londres, The British Museum). Pline rapporte que Néron alla jusqu'à payer un million de sesterces pour acquérir une telle tasse tant il prisait ce type de vaisselle.

produit par un assemblage savant de pièces de bois, qui garantissait la rigidité d'un disque mesurant pour le moins 12 m de diamètre et dont les seuls appuis connus actuellement sont ceux qui viennent d'être décrits. Sa face inférieure avait sans nul doute fait l'objet d'un traitement particulier visant à le protéger des effets du frottement exercé par les galets (des anneaux métalliques pourraient avoir assumé cette fonction).

La salle à manger elle-même fut entièrement démantelée dans les années 70 du 1^{er} siècle et, en imaginant combien son décor devait être somptueux, on conçoit aisément qu'il ait été soigneusement récupéré. Toutefois, si les éléments architecturaux employés dans la construction ont entièrement disparu, le dessin des murs et les comparaisons que l'on peut établir avec des édifices antiques de plan similaire autorisent à imaginer sa forme générale. Le plancher tournant, probablement revêtu d'une marqueterie faite de bois précieux, occupait l'espace circonscrit par le premier mur annulaire du soubassement ; tout autre matériau – marbre, mosaïque – aurait alourdi excessivement le plateau et affecté l'ensemble du système. Sur le mur devait se dresser une première série de colonnes ; une seconde reposait sur le mur externe. Entre les deux courait une galerie couverte par une toiture, tandis que l'espace central était protégé par une coupole, à pans coupés ou hémisphérique. Ces lignes générales sont vraisemblables, mais les détails de la réalisation, tout comme la nature exacte des matériaux employés, ne peuvent être que le fruit d'hypothèses, qui tiennent compte des critères esthétiques et des techniques en usage au 1^{er} siècle de notre ère.

Nous avons vu que l'escalier à vis logé dans le pilier central desservait uniquement le premier étage du soubassement et qu'aucune communication accessible aux invités n'existaient entre cette partie de

l'édifice et la salle à manger. L'accès à celle-ci devait se faire depuis un pavillon du palais dressé sur les pentes du Palatin, derrière la *cenatio rotunda*, où devaient également se trouver les cuisines. De fait, plusieurs indices livrés par les fouilles permettent de supposer que la *cenatio rotunda* était associée à d'autres corps de bâtiment contemporains. Les données recueillies à ce jour interdisent cependant d'en reconnaître la forme exacte.

Installés dans cette salle à manger, bien au-dessus du commun des mortels, Néron et ses invités cultivaient sans nul doute le plaisir et/ou l'illusion de dominer le monde et de se rapprocher ainsi des dieux et des dieux. Ce sentiment pourrait avoir été alimenté par des mises en scène qui, sur le principe du *deus ex machina*, prévoyaient l'apparition d'acteurs dans le couloir circonscrit par les deux colonnades. A cet endroit en effet, un détail visible dans la maçonnerie suggère la présence d'un dispositif comparable à celui qui était employé pour faire apparaître les fauves dans l'arène de certains amphithéâtres, en les faisant littéralement « sortir du sol ».

Aujourd'hui, tant au point de vue architectural que sous l'angle des connaissances scientifiques et techniques déployées, la *cenatio rotunda* réveille l'écho d'un passage des *Annales* de Tacite : l'historien, qui vante l'ingéniosité de Sévère et

Celer, les deux ingénieurs/architectes auxquels Néron fit appel pour construire son palais, y souligne en effet qu'ils cherchaient à « *obtenir, par l'art, ce que la nature s'obstine à refuser* » (15, 42).

Directeur de recherche émérite (CNRS-AMU), rattachée au Centre Camille Jullian, Françoise Villedieu est intervenue, entre 1985 et 1999, sur le site de la Vigna Barberini sur le Palatin, à Rome, avant de se consacrer à la publication des résultats des fouilles. Elle a dirigé de 2009 à 2017 l'équipe franco-italienne qui y a identifié la salle à manger tournante du palais de Néron.





Sous le signe du Prince Ci-dessus : Buste de l'empereur Claude, camée en sardonyx à trois couches, v. 41-45, monture en or émaillé attribuée à Josias Belle, fin du XVII^e siècle (Paris, Bibliothèque nationale de France). C'est sous Auguste que l'art de la glyptique (taille de pierres dures) se développe à Rome dans un contexte de prospérité favorable à la mode des bijoux. Sous le règne de Claude, la production de camées au sein de la cour impériale est particulièrement abondante, avec un style marqué par les contrastes des couleurs.



Complètement, camée

Grands amateurs de bijoux et de matières précieuses, les Romains passèrent maîtres dans l'art de la confection des camées. Il était à son apogée sous Claude et Néron.



BIJOUX DE FAMILLE

Ci-contre : *Agrippine la Jeune*, camée en agate, 1^{er} siècle, monture en or et pierres précieuses du XIII^e siècle (Aoste, Museo del Tesoro). En haut, à gauche : double portrait célébrant l'entente de Néron et Agrippine, camée en sardonyx, 56 (Paris, Bibliothèque nationale de France). En haut, à droite : *Portraits de l'empereur Claude avec son épouse Agrippine la Jeune et de son frère Germanicus avec son épouse Agrippine l'Aînée, émergeant de cornes d'abondance*, camée en onyx, 49 (Vienne, Kunsthistorisches Museum). Avec une finesse exceptionnelle dans les détails et les expressions des visages, l'art du camée atteint son apogée à l'époque julio-claudienne.

Néron superstar

Plébiscité par le cinéma grâce au roman *Quo vadis ?*, Néron a été longtemps une star du grand écran. Au prix d'une incorrigible caricature.

Peu de personnages historiques auront eu à se plaindre de la littérature autant que Néron. Après Machiavel et Racine, c'est à Henryk Sienkiewicz et à *Quo vadis ?* que tient presque tout entier le malheur de l'empereur. Loin de mettre en garde le lecteur contre les limites de la fiction, son sous-titre, *Roman des temps néroniens*, a agi en effet comme le catalyseur d'une caricature répétée jusqu'à plus soif. Par un hasard singulier, *Quo vadis ?* vit le jour comme feuilleton en 1895, soit l'année même de la naissance du cinéma. Et, l'année suivante, sa publication en roman coïncidait avec la production d'un film français d'une minute, *Néron essayant des poisons sur des esclaves*, de Georges Hatot. Un titre programme qui laissait peu de doute sur la malédiction qui allait s'étendre aussitôt à la filmographie de Néron.

C'est en effet à travers les multiples adaptations de *Quo vadis ?* (six films et une série télévisée depuis 1901) que le cinéma a le plus souvent mis en scène la figure de l'empereur. Dans la version de l'Italien Enrico Guazzoni (1912), premier long-métrage de l'histoire du cinéma et immense succès mondial, Néron (Carlo Cattaneo) a déjà toutes les caractéristiques du tyran théâtral. « *Incendie de Rome, chrétiens jetés aux lions, torches humaines dans les jardins impériaux, banquets romains, rien ne fut ménagé. Un Néron cauteleux, un Pétrone couronné de roses qui s'ouvriraient les veines dans un bain furent universellement admirés et le film fut partout salué comme une grande œuvre d'art. Il était à la mesure exacte*

du livre de Sienkiewicz », souligne l'historien du cinéma Georges Sadoul.

En 1924, c'est Emil Jannings, l'un des plus grands acteurs de son temps, qui prête ses traits à un Néron encore muet dans le *Quo vadis ?* de Gabriellino D'Annunzio (le fils du poète Gabriele) et Georg Jacoby. On peine à apprécier les qualités du futur premier oscar du meilleur acteur, tant son jeu outrancier laisse aujourd'hui pantois. L'avènement du parlant, de la couleur et des superproductions ne fera qu'entraîner le Néron de Sienkiewicz un peu plus loin dans la caricature. Fastidieux brouillon de l'excellent *Ben-Hur* que produira sept ans plus tard la même Metro-Goldwyn-Mayer, le *Quo vadis ?* de Mervyn LeRoy (1951), tourné comme lui à Cinecittà, enfonce le clou. Avec ses récitals délirants, ses bagues en soucoupes volantes, ses toges scintillantes et ses séances de pédicure, le grand Peter Ustinov est littéralement en roue libre et, malgré un génial second degré british, réduit son personnage à un monument kitsch, à côté duquel Michou tiendrait presque de la vestale.

Curieusement, au moment même du début de la publication de *Quo vadis ?* en feuilleton (mars 1895), le dramaturge britannique Wilson Barrett avait fait représenter au théâtre *Le Signe de la Croix*, une pièce au sujet identique, devenue aussitôt un succédané de choix pour le cinéma : trois films de ce nom allaient voir le jour, dont le plus fameux signé par Cecil B. DeMille, le maître du film à grand spectacle (1932). Cocktail fort de sexe et de violence (lions,



tigres, éléphants, ours, alligators, taureau, gorille : les jolies chrétiennes dénudées subissent littéralement, dans l'arène, l'assaut de l'arche de Noé), cette superproduction a fait date. Personnification du mal absolu, l'immense Charles Laughton y prête à Néron son double menton et son jeu à peine plus sobre que celui d'Ustinov, et Claudette Colbert campe une affriolante Poppée, confite comme il se doit dans ses bains de lait d'ânesse.

Mais la nouveauté décisive de ce Néron réside dans le prologue que Paramount fit ajouter au film par DeMille à l'occasion de sa ressortie en 1944, inspirée par la campagne des Alliés en Italie : on y voit en effet, dans un avion américain chargé de lancer sur Rome des tracts antiallemands, un aumônier militaire déclarer : « *Néron se croyait le maître du monde. Il ne se souciait pas plus de la vie d'autrui que Hitler. Pour satisfaire un cruel caprice personnel, il incendia cette même ville* », tandis que le rire démoniaque de Néron retentit au milieu des flammes. *La reductio ad Hitlerum* était née et c'est Néron qui en faisait les frais !



En réalité, les arrière-pensées politiques remontaient à Sienkiewicz : l'écrivain avait composé sa figure de monstre en songeant aux tsars Nicolas Ier et Alexandre II, dénoncés à travers Néron comme les persécuteurs de la Pologne pour avoir rattaché de force les catholiques uniates à l'orthodoxie.

Dès lors, on voit mal d'où pouvait venir le salut cinématographique pour l'empereur maudit, dont la figure oscille systématiquement entre le ridicule et la cruauté tout au

long de la cinquantaine de titres de sa filmographie. Logiquement, c'est l'Italie qui lui a offert la plus longue carrière, l'installant au fil des modes et sans aucun effort de véracité historique dans des péplums, des comédies, et même, les seventies passant par là, dans des films érotiques, avec l'infatigable Poppea dans le rôle-titre. La toge sied même si bien à Gino Cervi, le Peppone des *Don Camillo*, qu'on le voit passer allègrement du péplum Néron, *tyran de Rome* (Primo Zeglio,

AFFREUX, SALE ET MÉCHANT

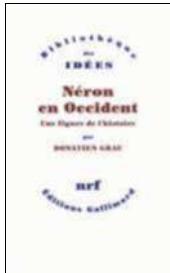
Les multiples adaptations de *Quo vadis ?* ont imposé Néron comme une valeur sûre du grand écran (*au centre*, *Emil Jannings* dans la version de 1924 ; *ci-dessus*, *Peter Ustinov* dans celle de 1951).

La pièce de théâtre *Le Signe de la Croix* a inspiré à Cecil B. DeMille, en 1932, le film homonyme (*ci-contre*), où Charles Laughton livre une autre interprétation mémorable de l'empereur.

1949) à O.K. Néron ! (Mario Soldati, 1951), une loufoque comédie fantastique : deux marins américains se trouvent transportés en rêve dans la Rome antique, où ils sont pris successivement pour des chrétiens, des danseuses africaines, des gladiateurs et des conseillers politiques de l'empereur...

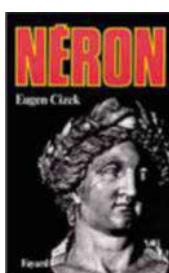
Tel l'enfant abandonnant son jouet sans un regard après l'avoir consciencieusement démantiblé, le cinéma contemporain a relégué Néron aux oubliettes. Trop vu, trop usé, trop déformé. La résurrection du péplum inaugurée par *Gladiator* (Ridley Scott, 2000) s'est faite au profit d'un autre empereur, Commodo, autre proie facile mais en l'occurrence infiniment mieux traitée. Qui sait ? Même moins vendueuse que la figure du monstre incendiaire, c'est peut-être une rédemption analogue que le septième art finira par offrir à Néron. ✓

Par Jean-Louis Voisin, Geoffroy Caillet et François-Joseph Ambroselli



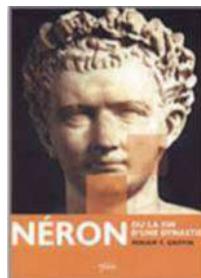
Néron en Occident. Une figure de l'histoire. Donatien Grau
Qui croire lorsqu'on parle de Néron ? Les auteurs anciens, mais lesquels ? Ou les historiens contemporains qui, s'ils ne visent pas à réhabiliter l'empereur, cherchent, derrière la légende noire, une certaine vérité ? La question est-elle bien posée ? Non, répond Grau qui suit une autre perspective, plus ambitieuse : comment s'est formée la « créature » littéraire qu'est Néron ? Au-delà de l'accumulation de clichés, d'âge en âge, de siècle en siècle, son image évolue, se transforme, se noircit ou devient presque irénique. Parfois austère, toujours passionnant. **J-LV**
Gallimard, « Bibliothèque des idées », 2015, 416 pages, 32 €.

Néron. Eugen Cizek
La biographie de cet excellent historien roumain, disparu en 2008, avait révolutionné les études néroniennes lors de sa parution en 1982. Elle proposait en effet un Néron qui n'était pas un débauché sadique ou un incendiaire lubrique, mais un jeune homme ivre de son pouvoir, porteur de valeurs révolutionnaires à Rome. En outre, elle analysait la Cour et ses micro-solidarités d'une manière inhabituelle. Elle n'a guère vieilli, constitue une mine d'informations, renvoie toujours aux sources et fait le point à la date de sa publication sur notre savoir sur Néron. **J-LV**
Fayard, 1982, 476 pages, 25 €.



Néron en toutes lettres

Le Mythe Néron. La fabrique d'un monstre dans la littérature antique (I^{er}-V^e siècle). Laurie Lefebvre
L'historicité de Néron a fondu au profit de l'élaboration d'un mythe, dont l'auteur propose ici une passionnante analyse, qui passe au crible l'intégralité des évocations de l'empereur dans la littérature grecque et latine postérieure à sa mort. Elle montre que, historiens, poètes ou exégètes, païens, juifs ou chrétiens, les auteurs ont composé à partir de Néron une véritable panoplie de la monstruosité faite homme, d'où émergent le poète, le matricide et le persécuteur des chrétiens, avec une infinité de variantes au gré des siècles et de la nécessité symbolique du moment. **GC**
Presses universitaires du Septentrion, 2017, 364 pages, 28 €.

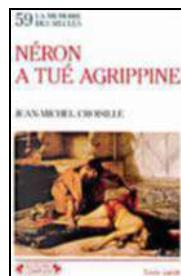
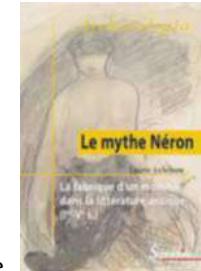


Néron ou la fin d'une dynastie. Miriam T. Griffin
C'était l'une des plus grandes romanistes contemporaines, peu connue en France. Décédée en mai 2018 à Oxford, où cette Américaine enseignait, elle n'a qu'un seul livre traduit en français, celui-ci. Même si la traduction laisse parfois à désirer, il révèle la profondeur d'une pensée originale, l'ampleur d'une érudition scrupuleuse, la finesse d'une analyse vivifiante. Paru peu après celui de Cizek, mais totalement différent dans sa démarche et dans son esprit, il est lui aussi indispensable pour qui veut connaître cet empereur, son temps et le poids que constitue le gouvernement de l'Empire. **J-LV**
In folio, « Memoria », 2006, 368 pages, 28,90 €.

Néron. Guy Achard

Un essai comme on les aime : pas un mot de trop, tiré au cordeau, clair et ordonné. Et pourtant, tout y est. Pour qui hésite à se lancer dans un gros livre, cette présentation de l'empereur par un excellent spécialiste est des plus satisfaisantes et aborde toutes les questions que l'on peut se poser. **J-LV**

PUF, « Que sais-je ? », 1995, 128 pages, d'occasion.



59. Néron a tué Agrippine. Jean-Michel Croisille

L'assassinat d'Agrippine est à tous égards l'épisode central du règne de Néron. Aussi, loin de se contenter du récit rocambolesque d'un des matricides les plus célèbres de l'histoire, l'auteur retrace-t-il par le menu les relations du fils et de la mère, les étapes, les mobiles et la postérité de ce crime hors norme. Une fascinante autopsie. **GC**
Editions Complexes, « La Mémoire des siècles », 1999, 224 pages, 11 €.



Néron. Le mal aimé de l'Histoire

Claude Aziza

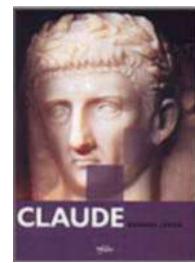
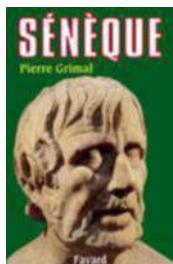
« Au temps de la Renaissance, Néron eût été un Laurent de Médicis mû par César Borgia. » La comparaison de Claude Aziza est périlleuse mais séduisante. Tout comme sa thèse : Néron fut sanguinaire par la force des choses, mordu par le cynisme et emporté par le vent violent de la politique sénatoriale. Sans prétendre à l'exhaustivité, l'auteur livre une synthèse attrayante du mythe Néron et dépeint l'existence de cette âme d'artiste, qui avait endossé à contrecœur le manteau impérial. Magnifiquement illustré, cet ouvrage satisfera quiconque veut se plonger en une centaine de pages dans le bain des contradictions néroniennes. **F-JA**

Gallimard, « Découvertes Gallimard », 2006, 128 pages, 15,70 €.

Sénèque ou la conscience de l'Empire. **Pierre Grimal**

L'empereur français des lettres latines avait consacré à son cher Sénèque cette magistrale étude. Dans son style inégalé, il a voulu s'adresser à tous pour montrer comment la pensée et la réflexion d'un homme pouvaient essayer d'orienter et de modifier une politique. D'où cette tension constante, palpable à travers ces pages, entre un idéal et l'action, entre les principes philosophiques et les contingences matérielles. Qui l'emporte au final ? Le sage ministre qui se retire lorsqu'il ne supporte plus les frasques de son élève, ou ce dernier qui ordonne à son maître de se tuer ? **J-LV**

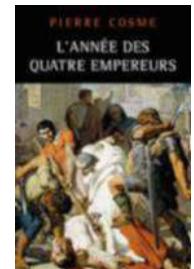
Fayard, 1991, 508 pages, 28 €.



Claude. **Barbara Levick**

Etrange : à cet empereur né à Lyon, où se trouve l'un des plus fameux de ses discours, les universitaires français ont consacré un excellent colloque réservé aux spécialistes, des articles, mais aucune grande biographie. Le genre est-il si décrié ? Celle-ci vient de Grande-Bretagne, d'Oxford, où elle est parue en 1990. Son auteur est une spécialiste de la biographie antique. Elle a la manière. Sa biographie s'impose par sa précision, sa clarté, sa connaissance profonde du fonctionnement de l'Empire et la qualité de sa traduction. **J-LV**

In folio, « Memoria », 2006, 320 pages, 28,90 €.



L'Année des quatre empereurs. **Pierre Cosme**

Ils sont quatre à vouloir succéder à Néron : Galba, Othon, Vitellius, Vespasien. Soit trois de trop. Pourquoi ont-ils souhaité prendre cette charge qui s'achèvera de façon tragique pour trois d'entre eux ? Avec quels moyens ? Qu'espéraient-ils ? Pourquoi cette guerre civile embrasa-t-elle tout l'Empire, avec le rôle des communications bien mis en lumière ? Pourquoi vit-elle le temple le plus sacré de Rome, celui de Jupiter Capitolin, partir en fumée ? Un texte qui éclaircit des situations obscures. **J-LV**

Fayard, 2012, 344 pages, 25 €.

Agrippine. Sexe, crimes et pouvoir dans la Rome impériale. **Virginie Girod**

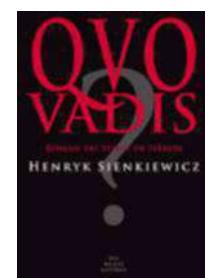
Le titre est affriolant. Le livre, un rien féministe, décevra l'amateur de turpitudes. Il est bien sage, bien classique. Malgré quelques petites bavures, de bonnes pages, en particulier sur l'atmosphère qui règne au palais impérial, des propositions telles celles sur la date de rédaction des Mémoires ou sur les responsabilités directes d'Agrippine dans différentes mises à mort (six personnes). Peut-être son rôle politique est-il exagéré par rapport aux réalités de l'Empire ? En tout cas la seule bonne biographie en français de ce personnage hors norme. **J-LV**

Tallandier, 2015, 304 pages, 20,90 €.

Quo vadis ? **Henryk Sienkiewicz**

Immense succès international, *Quo vadis ?* est resté, depuis sa parution en 1896, le modèle achevé du roman historique. Les amours du païen Marcus Vicinius et de la chrétienne Lygie au temps de la persécution qui suivit le grand incendie de Rome forment la trame d'un récit coloré à souhait, au point que *Quo vadis ?* est devenu, pour le grand public, la pierre angulaire de l'historiographie néronienne. Il faut dire qu'en puisant pêle-mêle chez Tacite et Suétone, dans les Actes de Pierre, *L'Antéchrist* de Renan et les guides de voyage de Rome, Sienkiewicz a insufflé à son « roman des temps néroniens » une vraisemblance qui fait mouche, même si cet assemblage de sources qu'il s'abstient de critiquer relève évidemment de la pure littérature. La véritable dimension historique de *Quo vadis ?* est ailleurs : à travers la persécution des chrétiens de 64-68, Sienkiewicz transposait en réalité la situation des catholiques uniates de Pologne opprimés par la Russie, et sa figure du monstre Néron n'était rien d'autre que celle des tsars honnus, Nicolas Ier puis Alexandre II. Aujourd'hui bien oublié, ce sous-texte politique, qui exaltait le patriotisme polonais, n'est pourtant pas étranger à la force de conviction de l'œuvre. **GC**

Les Belles Lettres, 2010, 638 pages, 25,40 €.

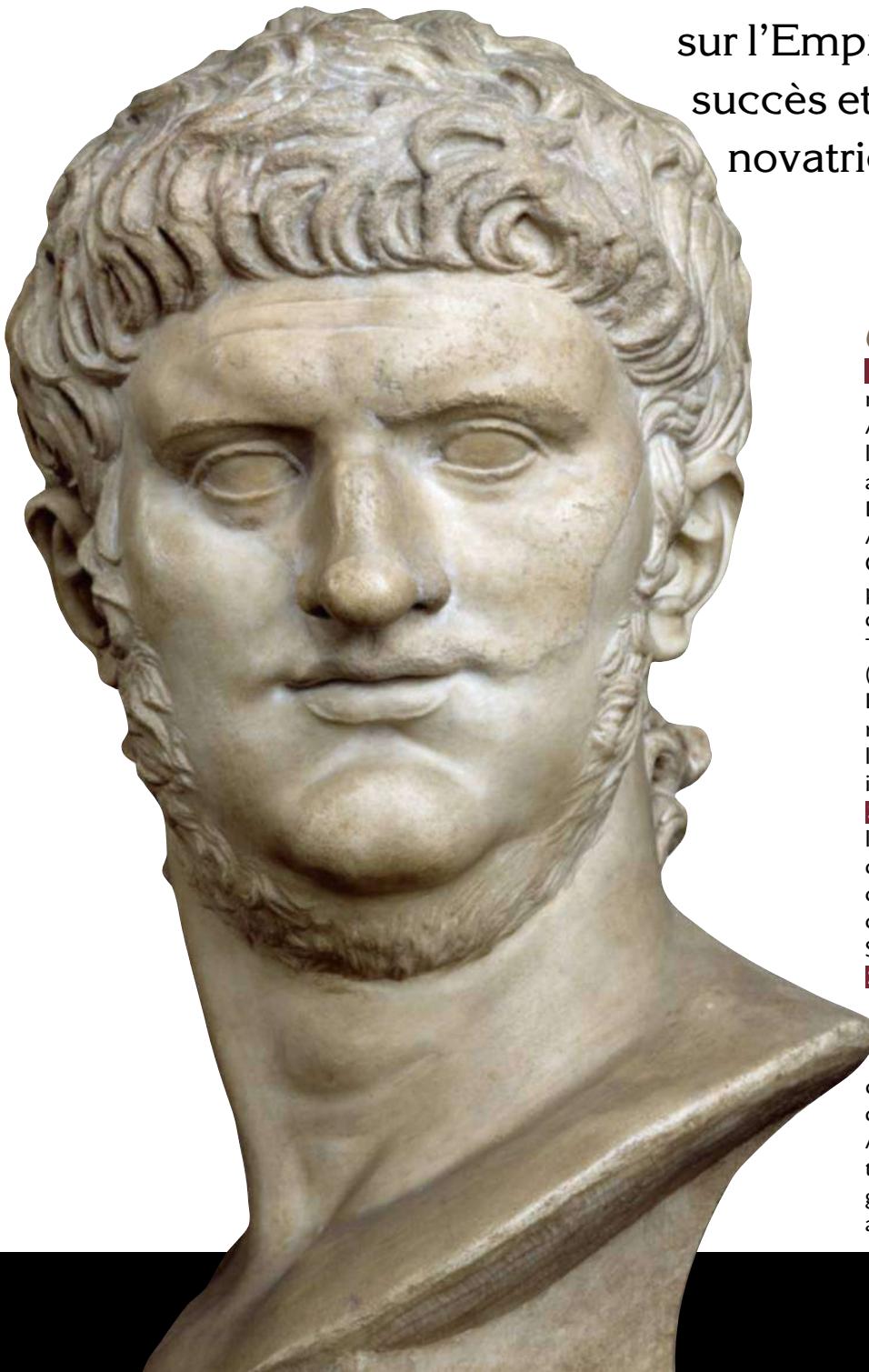


CHRONOLOGIE

Par François-Joseph Ambroselli

Chronique d'une tragédie

Néron a régné quatorze ans sur l'Empire, alternant succès et revers, intuitions novatrices et crimes.



Une enfance tourmentée

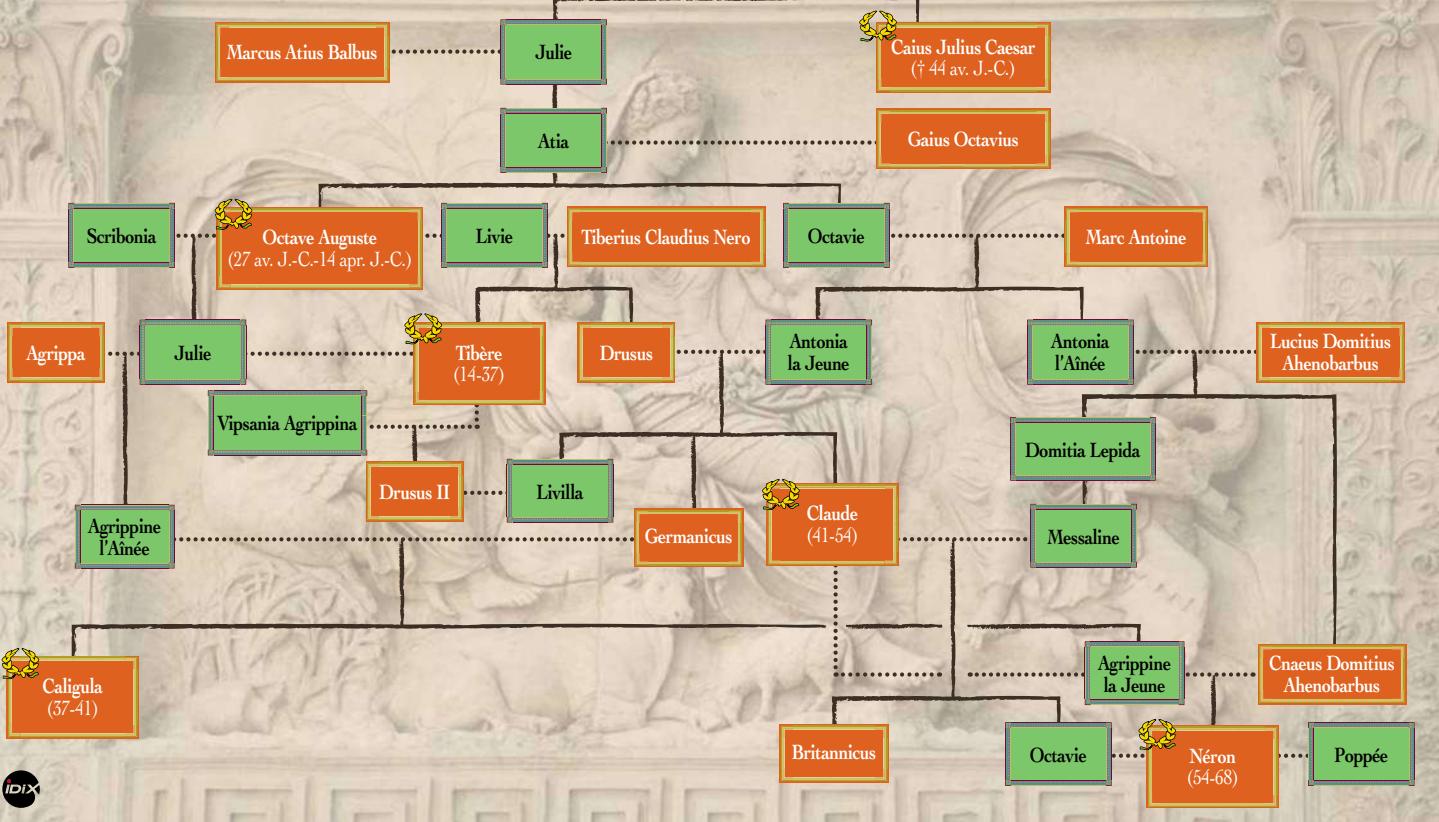
15 DÉCEMBRE 37 Lucius Domitius Ahenobarbus, futur Néron, voit le jour à Antium, un port au sud-est de Rome, sur le littoral tyrrhénien. Son père, Cnaeus, appartient à la famille plébéienne des Domitii Ahenobarbi tandis que sa mère, Agrippine la Jeune, sœur de l'empereur Caligula, est issue à la fois par son propre père (Germanicus) de la famille patricienne des Claudii (celle de l'empereur Tibère, qui remonte à Livie), et par sa mère (Agrippine l'Aînée) de celle d'Auguste. Le jeune prince naît dans une société romaine en mutation, troublée par des luttes intestines, ainsi que par un terrible incendie qui, en 36, a dévasté Rome.

39 Agrippine la Jeune est condamnée à l'exil sur l'île de Pontia pour avoir comploté contre son frère Caligula. Le jeune Lucius, qui n'a pas 2 ans, est séparé de sa mère et confié à sa tante paternelle Domitia Lepida. Son père meurt un an plus tard.

24 JANVIER 41 Assassinat de Caligula à Rome par des membres de la garde pré-torienne. Son règne, qui a duré moins de quatre ans, a été entaché de nombreux crimes et coups de folie que lui dictait son caractère instable. De sérieux troubles à Alexandrie et un autre incendie dévastateur à Rome en 38 avaient également fragilisé l'Empire. Claude, seul représentant adulte de la dynastie julio-claudienne, est

Les Julio-Claudiens

© ARALDO DE LUCA. © IDIX.



UNE FAMILLE FORMIDABLE Ci-dessus : par sa mère, Agrippine la Jeune, Néron descend d'Auguste divinisé, de sa sœur Octavie mariée à Marc Antoine, et de Livie, son épouse. Aux yeux d'Agrippine, son fils a donc toute la légitimité pour exercer le pouvoir suprême.

Page de gauche : Buste de l'empereur Néron, 1^{er} siècle (Rome, Musei Capitolini).

proclamé empereur par les prétoiriens à l'âge de 52 ans.

VERS FÉVRIER-MARS 41 Agrippine rentre à Rome, retrouve sa fortune et épouse le mari de sa belle-sœur Domitia Lepida. Le jeune Lucius, qui vient d'hériter de la fortune de son père, est placé sous le tutorat d'Asconius Labeo. Lucius jouit dès lors d'une excellente formation intellectuelle, assurée par les affranchis Beryllus et Anicetus.

VERS 46-47 Agrippine confie la poursuite de l'éducation de son fils au prêtre égyptien Chaerémon, qui l'initie à l'histoire et à la spiritualité égyptiennes.

47 Mort du deuxième mari d'Agrippine, Caius Sallustius Crispus Passienus, qui ne semble pas avoir eu beaucoup d'influence sur le futur Néron.

48 Vers la fin de l'été, Claude ordonne la mise à mort de sa femme Messaline, qui le trompait avec de nombreux amants et l'avait ridiculisé en se livrant à un ultime outrage : elle avait fait célébrer son mariage avec le consul Caius Silius. Ce dernier est également exécuté.

49 En janvier, malgré sa promesse de ne plus prendre femme, Claude épouse sa nièce Agrippine. La mère de Lucius voit son ambition récompensée. Elle fait revenir Sénèque de Corse, où Claude l'avait exilé, pour en faire le précepteur de Lucius, alors âgé de 11 ans. Sénèque lui enseigne la rhétorique, la morale, les sciences politiques

et la philosophie. Le jeune homme manifeste également beaucoup d'intérêt pour les arts et les lettres. Afin de renforcer sa position, Agrippine arrange les fiançailles de son fils avec Octavie, la fille de Claude, âgée de 8 ans. La même année, Claude expulse les juifs de Rome. Les tensions qu'avait provoquées l'apparition dans les synagogues de prédicateurs messianiques prêchant au nom de *Chrestos* auraient été à l'origine de ce bannissement.

La conquête du trône

25 FÉVRIER 50 Lucius est adopté par Claude. Cette adoption est le fruit d'un long travail de sape orchestré par Agrippine auprès de son oncle et mari. Britannicus, le fils de Claude et de son ancienne épouse Messaline, né en 41, se voit devancé dans l'accession au trône par son nouveau frère aîné. Lucius devient Tiberius Claudius Nero puis, quelque temps après, Nero Claudius Caesar Drusus Germanicus, afin de témoigner de sa double filiation julienne et claudienne. Le surnom de Nero, qui signifie « le brave », passera à la postérité. Agrippine reçoit le titre d'*Augusta*.

4 MARS 51 Néron prend la toge virile à l'âge de 13 ans, soit quatre ans avant l'âge

fixé. Ainsi entré dans le monde adulte, il est aussitôt désigné consul avant d'être nommé prince de la jeunesse. Agrippine entretient sa popularité en puisant dans la fortune de son ancien mari pour offrir des jeux fastueux au nom de son fils.

53 Néron, âgé de 16 ans, épouse Octavie, que son père s'était empressé de faire entrer dans une autre famille afin d'éviter les accusations d'inceste. La dolente fille de Claude sort à peine de l'enfance et sera, tout au long de sa vie morose, négligée par son époux.

13 OCTOBRE 54 Annonce officielle de la mort de Claude, qui aurait succombé à une indigestion. Des doutes subsistent autour des circonstances de sa mort. Suétone et Tacite avancent que l'empereur fut empoisonné sur ordre d'Agrippine avec un plat de champignons. La thèse de la mort accidentelle – l'empereur avait déjà 63 ans et était sujet à de virulentes crampes d'estomac – n'est cependant pas écartée. La mort de l'empereur tombe, quoi qu'il en soit, au moment opportun pour l'impératrice : son fils est désormais en âge de monter sur le trône. Retenant Britannicus au palais, elle envoie Néron au camp des prétoiriens lire un discours savamment préparé par Sénèque. Quinze mille sesterces par tête



– la même somme que leur avait offerte Claude lors de son accession au pouvoir – suffisent à les convaincre de le proclamer empereur. En fin d'après-midi, les sénateurs ratifient cette proclamation. Néron, âgé d'à peine 17 ans, devient le maître du monde. Les conquêtes parthes en Arménie sont un premier test pour le jeune empereur, qui réagit immédiatement et envoie sur place le général Corbulon.

Le quinquennium

55 La politique néronienne, orientée par Sénèque et l'ancien procurateur Burrus, devenu préfet du prétoire, s'applique à être respectueuse de la justice, ainsi que de l'indépendance du sénat. Néron entame de grandes entreprises de construction afin de faciliter l'approvisionnement de la ville en eau et en denrées. Le jeune empereur tombe sous le charme d'une ravissante affranchie nommée Acté. Agrippine, constatant que son influence s'étiole au profit de Sénèque et de la belle maîtresse, écrit (peut-être) ses Mémoires – perdus, mais dont il est aisément d'imaginer l'amertume – puis menace son fils de soutenir Britanicus. Celui-ci, âgé d'environ 14 ans, meurt au cours d'un banquet, peut-être empoisonné sur ordre de l'empereur.

56 Néron accepte le titre de *Pater Patriae* après l'avoir refusé un an plus tôt. Sénèque écrit son traité *De clementia* adressé à Néron, où il exalte la grandeur du prince qui, à la suite d'Auguste, saura être magnanime. Agrippine est accusée de fomenter une nouvelle conspiration, mais la mère de l'empereur déjoue les accusations grâce au soutien de Burrus. Son crédit auprès de son fils s'est néanmoins considérablement amoindri.

57 Néron supervise la construction d'un gigantesque amphithéâtre en bois au Champ de Mars où, à l'instar du cirque et du théâtre, il donne un grand nombre de jeux et couvre les spectateurs de présents. Souhaitant alléger les charges de la plèbe, il distribue cette année-là quatre cents sesterces à chaque citoyen, interdit les spectacles coûteux des magistrats en province et se lance dans un vaste projet de réforme fiscale visant à la baisse ou à la suppression des taxes arbitraires, notamment celle sur le transport du blé. Néron

projette également de remplacer les taxes indirectes par des taxes directes, qui bénéficiaient au fisc impérial au détriment de la caisse du sénat.

58 Le projet de réforme fiscale de l'empereur est vivement rejeté par le sénat, qui craint de perdre une partie de ses ressources. Côté cœur, Néron entame une liaison avec une femme issue d'une noble famille originaire de Pompéi, nommée Poppée. Intelligente et cultivée, cette belle femme, de quatre ou cinq ans son aînée, réussit à exercer peu à peu une profonde emprise sur le jeune empereur. Agrippine, constatant la baisse conséquente de son influence, ne cache pas sa désapprobation. En Arménie, l'énergique Corbulon écrase les Parthes : il quitte son camp d'Erzerun et, après une ingénieuse opération de débordement, s'empare de la capitale Artaxate. Sénèque publie *Sur la vie heureuse*, où il promeut un art de vivre en accord avec la vertu et la raison, sans pour autant mépriser l'argent, duquel rien n'oblige le sage à se détourner.

Vers une politique autocratique

MARS 59 Las et excédé du joug de sa mère, inquiet de son influence au sein de l'armée, Néron, motivé autant par la volonté de s'émanciper que de préserver l'unité de l'Empire, se décide à la faire assassiner. La méfiaante Agrippine échappe à une première tentative d'attentat dans un naufrage simulé en Campanie. Néron envoie finalement un commando de soldats lui ôter la vie. Le parricide condamne la mémoire de sa mère et propage une « version officielle » qui maquille l'assassinat en suicide. La même année, Corbulon prend la ville de Tigranocerta et remet l'Arménie aux mains de Tigrane V, un protégé de Rome. Entre-temps, Néron annexe le territoire du roi Cottius, dernière enclave non romaine des Alpes occidentales. À Rome, un grand marché, le *macellum magnum*, est inauguré sur le Caelius tandis que débute la construction d'un arc de triomphe sur le Capitole, qui sera achevé en 62. L'année se clôture avec la première édition des *Juvenalia*, des jeux

pour la jeunesse organisés dans ses jardins, où Néron lui-même apparaît sur scène muni de sa lyre. Ces jeux non ouverts au public seront reconduits annuellement jusqu'en 64.

60 Néron instaure des jeux quinquennaux, les *Neronia*, afin de commémorer son avènement. La passion de l'empereur pour les jeux suscite des critiques. Une révolte éclate en Bretagne, de l'autre côté de la Manche, provoquée par les offenses infligées à la famille royale des Icéniens ainsi que par des taxes excessives. Menées par la reine Boudicca, les troupes rebelles ravagent la vallée de la Tamise.

61 Le gouverneur Suetonius Paulinus parvient, au prix de batailles sanglantes et malgré sa forte infériorité numérique, à rétablir l'ordre en Bretagne. Néron durcit sa politique intérieure et sa position vis-à-vis du sénat : les deux camps sont désormais face à face.

Le tragique au pouvoir

62 Burrus, qui s'est ouvertement opposé au divorce de Néron et d'Octavie, meurt au printemps d'une enflure de la gorge. Il est remplacé à la tête des prétoriens par Tigellin et Faenius Rufus. Très vite, le doute s'installe autour des circonstances de sa mort, et la thèse de l'assassinat par empoisonnement est propagée par les adversaires de l'empereur. Constatant sa perte d'influence, Sénèque se retire peu à peu de la vie politique. Néron divorce en mai, pour cause de stérilité, et se remarie avec Poppée. Envoyée en exil puis rappelée à Rome sous la pression du peuple, Octavie est finalement accusée d'adultère puis enfermée sur l'îlot de Pandateria, sur la côte tyrrhénienne, où elle est, en juin, contrainte à se donner la mort après une courte détention. Néron, qui a envoyé l'ex-consul Lucius Caesennius Paetus en Arménie afin de partager le commandement des différentes légions avec Corbulon, lance une nouvelle campagne contre les Parthes, qui se solde par un cuisant échec : l'armée de Paetus est vaincue par les Parthes, se retranche à Rhandaïa et capitule. Ses troupes, humiliées, sont contraintes de faire un triomphe au roi parthe Vologèse, avant de se retirer. La même année à Rome, Néron inaugure ses thermes. La loi de majesté, qui punit de

mort toute atteinte à l'autorité impériale, est remise à l'ordre du jour.

63 En janvier, Poppée donne naissance à une fille, Claudia Augusta, qui meurt à 4 mois. Néron apprend la défaite de son armée en Arménie lors de l'arrivée des émissaires parthes au printemps. Plutôt que d'accepter une paix humiliante, il confie de nouveau le commandement de toutes les légions à Corbulon. Face à la nouvelle armée de l'illustre général, les Parthes décident de négocier la paix. Le roi Tiridate s'engage à se rendre à Rome afin de se faire le protégé de l'empereur.

DÉBUT 64 Néron décide de faire éclater au grand jour son talent d'acteur et de chanteur et de jouer dans un théâtre à Naples.

NUIT DU 18 AU 19 JUILLET 64 Alors que Néron se livre à d'habituelles débauches à Antium, un effroyable incendie embrase Rome et consume, pendant neuf jours, la plus grande partie de la ville. Le feu ravage les temples de Luna, de Jupiter, d'Apollon, de Vesta, ainsi que la bibliothèque palatine, le théâtre de Marcellus, les palais de Tibère et de Néron : sur les quatorze régions de la cité, trois sont entièrement dévastées, tandis que sept autres subissent des dommages partiels. Revenu d'Antium, Néron ouvre ses jardins aux victimes, distribue habits et nourriture, baisse le prix du blé et ordonne la construction de baraquements pour les sinistrés sur le Champ de Mars. Les sources antiques divergent sur les causes de l'incendie. Suétone écrit que l'empereur criminel, monté sur une haute tour, chanta un poème sur la ruine de Troie. Cette légende noire ne trouve aucun fondement solide dans les sources et il apparaît fort douteux que Néron soit à l'origine d'un tel désastre. Néanmoins la rumeur se propage, et l'empereur, pour détourner la vindicte populaire, accuse les chrétiens de Rome qui sont, dès lors, pourchassés et suppliciés. Quelque temps après commence l'édification de la *Domus Aurea* afin de relier le Palatin à l'Esquilin, fonction qu'occupait jusqu'alors la *Domus Transitoria*, édifice néronien emporté par les flammes.

Le temps des troubles

PRINTEMPS-ÉTÉ 65 En avril, une grande conjuration contre Néron menée par

l'aristocrate Pison et appuyée par de nombreux personnages consulaires, parmi lesquels le préfet du prétoire, Faenius Rufus, est démasquée et sévèrement réprimée : des centaines de personnes sont tuées ou contraintes au suicide. C'est ce dernier sort que connaîtront la même année Sénèque – dont la participation active à la conspiration paraît improbable – et son neveu, le poète Lucain, qui avait froissé l'empereur-artist par son talent. Peu de temps après la découverte du complot, Néron inaugure la deuxième édition de ses jeux, les *Neronia*, au cours desquels il participe au concours de chant et d'éloquence.

AUTOMNE 65 Mort de Poppée, vraisemblablement en couches. Cette dernière est immédiatement divinisée. Néron, esseulé, demande la main de sa belle-sœur Claudia Antonia qui, s'y refusant, est éliminée. A la fin de l'année, la peste fait trente mille morts à Rome.

DÉBUT 66 Après un périple de neuf mois, le roi d'Arménie Tiridate est accueilli par Néron à Naples. Conduit à Rome, il fait allégeance à l'empereur, qui le couronne officiellement au cours d'une cérémonie sur le Forum. C'est l'apogée du règne. Grâce à ce couronnement, les Romains n'auront plus à se soucier des Parthes pendant cinquante ans.

MAI 66 Les juifs se soulèvent en Judée. Au même moment, l'empereur épouse Statilia Messalina, après avoir contraint son mari au suicide. Sa paranoïa emprise : il oblige Pétrone, son confident, et le sénateur Thrasea, coupable de ne pas être assez assidu aux séances du sénat, à s'ôter la vie.

FIN SEPTEMBRE 66 Néron laisse la direction des affaires à son affranchi Helius et part en Grèce – son seul voyage officiel – afin d'y faire admirer ses talents de musicien. Il se produit à Actium et à Corinthe, où il passe l'hiver. Entre-temps, un complot qui vise à installer Corbulon sur le trône est démasqué : le glorieux général est poussé au suicide.

DÉBUT 67 Vespasien, à la tête de soixante mille hommes, est chargé par Néron de ramener le calme en Judée. Au long de son séjour en Grèce, l'empereur participe aux jeux – olympiques, néméens, isthmiques et pythiques – au cours desquels il remporte mille huit cent huit couronnes.

SEPTEMBRE 67 Néron ordonne le percement de l'isthme de Corinthe afin de relier Rome à l'Orient : six mille juifs captifs sont envoyés par Vespasien pour avancer sur ce chantier de 7 km de long. Ce projet ambitieux n'aboutira jamais.

28 NOVEMBRE 67 Néron proclame la liberté et l'immunité fiscale pour l'Achaïe, province du nord du Péloponnèse, avant d'amorcer, en décembre, son retour.

MARS-AVRIL 68 Après avoir pénétré triomphalement dans Naples, Antium et sa propriété d'Albe, Néron fait son entrée à Rome, monté sur le char d'Auguste, dans un cortège mirifique. Revenu à Naples quelques jours après, l'empereur apprend la révolte de Vindex, gouverneur de la Gaule lyonnaise. Il charge Verinius Rufus, légat de Germanie, de venir à bout du rebelle.

MAI 68 Vindex est vaincu et se suicide. Rufus est alors proclamé empereur par ses troupes, mais le légat, prudent, décline et choisit de rester neutre. Entre-temps, Galba, gouverneur de Tarraco-naise, mène l'insurrection en Espagne. Les troupes envoyées contre lui sont défaites. Néron se voit peu à peu isolé sur la scène politique : les prétoriens, le sénat, les nobles et même une partie du peuple, choqués par ses excès et les multiples condamnations à mort, l'abandonnent progressivement, galvanisés par des rumeurs – souvent fausses – qui annoncent des défections de nombreux gouverneurs et d'armées entières.

JUIN 68 Néron, accompagné de ses derniers fidèles, part se cacher dans la maison de campagne de son affranchi Phaon, située au nord-est de Rome. Entre-temps, les prétoriens, soudoyés par le préfet Nymphidius, proclament Galba empereur. Le sénat ratifie la proclamation et déclare Néron ennemi public. Le 11 juin, alors que le galop des cavaliers envoyés à ses trousses se fait entendre, l'empereur déchu, aidé par son affranchi Epaphrodite, s'enfonce un poignard dans la gorge. Néron expire à 30 ans dans les bras d'un centurion qui, en vain, tente de panser la plaie pour le capturer vivant. Son règne aura duré quatorze ans. Il fut le dernier empereur de la dynastie julio-claudienne. 

L'ESPRIT DES LIEUX

© ARTURO ROSAS/WWW.AGEFOTOSTOCK.COM © PHOTO RECORRA CHRISTOPHE POUR CULTURESPACES. © MARC-ANTOINE MOUTERDE. © PHOTONONSTOP/CHRISTOPHE DIDIERJEAN/SP.



106

ESPAGNE, LE RETOUR DU CAUDILLO

EN ORDONNANT L'EXPULSION DE LA DÉPOUILLE DE FRANCO DU VALLE DE LOS CAÍDOS, LE GOUVERNEMENT ESPAGNOLO A ROUVERT LA PLAIE D'UNE MÉMOIRE NATIONALE TOUJOURS HANTÉE PAR LA GUERRE CIVILE.

114

LE DOMAINE DES DIEUX

POSÉE SUR UN ROCHER AU
BORD DE LA MÉDITERRANÉE,

ELLE SEMBLE NÉE D'UN SOURIRE

DES DIEUX. RECONSTITUTION EXACTE D'UNE DEMEURE DE LA GRÈCE
ANTIQUE, LA VILLA KÉRYLOS A BEAUCOUP À OFFRIR AU VISITEUR AVIDE
DE BEAUTÉ, À L'IMAGE DE SON INSPIRATEUR, THÉODORE REINACH.

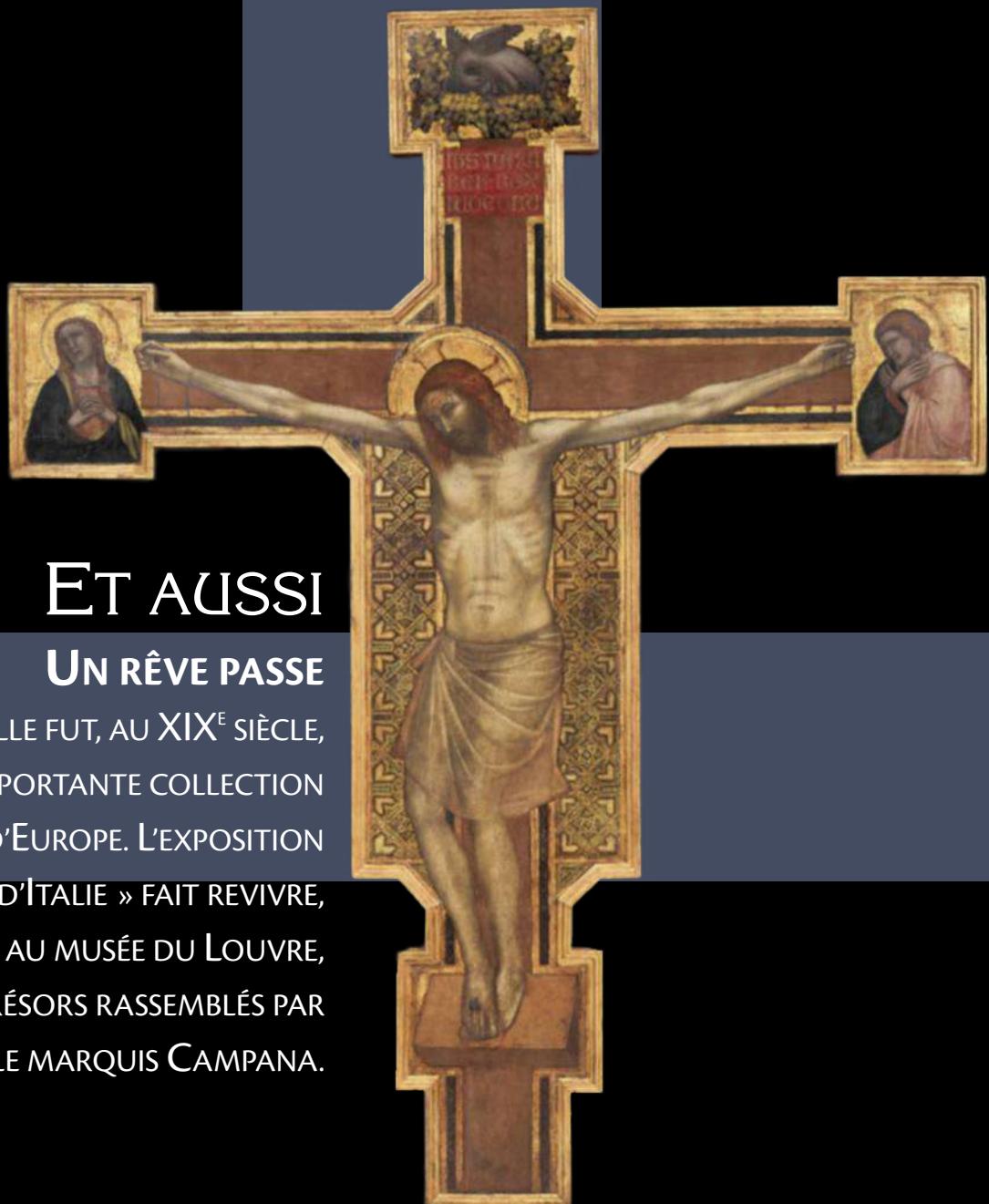


126



LES TIROIRS DE L'INCONNU

ILS ONT ÉTÉ LES TÉMOINS
DES SECRETS DE COUR
ET D'ALCÔVE À TRAVERS
LES SIÈCLES. LES MEUBLES
À CACHETTE FONT
L'OBJET D'UNE FASCINANTE
EXPOSITION AU MUSÉE
DE MALMAISON.



ET AUSSI

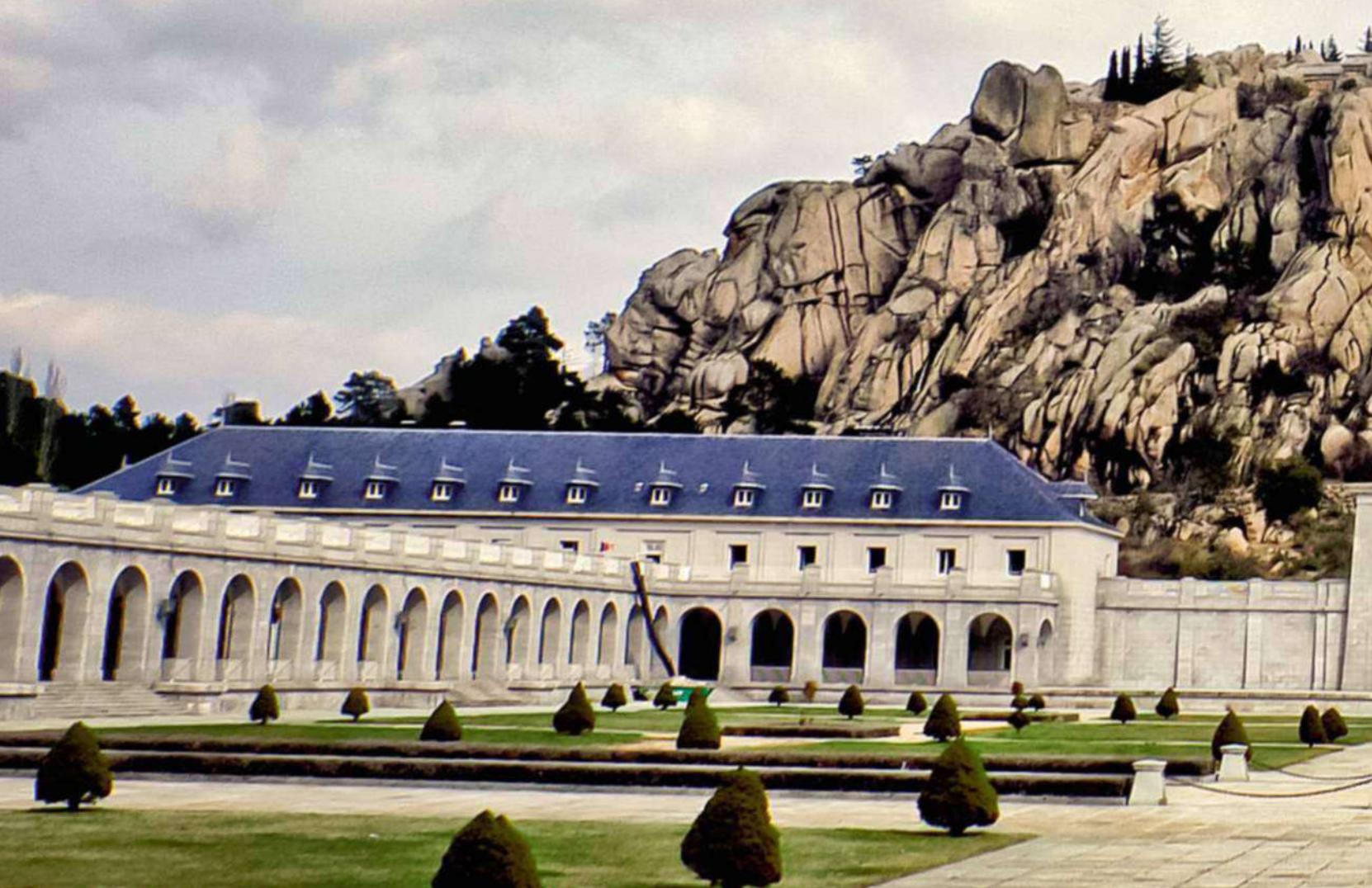
UN RÊVE PASSE

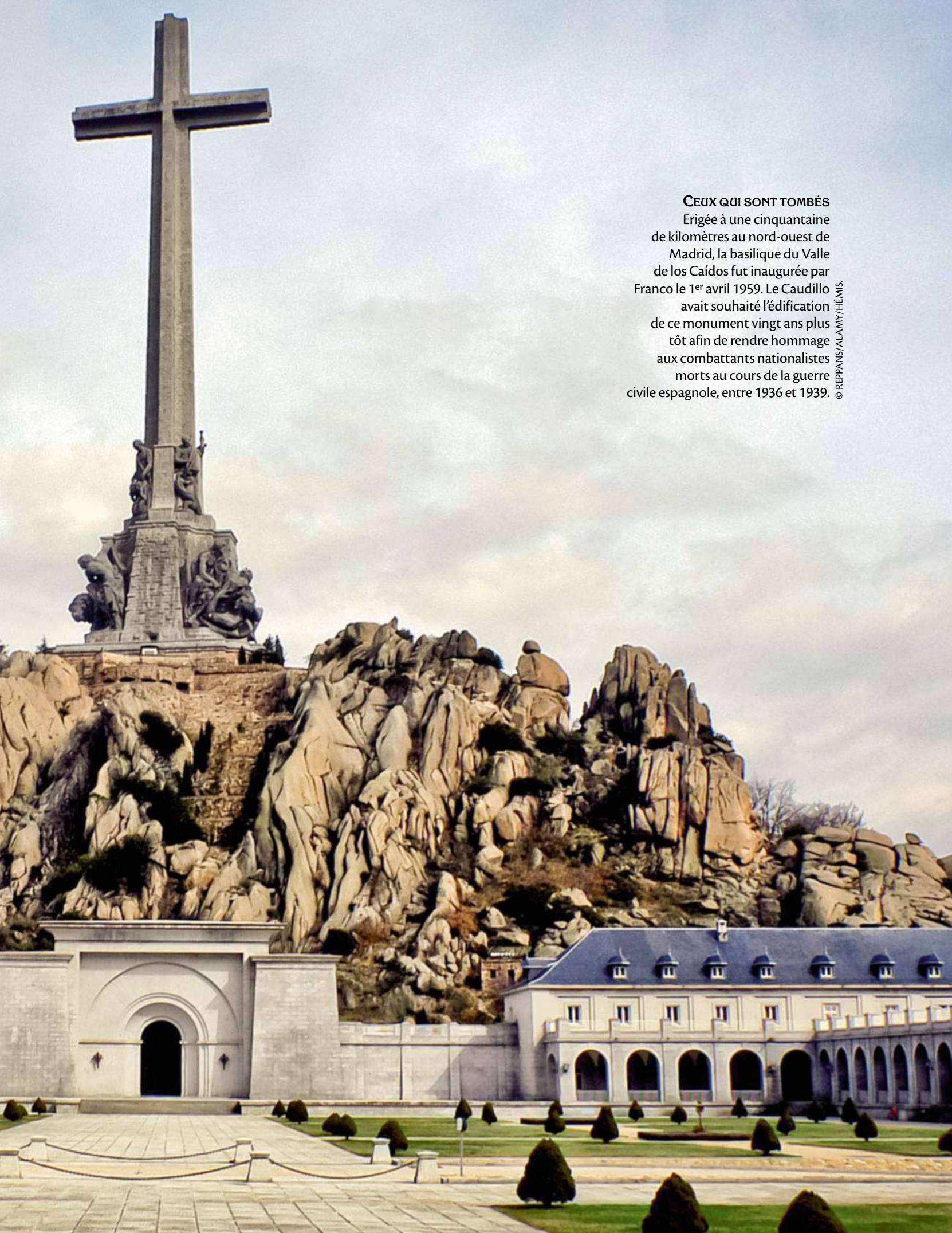
ELLE FUT, AU XIX^E SIÈCLE,
LA PLUS IMPORTANTE COLLECTION
PRIVÉE D'EUROPE. L'EXPOSITION
« UN RÊVE D'ITALIE » FAIT REVIVRE,
AU MUSÉE DU LOUVRE,
LES TRÉSORS RASSEMBLÉS PAR
LE MARQUIS CAMPANA.

Espagne, le retour du Caudillo

Par Marc Charuel

Les députés espagnols ont ratifié un décret-loi signé par le chef du gouvernement socialiste ordonnant le déplacement des restes de Franco hors du Valle de los Caídos, le monument aux victimes de la guerre civile. Et rouvert les plaies de l'une des périodes les plus tragiques de l'histoire du pays.





CEUX QUI SONT TOMBÉS

Erigée à une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest de Madrid, la basilique du Valle de los Caídos fut inaugurée par Franco le 1^{er} avril 1959. Le Caudillo avait souhaité l'édification de ce monument vingt ans plus tôt afin de rendre hommage aux combattants nationalistes morts au cours de la guerre civile espagnole, entre 1936 et 1939.

© REPANS/ALAMY/HEMIS.



UN CORPS ENCOMBRANT Ci-dessus : rassemblement, en juillet 2018, contre la décision du gouvernement socialiste de transférer la dépouille de Franco hors du Valle de los Caídos. Le 23 novembre 1975, le Caudillo y avait été inhumé au pied de l'autel (*ci-contre, sa tombe*), rejoignant les quelque 33 000 combattants nationalistes et républicains qu'abritait le mausolée bâti dans l'écrin de verdure de la sierra de Guadarrama (*en haut*).

Depuis le 23 novembre 1975, Francisco Franco repose au Valle de los Caídos. Située à une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest de Madrid, dans l'écrin de verdure de la sierra de Guadarrama, la « vallée de ceux qui sont tombés » avait été édifiée sur ordre du Caudillo pour accueillir « les héros et martyrs de la croisade » contre le bolchevisme, ces soldats nationalistes tués lors de la guerre civile. Après dix-neuf années de travaux, l'inauguration eut lieu le 1^{er} avril 1959, pour le vingtième anniversaire de la victoire du camp franquiste. L'ossuaire compte aujourd'hui plus de 33 000 corps, dont une dizaine de milliers de combattants républicains, Franco ayant décidé, *in fine*, d'y transférer, dans un souci de concorde nationale et « pour l'unité de l'Espagne », les ennemis d'hier pourvus qu'ils fussent baptisés. L'initiative ne réconcilia pas l'Espagne pour autant, pas plus que celle, courageuse, du socialiste Felipe González, à l'occasion du cinquantenaire du déclenchement de la guerre civile, lorsqu'il rendit hommage aux martyrs des deux bords. Un discours qui lui est encore reproché.

L'annonce, cet été, par le Premier ministre socialiste Pedro Sánchez de sa volonté de procéder avant la fin de l'année à l'exhumation de la dépouille du Caudillo a, comme l'avait pressenti le Parti populaire, rouvert des plaies mal cicatrisées, suscitant liesse, colère ou exaspération chez les Espagnols. Autant autour de Franco que de l'histoire du mémorial. Pour une partie de l'opinion, le site constitue toujours en effet le symbole du franquisme. « *Et de la répression religieuse !* » ajoute la directrice de la librairie Jaimes de Barcelone, Montse Porta, qui plaide pour qu'on « *dynamite en entier cette horreur pharaonique élevée à la seule gloire du dictateur. Indigne de l'Espagne d'aujourd'hui !* ».

Pourtant, avec 450 000 visiteurs par an et une recrudescence des entrées depuis le mois d'août, l'endroit ne fait pas l'unanimité contre lui. « *Parce que c'est d'abord un lieu de prière et de recueillement* », explique Mateo, venu en famille

au mémorial où, affirme-t-il, son père, tué lors de son service militaire dans une embuscade en 1946 près de Teruel, a été enterré. Et de citer le philosophe José Ortega y Gasset, anticomuniste et anti-franquiste : « *Vous savez, nous n'avons qu'une histoire et elle n'est pas à nous.* »

S'enfonçant très profondément sous terre, la basilique du Valle de los Caídos, consacrée le 7 avril 1960 par Jean XXIII et aujourd'hui gérée par le Patrimoine national, n'est nulle part à l'échelle humaine. Avec sa façade gigantesque percée d'une colossale porte de bronze ornée des quinze mystères du rosaire et des douze apôtres, son esplanade immense s'achevant par deux volées de marches symbolisant les Dix Commandements, et la monumentale Pietà

Alors que le Parti populaire s'était toujours appliqué, depuis la transition démocratique, à ne pas réveiller les fantômes de la guerre, la gauche a au contraire fait le choix de briser le pacte du silence qui prévalait et de revenir sur cette histoire douloureuse, au risque de raviver les fièvres et les haines dans le quotidien des Espagnols. « *Franchement, Franco, on s'en fout aujourd'hui, à part une pointe de nostalgiques, s'emporte José, un homme d'affaires catalan proche du Parti populaire. Le Valle de los Caídos est un prétexte du gouvernement de Sanchez, arrivé au pouvoir sans être élu, à la faveur d'une motion de censure contre Rajoy, pour prouver avant les prochaines élections que lui seul incarne les vraies valeurs de la démocratie.* »

Franco a été l'un des personnages les plus adulés et les plus détestés du XX^e siècle.

que surplombe une croix haute de 150 m, il s'agit de l'un des deux plus grands édifices chrétiens au monde avec la basilique de Yamoussoukro. Ainsi l'avait voulu Franco : « *Pour que les pierres qui se dresseront [ici] aient la grandeur des monuments anciens qui défient le temps et l'oubli.* »

« *Personnellement, je trouve plutôt apaisant que les ennemis d'hier soient réunis au même endroit* », affirme Mateo. En revanche, pour Isabel qui a eu, récemment, la chance de retrouver la dépouille de sa grand-mère maternelle fusillée par les nationalistes au village de Santa Amalia le 17 août 1936, l'idée que les morts des deux camps reposent ensemble est insupportable. « *Dans l'absolu, dit-elle, on devrait pouvoir tourner la page. Mais c'est trop tôt, parce que rien n'a été proposé depuis 1975 pour le faire pacifiquement. De nombreuses fosses communes ne peuvent toujours pas être ouvertes en raison de l'opposition des municipalités. Quand cela se fait, c'est parfois dans la violence. Les familles des victimes sont agressées.* »

Statuifiée sous sa mantille noire devant la sépulture du Caudillo, une vieille femme gronde : « *Fauted'avoir pu le tuer à l'époque, ses ennemis se vengent en profanant sa tombe.* » De fait, « *Francisco Franco a été l'un des personnages les plus adulés et les plus détestés du XX^e siècle* », écrit l'historien Bartolomé Bennassar. Il a eu ses « *inconditionnels* », qui se seraient fait tuer pour lui (...). Beaucoup d'autres ont attendu sa mort, l'ont espérée avec une impatience fébrile, l'ont révée sans doute ».

Fils d'une républicaine espagnole condamnée à mort par les nationalistes, déporté lui-même en Allemagne à l'âge de 10 ans, maltraité à son retour en Espagne dans les maisons de redressement du régime, Michel del Castillo a livré en 2008 une biographie de Franco inattendue. Plutôt que de reprendre le cliché du dictateur sanguinaire, inculte, lâche et mégalomane, l'auteur brosse le portrait d'un conservateur, catholique, étranger à la pensée fasciste, ainsi que le signaleront à Berlin les deux ambassadeurs nazis, Faupel et son successeur Stohrer.



Un militaire « chimiquement pur », physiquement courageux, patriote, autoritaire, entêté, doué d'une finesse sournoise et d'une intelligence très supérieure à celle de la majorité des officiers de l'armée espagnole, hostile aux idéologies, antimarxiste forcené mais détestant presque autant le capitalisme, qu'il jugeait immoral. Soulignant que l'Espagne doit au Caudillo son décollement économique après quinze ans d'isolationnisme ainsi que l'alphanétisation du pays, qui passa de 30 % à 95 % entre 1936 et 1975, Castillo rappelle en outre la réfutation de la théorie des races par Franco et son soutien apporté aux Juifs pendant la guerre. Il cite à cet égard le commentaire publié en 1978 par le *Journal of the Sephardic Studies* : « Quel que soit le jugement que l'Histoire portera sur lui, Franco occupera une place particulière dans l'histoire du judaïsme. Les Juifs devraient remercier et bénir la mémoire de ce bienfaiteur du peuple juif. » Une position déjà adoptée par le Congrès juif mondial lors de la conférence tenue à Atlantic City en novembre 1944, puis en 1970 dans *Newsweek*, sous la plume du rabbin Chaim Lipschitz : « Je détiens les preuves absolues que Franco sauva plus de 60 000 Juifs au cours de la Seconde Guerre mondiale. »

Chassé du pouvoir en 1969, De Gaulle était allé lui-même rencontrer Franco à Madrid. Déjeunant avec lui, il lui avait confié, si l'on en croit les confidences faites par le général à Michel Droit : « En définitive, vous avez été positif pour l'Espagne », ajoutant à l'adresse du journaliste : « Et c'est vrai, je le pense. Que serait devenue l'Espagne si elle avait été la proie du communisme ? »

La vulgate médiatique n'aura retenu de Franco que les violences commises au cours des hostilités et la répression qui les avait suivies. Telle est, selon Castillo, le problème majeur de la société espagnole aujourd'hui. Car cette vision repose sur

une approche partielle des origines et du déroulement du conflit qui doit elle-même beaucoup à l'art de la propagande déployé par les républicains.

Dès l'accession au pouvoir de la République, en 1931, peintres, sculpteurs, cinéastes et écrivains les plus en vue avaient, de fait, été mis à contribution pour célébrer le nouveau régime. Dalí, Miró, Picasso, Buñuel, Malraux, Bernanos, García Lorca... L'art devait être politique, propagandiste. Autant pour illustrer les bienfaits de la République que pour dénoncer ses adversaires, tous forcément fascistes.

Buñuel réalise ainsi en 1932 le film au réalisme très soviétique *Las Hurdes, terre sans pain*, avec ses images cauchemardesques d'une région peuplée de crève-la-faim, d'enfants mendiant rachitiques, d'estropiés, de monstres et d'idiots congénitaux. Une vision

où les musées ne présentent que les œuvres des partisans de la République. Photo iconique de la guerre d'Espagne, la *Mort d'un soldat républicain* du reporter Robert Capa en est un exemple parfait. Devenue une sorte d'allégorie de la souffrance républicaine et de la résistance à tous les fascismes, elle avait pourtant été fabriquée sur mesure alors même qu'elle prétendait livrer un instantané des combats.

Le plus étrange est que, quatre-vingts ans plus tard, les mythes et les légendes soient toujours d'actualité. Que la mémoire collective se construise sur les mêmes schémas qu'hier. Que ce soit la version républicaine des événements qui sorte grand vainqueur de cette guerre et qu'on continue à présenter le soulèvement militaire comme une rébellion fasciste. Au rebours du travail de nombreux historiens – Payne et Bennassar en tête –

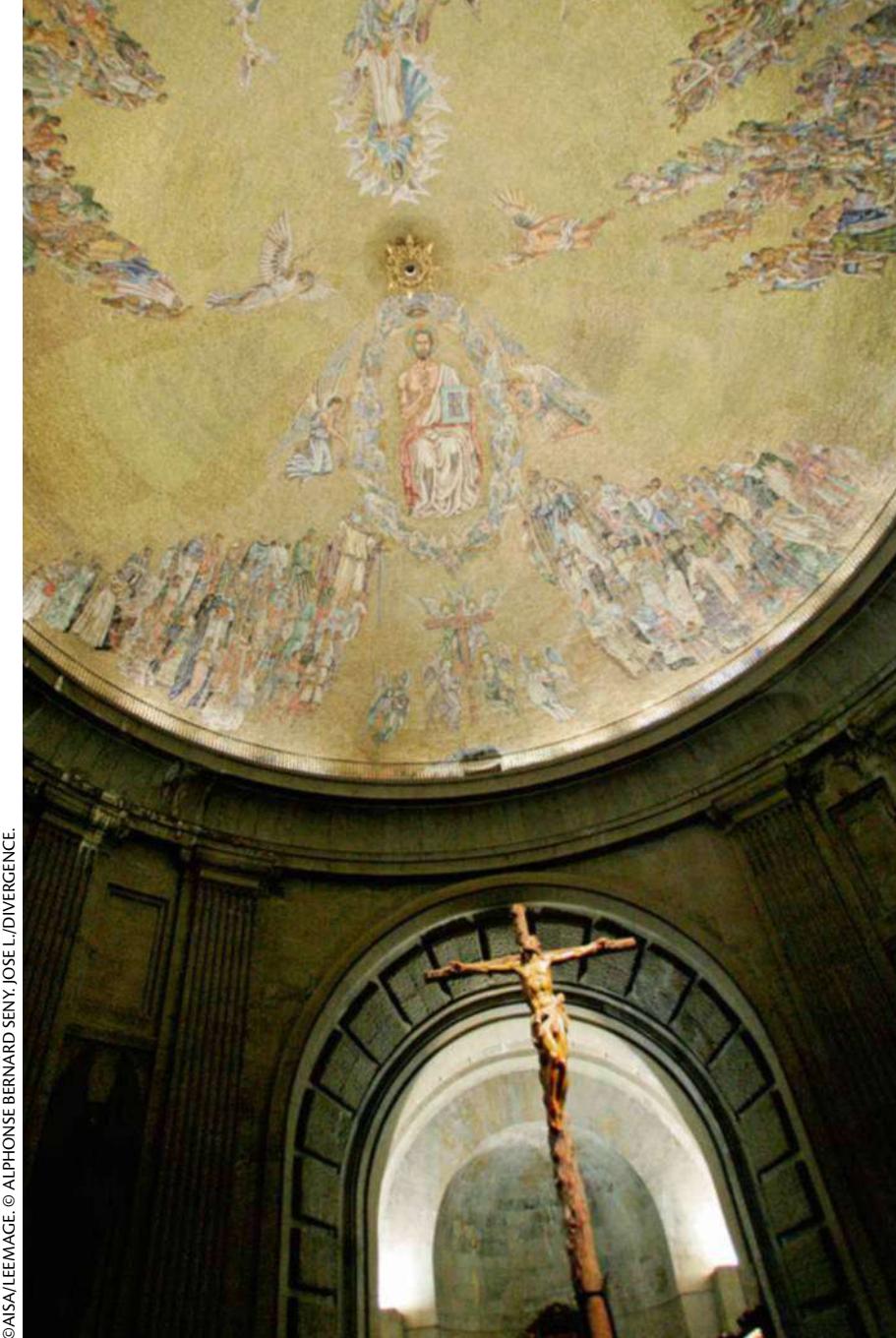
Une approche partielle des origines et du déroulement du conflit.

apocalyptique d'une Espagne des nantis et de la réaction. Lorsque l'affrontement éclate, au mois de juillet 1936, le ministère des Beaux-Arts espagnol consacre un département entier à la « culture de guerre ». Avec le *Guernica* de Picasso – tableau commandé par Madrid, après l'épouvantable bombardement de la ville par l'aviation allemande, pour le pavillon de la République espagnole à l'Exposition universelle de Paris en 1937 –, le public international est invité à découvrir le camp de la modernité et de la liberté, opposé à celui de l'obscurantisme et de la barbarie.

L'image s'est peu ou prou imposée dans l'opinion publique. Car, de son côté, la propagande franquiste n'a jamais franchi les frontières du pays. Jamais les travaux des artistes engagés contre le communisme et l'anarchie n'ont été reconnus. Pas davantage hier qu'aujourd'hui, ainsi que les touristes peuvent le constater partout en Espagne,

qui reconnaissent que la République n'avait cessé de bafouer la Constitution, de piétiner la légalité, et que, dès 1934, avec l'insurrection de la Catalogne et des Asturias, l'extrême gauche avait poignardé l'idée républicaine, rendant la réaction militaire inévitable.

La République qui s'était installée de manière autoritaire, sous la pression de la rue madrilène, le 14 avril 1931 à la suite d'élections municipales, était déjà le fait d'un coup d'Etat. Toujours en vigueur, la Constitution de 1876 ne prévoyait évidemment pas qu'une consultation mineure puisse déboucher sur un changement de régime. Mais le résultat du scrutin ayant montré à quel point la monarchie était déconsidérée et provoqué l'exil du roi Alphonse XIII, il ne restait plus au pays qu'à procéder à la mutation politique qu'appelaient de leurs vœux la majorité des villes, les milieux intellectuels et nombre de militaires, dont le général



©ASA/LEEMAGE. © ALPHONSE BERNARD SENY JOSE L/DIVERGENCE.

Sanjurjo, celui qui, paradoxalement, serait choisi cinq ans plus tard pour être le commandant du putsch.

La suite devait inévitablement conduire au chaos : les soulèvements anarchistes de juillet de la même année, ceux de 1933 à Cadix et à Saragosse, la création de soviets dans les Asturies et leur « révolution d'Octobre espagnole » en 1934 – une insurrection générale déclenchée par les socialistes et les anarchistes dans une vingtaine de régions. La violence de ce soulèvement, au cours duquel des soviets créés par des militants de l'ultra-gauche et une partie des communistes inféodés au Komintern avaient pris d'assaut les casernes, pillé les armes et assassiné propriétaires terriens, patrons d'entreprises et religieux, avait d'ailleurs

enclin le gouvernement socialiste à demander au général Franco, alors commandant adjoint des troupes d'Afrique, de rétablir l'ordre « *par tous les moyens* ». Puis ce furent de nouveau les violences et les atrocités des milices ouvrières contre la bourgeoisie, les propriétaires terriens et les religieux au cours des premiers mois de 1936... « *La Deuxième République fut très loin de marquer une pause dans les conflits qui désolaient le pays. Ils tenaient à la fois à une lutte de classes exacerbée et à une guerre de religion, et ils étaient compliqués par les revendications d'identités nationales spécifiques et l'influence d'idéologies "importées"* », raconte Bartolomé Bennassar.

Lorsque les généraux Sanjurjo, Mola, Cabanillas, Fanjul, Goded et Queipo

GIGANTISME

Rien dans ce monument n'échappe au gigantisme : ni la croix de 150 m de haut, la plus grande au monde, au sommet de la colline dans laquelle est creusée la basilique, ni la nef qui s'étire sur 262 m de long, ni la coupole de 42 m de diamètre qui coiffe la croisée du transept (*ci-contre*). Sur la mosaïque qui la décore, convergent vers le Christ Pantocrator et la Vierge des saints et martyrs espagnols ainsi que les militaires et civils morts durant la guerre civile. Page de gauche : Franco, au centre, à Burgos en août 1936.

de Llano décidèrent de rétablir l'ordre, il n'était pas encore question de renverser la République, mais seulement de faire obstacle au Front populaire, élu en février aux Cortes grâce à des fraudes massives et perçu comme l'organisateur des troubles. Les conjurés s'apprêtaient à ne faire qu'un pronunciamiento. « *Dans la lignée de ce qui s'est produit depuis 1808, avec un coup d'Etat ou une tentative de coup tous les vingt mois !* explique Pere Vilanova, politologue, enseignant à l'université de Barcelone. *Parce que ce pays avait encore échoué à mettre en place les structures d'Etat qui auraient pu le stabiliser.* »

Si les putschistes ne voulaient pas la confrontation, « *de toute évidence, parmi les Espagnols engagés dans le combat politique, un trop grand nombre souhaitaient, explicitement ou non, une guerre civile qui leur permettrait d'éliminer définitivement leurs ennemis* », remarque Bartolomé Bennassar dans *La Guerre d'Espagne et ses lendemains*. L'échec du putsch à Barcelone et à Madrid, puis le refus par une partie des ministres d'ouvrir les négociations que voulait engager avec les militaires factieux le président républicain Manuel Azaña mèneront au désastre. La guerre civile ferait de 1936 à 1939, selon les sources, entre 200 000 et 580 000 victimes, dont les deux tiers dans le camp républicain. Après la fin des hostilités, la répression franquiste ferait encore plusieurs dizaines de milliers de victimes.

Intronisé tardivement chef suprême des forces nationalistes, le 1^{er} octobre

Franco gagna la guerre. Il n'en perdit pas moins la bataille de l'histoire.

García Lorca, les carnages de Huesca, Logroño, Séville, Málaga, le bombardement de Guernica ou l'effrayant massacre de Badajoz pour s'attirer la sympathie et la compassion du monde entier face à la « terreur blanche », autant les nationalistes se révélèrent incapables de communiquer sur les violences anarchistes et communistes.

Pourtant, bien avant les liquidations de masse commises par les milices républicaines à Paracuellos, Barbastro, Bobadilla, Alarcón, Málaga, Belchite ; les assassinats de centaines de prêtres à Barbastro et Lérida, où nombre d'entre eux furent brûlés vifs dans leurs églises ; les multiples exécutions ordonnées par les Tchékas et les appels au meurtre quotidiens, au motif qu'il valait mieux « condamner cent innocents qu'absoudre un seul coupable », selon la communiste Dolores Ibárruri Gómez, la Pasionaria rendue célèbre par sa devise « *No pasará!* », des dizaines d'émeutes populaires avaient ensanglanté le pays dès 1931, quand la seule appartenance sociale ou politique justifiait le peloton.

Le pape Pie XI, qui avait reconnu la République espagnole dès son avènement, devait rapidement dénoncer « une haine de Dieu satanique professée par les républicains ».

Or les charniers républicains sont encore tabous, constate Castillo. Et la loi sur la mémoire historique, que fit voter en 2007 José Luis Rodríguez Zapatero pour « condamner le franquisme et reconnaître les droits de ceux ayant souffert de persécutions ou de violence lors de la guerre civile et au cours de la dictature », et sur laquelle s'appuie l'actuel gouvernement pour transférer hors du Valle de los Caídos les cendres de Franco, a été perçue par beaucoup comme « une loi faite pour gagner la guerre civile ». « Une loi revancharde, pour transformer

Ciudadanos (parti de centre droit), contre Juan Carlos, accusé par exemple d'être resté très en retrait lors du coup d'Etat du colonel Tejero en 1981.

La droite a cru désarmer l'offensive en faisant, elle aussi, la chasse aux symboles franquistes. Ainsi au Valle de los Caídos, où ne sont pas les bienvenus, comme on peut le constater en visitant le site, les oriflammes et bras tendus des nostalgiques de la Phalange, parti d'obédience fasciste fondé en octobre 1933 par José Antonio Primo de Rivera. Quand ils ne sont pas bloqués à l'entrée du mémorial, les militants de cette droite dure ne pénètrent plus à l'intérieur de la basilique.

Mais, pour les plus farouches contempteurs du Valle de los Caídos, comme Montse Porta, le fait que le monument ait été « l'œuvre du travail forcé des prisonniers républicains » mériterait à lui seul sa destruction. « Des milliers d'esclaves, dont la plupart sont morts à la tâche ! » martèle la libraire. Les chiffres produits par des responsables du monument évoquent, eux, une trentaine de décès sur 2 600 détenus réquisitionnés en dix-neuf ans. En 2006, tout en condamnant sévèrement les « crimes du régime franquiste », le Conseil de l'Europe avait même, avant d'y renoncer dans sa publication finale du 17 mars, envisagé dans un premier temps de reconnaître que les ouvriers avaient été « volontaires, néanmoins », chaque année de labeur réduisant de trois ans la durée de leur peine.

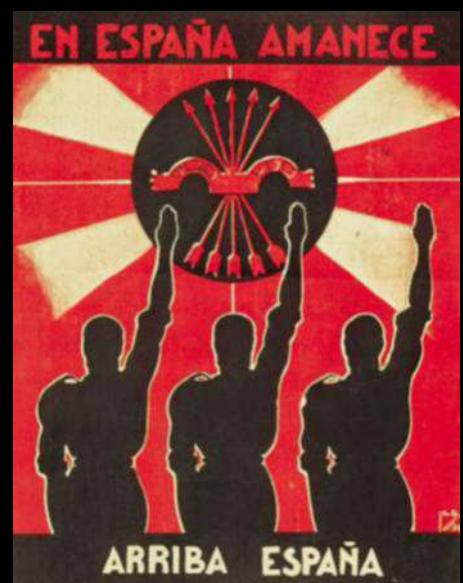
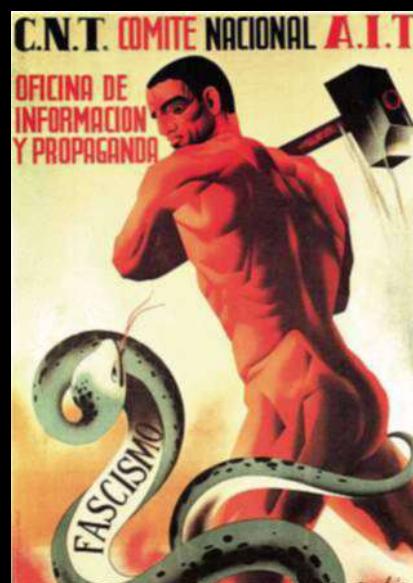
L'extrême gauche espagnole veut plus encore, de son côté, que le départ des cendres du dictateur de la sierra de Guadarrama et la destruction du monument. Elle en appelle désormais à arrêter et juger les derniers survivants franquistes. « Alors qu'on n'a jamais reconnu les crimes de ceux de l'autre camp, s'insurge Rosana, jeune militante du Parti populaire, les Dolores Ibárruri Gómez, Durruti, Margarita Nelken, Santiago Carrillo, Francisco Largo Caballero... ! Cette histoire n'en finit pas de nous empoisonner. » En 1983 déjà, alors que s'élevaient les premières voix

l'Histoire, étouffer la liberté d'expression et empêcher les hommages à tous ceux qui sont morts pour Dieu et pour l'Espagne », selon les sympathisants du camp nationaliste mais aussi nombre de gens désireux d'installer la paix sociale une fois pour toutes, comme l'explique un chef d'entreprise, politiquement centriste, rencontré à San Lorenzo de El Escorial : « *J'habite à côté et je ne suis jamais allé au Valle de los Caídos, affirme-t-il. C'est bien de vouloir vider les fosses communes et de donner des sépultures décentes aux victimes, à condition que cela concerne tout le monde. Sortir Franco du mémorial? Oui si cela n'est pas seulement une posture politique. Ce qui dérange dans cette décision, c'est qu'elle ne permettra toujours pas à la société espagnole de tourner la page.* »

Mais en est-il question, à gauche, tant le franquisme semble être devenu un fonds de commerce politique ? Contre les dirigeants du Parti populaire, fondé par d'anciens ministres du Caudillo et longtemps animé par les fils des dignitaires de l'ancien régime, contre ceux de

pour réclamer le retrait hors du mausolée des cercueils de Franco et de José Antonio Primo de Rivera, le fondateur de la Phalange, arrêté dès l'arrivée au pouvoir du Front populaire puis fusillé en novembre 1936, un député socialiste avait qualifié cette idée d'« arbitraire ». Ajoutant : « *Ils font partie de notre Histoire, laissons-les en paix.* »

Priés de préparer le transfert du corps de Franco vers une autre sépulture, ses sept petits-enfants ont fait connaître quant à eux, le 2 octobre dernier, leur préférence en cas d'échec de leur recours contre le décret-loi du 24 août : inhumer leur grand-père dans la concession dont la famille Franco dispose depuis 1987 dans la crypte de la cathédrale de l'Almudena à Madrid, à proximité du Palais royal et de la plaza de Oriente, lieu de rassemblement historique des nostalgiques du franquisme. C'est donc au cœur de la capitale, dans l'un des endroits les plus touristiques, que pourrait bientôt reposer le Caudillo. Une manière de panthéonisation inattendue et paradoxalement offerte par le gouvernement de Pedro Sánchez, qui espère désormais que le Vatican accepte de convaincre la famille Franco d'abandonner ce projet. ↗



PROPAGANDA

Ci-contre, en haut : *Mort d'un soldat républicain*, par Robert Capa.

Devenue une icône de la résistance républicaine au fascisme, cette photo prise le 5 septembre 1936 fut pourtant fabriquée sur mesure.

Au centre, à gauche : affiche appelant à terrasser le fascisme, dessinée en 1936 pour l'organisation anarcho-syndicaliste CNT-AIT (Confédération nationale du travail- Association internationale des travailleurs). Au centre, à droite : « *Le jour se lève en Espagne* », « *Vive l'Espagne !* », affiche phalangiste publiée dès le début de la guerre civile après la décision de Primo de Rivera de soutenir la rébellion militaire. En bas : l'immense nef de la basilique du Valle de los Caídos.





LIEUX DE MÉMOIRE

Par Marie-Laure Castelnau



Le domaine des dieux

Fascinante reconstitution
d'une demeure de la Grèce antique bâtie
en front de mer, la villa Kérylos est
un joyau de la Côte d'Azur, et sa visite
un voyage à travers l'histoire.



PHOTOS : © CULTURES PAGES/RECOUPRACHRISTOPHE. © REPRODUCTION BENJAMIN GAVAUDO/CMN.

Plus connue des visiteurs étrangers que des Français, la villa Kérylos se dresse, tout de blanc vêtue, à la pointe de la baie des Fourmis, à Beaulieu-sur-Mer, sur un fond de massif rocheux, la Méditerranée à ses pieds. Elle est placée sous la protection de la nature et des oiseaux : son nom signifie « alcyon » ou « hirondelle de mer », un oiseau mythologique qui, ne pouvant faire son nid que sur des eaux paisibles, constituait pour les Grecs un présage heureux.

Unique au monde, cette demeure est le fruit de la rencontre de deux passionnés de la Grèce. Le premier, Théodore Reinach (1860-1928), riche mécène et homme politique, est le benjamin d'une fratrie des trois fils (Joseph, Salomon et Théodore) d'un banquier juif, que leur science comme leurs initiales firent surnommer « les frères Je-Sais-Tout ». Jeune élève, Théodore obtint dix-neuf fois les lauriers du concours général. « *Un vrai Pic de La Mirandole perdu au XIX^e siècle !* » commente d'un air amusé Bernard Le Magoarou, administrateur pour le Var et les Alpes-Maritimes du Centre des monuments

ŒUVRE TOTALE Achevée en 1908, la villa Kérylos (*page de gauche, en haut*) fut conçue, édifiée et décorée par l'archéologue mécène Théodore Reinach (*page de gauche, en bas*) et l'architecte Emmanuel Pontremoli. Une « folie », en hommage à la Grèce antique, dans laquelle furent employés les matériaux les plus précieux. Ci-dessus : la salle à manger.

nationaux et, à ce titre, de la villa Kérylos. Titulaire de deux doctorats, en droit et en lettres, Théodore est aussi numismate, historien des religions, archéologue. L'un de ses collègues de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, où Reinach est élu en 1909, écrira qu'« *à treize ans, il éblouissait une dame russe en lui énumérant cent trente cours d'eau de Russie, fleuves et affluents* ». Parallèlement à ses activités scientifiques, Théodore Reinach est député de la Savoie, professeur à la Sorbonne et au Collège de France, écrivain et directeur de la *Gazette des beaux-arts*. Ses découvertes, ses ouvrages, ses commentaires éclairent d'un regard nouveau la littérature, l'art et l'histoire de la Grèce antique. Son érudition et sa fortune considérable n'empêchent pas l'homme d'être affable, discret, d'aimer l'ironie et les traits d'esprit.

L'autre personnage clé de cette aventure porte aussi en lui l'esprit de cette nouvelle Hellade qu'est la Côte d'Azur de la Belle

Epoque. Architecte, Emmanuel Pontremoli (1865-1956) est originaire de Nice. Après un passage à l'Ecole des arts décoratifs de sa ville, il vient à Paris et entre aux Beaux-Arts en 1883. Lauréat du grand prix de Rome en 1890, il travaille ensuite en Asie Mineure, à Pergame, en vue de la restauration de l'Acropole. Il sera élu à l'Académie des beaux-arts en 1922, devenant ainsi le frère de Théodore Reinach.

Le savant et l'architecte se rencontrent à Paris au Salon (probablement celui de 1900) et, très vite, se lient d'amitié. Après des mois de discussions passionnées, ils décident de se lancer dans la conception, l'édition et la décoration intérieure d'une villa grecque : une authentique « folie », en hommage à l'hellénisme.

Les travaux démarrent en 1902, « *avec le battement de cœur de l'architecte qui, d'un coup, voit se réaliser un rêve* », raconte Pontremoli. Ils s'achèvent en 1908. Construite sur le modèle des demeures





aristocratiques édifiées au II^e siècle av. J.-C. sur l'île de Délos, la villa reprend leur plan, leur décoration et leurs matériaux. Théodore Reinach ne consacre pas moins de 9 millions de francs-or (35 millions d'euros actuels) à la construction de cette maison de villégiature, en partie grâce à la fortune de sa seconde femme, Fanny Thérèse Kann, dont la mère appartient à la riche famille Ephrussi. Avec elle, il aura quatre fils : Julien, Léon, Paul et Olivier. La famille fait dans la villa des séjours réguliers, surtout pendant les mois d'hiver, puis de plus en plus souvent à la fin de la carrière politique de Reinach.

« *Il faut d'abord apprécier comme un poème homérique le site enchanteur dans lequel s'inscrit la villa* », tient à rappeler Bernard Le Magoarou. L'arrivée dans le domaine est en effet spectaculaire. Sous le soleil méditerranéen, balcons, terrasses et pergolas, soulignées par une pointe d'ocre rouge, accentuent les ombres dessinées par la tour et les grandes façades blanches, dont les larges fenêtres offrent une vue illimitée sur le large.

Dès le seuil, le luxe évoque l'art de vivre des riches demeures antiques, tandis qu'un moulage en plâtre du *Latran*, dénommé à tort le *Sophocle*, invite l'hôte à méditer sur lui-même : « *Il est bien des merveilles en ce monde, il n'en est pas de plus grande que*

l'Homme. » Dans la pénombre du *thyroreion* (l'entrée), le visiteur découvre, au sol, un souhait de bienvenue dans l'inscription *XAIPE* (« Réjouis-toi ») et une invitation à pénétrer dans le cercle familial, symbolisé par une mosaïque antique représentant un coq, une poule et ses poussins.

A gauche, la villa ouvre ses portes sur une piscine luxueuse, le *balaneion*, dédiée aux naïades, avec un bassin octogonal en marbre de Carrare. Sur son sol en mosaïque s'ébattent des dauphins. La pièce rappelle l'importance rituelle et sociale du bain dans l'Antiquité, prétexte à la joute oratoire et à la flânerie. Sur la droite, le péristyle, vaste cour ponctuée de douze colonnes doriques en marbre blanc de Carrare, atténue l'ardeur du soleil par l'ombre de ses portiques, revêtus de fresques et de mosaïques, par son jet d'eau et son laurier-rose, attribut d'Apollon.

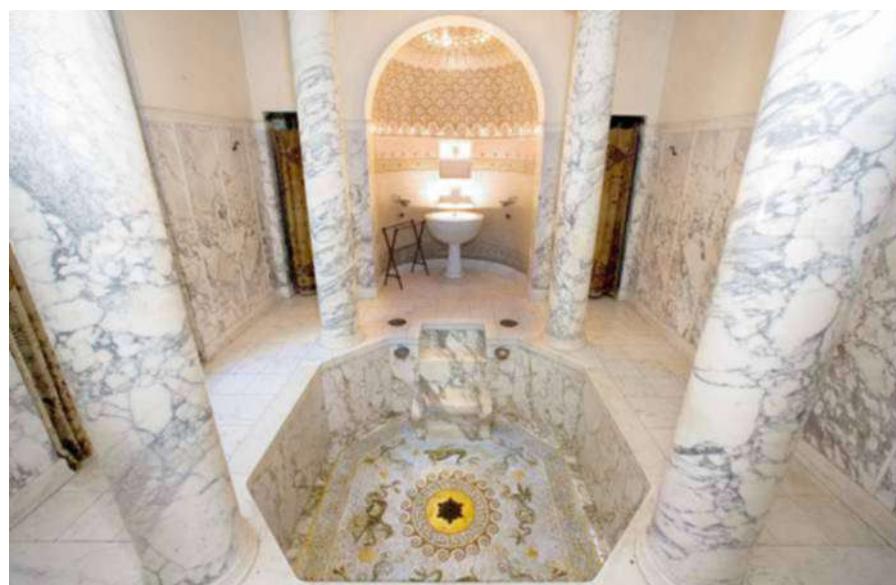
Après le délassement proposé par les bains, le *triklinos*, salle à manger, invite à s'allonger sur des lits pour le repas, dans un décor de fresques de silènes et sur un sol revêtu d'une immense rosace polychrome à motifs géométriques. La soirée se prolonge dans l'*andron*, ce grand salon réservé aux hommes, ou dans l'*oikos*, qui rappelle le goût des Grecs anciens pour les arts dramatiques. De l'autre côté de la villa, la bibliothèque, baignée d'une étincelante lumière d'est qui pénètre par ses larges fenêtres ouvertes sur la mer, est la plus belle pièce. Drapé d'une chlamyde, Reinach



aimait y venir « *en compagnie des orateurs, des savants et des poètes grecs* » se ménager « *une retraite paisible dans l'immortelle beauté* ». Au premier étage, on accède aux appartements privés. Outre les deux chambres des maîtres de maison, avec salles de bains attenantes, on y découvre une douche exceptionnelle en forme d'abside.

La décoration murale de la villa égale celle des maisons pompéiennes. Ses motifs représentent des scènes de la mythologie, choisies avec soin par Reinach, à qui sa fortune avait permis de faire appel aux meilleurs artistes, comme les peintres décorateurs Adrien Karbowsky et Gustave-Louis Jaulmes. C'est à eux qu'on doit l'exécution, selon les procédés antiques, du large ensemble de fresques bien conservées qui ornent la maison. A la variété des mosaïques colorées répondent les plafonds à caissons de teck et de cèdre, soulignés à la feuille d'or, le raffinement des tentures brodées réalisées par l'atelier lyonnais Ecochard, la délicatesse des stucs de Paul Gasq, premier prix de Rome de sculpture. Les marbres, taillés avec une perfection antique par Nicoli, l'opale, l'albâtre, le bronze séduisent par leur noblesse. De nombreuses copies d'œuvres d'art d'Herculaneum et du musée de Naples forcent l'admiration par la finesse de leur patine. Le talent avec lequel objets et meubles en bois fruitier, chevillé et marqueté d'ivoire, de buis et d'ébène, ont été spécialement créés pour la villa par l'ébéniste parisien Louis-François Bettenfeld leur assure la qualité d'objets de maîtrise.

Demandés expressément par Mme Reinach, les aménagements





« **UN BAIN DE BEAUTÉ** »
 Ci-contre : le péristyle.
 C'est autour de cette
 vaste cour intérieure
 rythmée par douze
 colonnes en marbre de
 Carrare que s'organise
 la villa. Page de gauche,
 en bas : les thermes
 ou *balaneion*, au bassin
 octogonal orné d'une
 mosaïque où s'ébattent
 des dauphins. Dédier
 aux naïades, cette pièce
 rappelle l'importance
 rituelle et sociale du
 bain dans l'Antiquité.
 Page de gauche,
 en haut : décor
 de la chambre de
 Mme Reinach
 figurant des femmes
 à leur toilette.

nécessaires au confort moderne ont été dissimulés pour ne pas altérer la beauté et la pureté des formes. Ainsi en est-il du chauffage à vapeur, dissimulé sous des grilles forgées, du ciselage de la robinetterie, à gueules de fauves, à cols de cygnes et à têtes de dauphins. Les miroirs, eux, ont été dissimulés dans les portes. Il en va de même de la discrétion des boutons d'allumage des lustres, d'inspiration byzantine, à la tonalité à la fois naturelle et magique.

Plus authentique qu'une reconstitution scientifique, la villa évite ainsi brillamment, jusqu'au plus infime détail, le pastiche et le mauvais goût. La décoration y est sobre. Surtout, Kérylos est une œuvre totale puisque, au-delà de l'architecture, ses maîtres en ont pensé l'orfèvrerie, les tissus, la vaisselle... « *En dépassant la fonction et l'utile, l'archéologue et l'architecte ont réalisé une maison dont la poésie et la nouveauté impressionnent davantage que la rigueur archéologique* », écrivait Jean Leclant, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, ancien conservateur de la villa Kérylos.

Le caractère exceptionnel de cette demeure de la Belle Epoque y attira souvent son plus proche voisin, Gustave Eiffel, dont la propre maison est aujourd'hui fermée au public. La proximité des cousins de Reinach, le baron Maurice Ephrussi et sa femme, Béatrice de Rothschild, propriétaires de la villa qui porte leur nom sur la presqu'île d'en face, à Saint-Jean-Cap-Ferrat, et les diverses visites royales (Georges de Grèce, Gustave de Suède ou Léopold II de Belgique) ou artistiques (Sarah Bernhardt

ou Isadora Duncan) ont aussi distract la retraite méditerranéenne du savant.

Théodore Reinach meurt en 1928 à Paris et lègue la villa Kérylos à l'Institut de France. Ce legs s'accompagne d'un usufruit en faveur de ses enfants, qui permet à la famille d'habiter la villa, ce qu'elle fera pendant près de quarante ans. Laurence Hirsch, fille de Julien Reinach, se souvient, émue : « *C'est un souvenir merveilleux de vacances privilégiées dans une ambiance grecque. Nous passions nos journées entre la bibliothèque et le péristyle. Avec, autour de nous, tous ces objets raffinés imaginés par mon grand-père (du linge brodé à la vaisselle en céramique). La maison était toujours ouverte aux amis.* »

Pendant la Seconde Guerre mondiale, la villa fut occupée par les Italiens puis par les Allemands. Un voisin eut heureusement l'idée de transférer ses collections en sûreté, au musée Chéret de Nice. Les archives conservées au domicile parisien des Reinach disparurent en revanche. Julien Reinach, qui s'était installé à Kérylos avec sa famille, y fut arrêté ; son frère Léon subit le même sort et périt à Auschwitz avec ses deux enfants et sa femme, Béatrice, fille du célèbre collectionneur Moïse de Camondo. Après la guerre, l'un des petits-fils de Théodore, Fabrice, mit tout en œuvre pour que la villa retrouve son aspect d'antan. Mobilier et objets y reprisent leur place et la famille continua d'y séjournier jusqu'en 1966. L'Institut de France l'ouvrit alors au public, un an après son classement au titre des monuments historiques.

En janvier 2016, le Centre des monuments nationaux (CMN) s'est vu confier

l'exploitation de la villa par l'Institut de France : de la conservation à la promotion, la demeure bénéficie de tous les savoir-faire du CMN. La restauration des façades et de la terrasse est prévue pour cet hiver. Chancelier de l'Institut de France, Xavier Darcos souhaite quant à lui faire connaître davantage l'Institut et les lieux qu'il possède, du célèbrissime musée Jacquemart-André à cette villa Kérylos encore méconnue. Il entend donner un nouveau départ à ce joyau du patrimoine national, fréquenté chaque année par quelque 40 000 visiteurs, et en faire un lieu de référence.

Cet esprit grec tant prisé de Reinach résonne jusqu'au jardin de Kérylos, où la végétation méditerranéenne (oliviers argentés, vigne, grenadiers, caroubiers, acanthes, cyprès, myrtes, lauriers-roses, pins parasols) encadre une vue de rêve sur la presqu'île de Saint-Jean-Cap-Ferrat, les falaises monumentales d'Eze, semblables à celles des Cyclades, et la mer à perte de vue... La villa Kérylos est le lieu idéal pour se recueillir « *dans la leçon de la Grèce et de son miracle et se remémorer notre dette envers cette culture qui peut aujourd'hui encore, aimait à rappeler Jacqueline de Romilly, nous aider à vivre, et à vivre mieux* ». Culture dans laquelle, résumait Théodore Reinach, il faut sans cesse « *se retrémper pour prendre comme un bain de vie, de jeunesse, de beauté* ». *✓*

Villa Kérylos, impasse Gustave-Eiffel, 06310 Beaulieu-sur-Mer. Rens. : www.villakerylos.fr
A lire : *La Villa Kérylos*, Editions du patrimoine, « Itinéraires », 64 pages, 7 € ; *Villa Kérylos*, d'Adrien Goetz, Grasset, 352 pages, 20 €.



Un Rêve passe

Le Louvre présente les chefs-d'œuvre du marquis Campana dont la somptueuse collection donna forme à l'idée de patrimoine italien.

L'histoire de la collection du marquis Campana a la texture d'un drame et la saveur d'un mythe. Galvanisé par la drogue dure de l'achat et de l'accumulation, l'homme fut jugé pour avoir trop aimé la beauté. Et pour cause : sa passion l'avait emporté jusqu'aux frontières troubles où malignité et génie se confondent. Mais de son audace était née la plus importante collection privée d'Europe qui, entre 1830 et son emprisonnement pour malversations financières en 1857, rassembla près de quinze mille vases, terres cuites, bronzes, bijoux, monnaies, verres, peintures, sculptures et objets de curiosité. Partagé en douze classes typologiques et chronologiques, ce « musée universel privé » embrassait dans son immensité le patrimoine artisanal et artistique italien de l'Antiquité au XVII^e siècle. Cinq cents pièces de cette collection fara-mineuse sont présentées aujourd'hui dans la magistrale exposition du musée du Louvre, « Un rêve d'Italie », consacrée à l'ambition de ce collectionneur compulsif au savoir encyclopédique qui, dans le contexte du Risorgimento, donna spirituellement corps à une Italie morcelée.

© STEPHANE MARÉCHAL/BNF/PIXPALACE

élançée grâce au dessin d'Auguste Raffet, se voulait le mortier culturel d'une nation en puissance.

Giampietro Campana était né le 6 juillet 1809 dans une famille aisée de la bourgeoisie romaine, où le sens des affaires et le goût de l'art se transmettaient de génération en génération. Son grand-père, Gian Pietro, intendant du Mont-de-Piété romain, avait mené de nombreuses fouilles dans les environs de Rome à la demande du pape Pie VI, notamment sur la tombe de Néron, d'où avaient été exhumés nombre d'objets et de statues. Les fouilles conduites par lui au *Sancta Sanctorum* avaient permis d'étoffer la collection du musée Pio Clementino. Au cours de ce chantier, l'ancêtre, qui jouissait de la bienveillance papale, s'était servi allégrement dans les gravats afin de décorer le jardin de sa villa voisine. De ces « débris », l'exposition du Louvre présente le célèbre bloc de travertin de 145 av. J.-C., document d'histoire inestimable, où est gravée une inscription qui rapporte les exploits du consul Lucius Mummius en Grèce et son retour triomphal à Rome.

Après la mort de Gian Pietro, en 1793, son fils Prospero avait dirigé le Mont-de-Piété alors que les troubles révolutionnaires faisaient trembler l'Europe tout entière et que Rome essuyait les coups du Directoire. Plus tard, lorsque



119
LE FIGARO
HISTOIRE

MERVEILLES MILLÉNAIRES

Page de gauche : figure féminine, dite *Le Printemps*, enduit peint à fresque, fin du 1^{er} siècle apr. J.-C. Composée de quatre fragments distincts – tête, bras, pieds –, l'œuvre fut restaurée en 2017 révélant un repeint fantaisiste qui unifiait la composition. Ci-dessus :

Portrait de Campana, âgé de 40 ans, par Auguste Raffet. En haut à gauche : *Cratère en calice à figures rouges* en terre cuite, vers 515-510 av. J.-C., signé par le peintre Euphronios et attribué au potier Euxitheos.



© BNF/PIXPALACE

REGARD

D'OUTRE-TOMBE

Fragment de statue d'Ariane, terre cuite, III^e siècle av. J.-C.

Découverte au cours des fouilles menées à Falerii Novi en 1829, cette terre cuite entra quelques années après dans la collection Campana. Le collectionneur, qui affectionnait beaucoup cette œuvre, demanda que soit effectué un moulage en plâtre sur lequel un nez fut ajouté.



l'ogre napoléonien avait pris de vive force la Ville éternelle entre 1809 et 1814, il avait su préserver les biens de sa famille. Si bien que, à la mort de son père, en 1815, le jeune Giampietro, âgé de 6 ans, s'était retrouvé à la tête d'un patrimoine colossal, composé notamment de médailles et de monnaies qui allaient servir de socle à sa prodigieuse collection.

En 1833, à 24 ans, il suivit les pas de son aïeul et de son père, et prit la tête du Mont-de-Piété, qu'il transforma en banque de prêt et de dépôt : il épougea la dette contractée avant sa prise de fonction et augmenta le rendement avec une habileté et une acuité peu communes à son âge. Les plaisirs du siècle ne semblaient pas l'intéresser. Il passait le plus clair de son temps dans la poussière brune des chantiers de fouilles archéologiques, où il s'enivrait d'histoires et de mythes. Des années 1830 jusqu'à son arrestation en 1857, il allait mener ou commanditer une multitude de fouilles étrusques et romaines dans les environs de Rome, en Toscane, dans les Pouilles, à Naples ou encore en Grande-Grèce. Avec l'énergie d'un fauve, il y puiserait, en plus des acquisitions, la sève antique de sa collection, déjà riche des pièces exhumées par son grand-père. A Cerveteri, dans le Latium, il découvrit le fameux *Sarcophage des Epoux* du VI^e siècle av. J.-C., dont le gisant figure une femme qui, allongée aux côtés de sa moitié, lui verse du parfum sur la paume. Si le vase et la main du mari cajolé ont aujourd'hui disparu, la patine du temps apporte à cette urne monumentale en terre cuite l'éclat rougeoyant d'une Antiquité rêvée.

Non loin du sarcophage, dans la nécropole de la Banditaccia, Campana déterra une série de six plaques finement peintes au VI^e siècle av. J.-C., qui figureraient parmi les pièces maîtresses de sa collection. Typiques des ateliers cérétains, ces sublimes frises figurées, appelées « plaques Campana », décorent les sanctuaires et les édifices civils, et étaient parfois réemployées en décor de tombes. Lors de

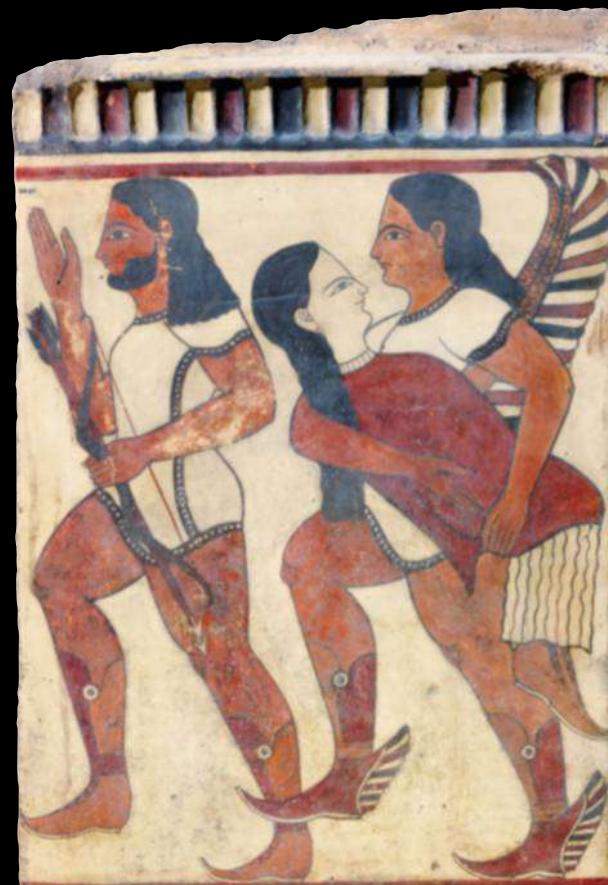


PEAU-ROUGE

Ci-dessus : *Sarcophage des Epoux*, terre cuite, vers 520-

510 av. J.-C. Le lit présente un décor peint qui est un ajout des restaurateurs de Campana.

Ces derniers s'étaient inspirés des traces de polychromie constatées lors de l'exhumation de l'œuvre, vers 1845-1846, dans la nécropole de la Banditaccia. Ci-dessous : une des six plaques peintes en terre cuite dites « plaques Campana », datées vers 530 av. J.-C. Elles avaient fait l'objet de repeints désormais disparus.



FARANDOLES

Ci-contre : plaque Campana, terre cuite, 1^{er} siècle av. J.-C. Ces plaques, dont les thèmes sont empruntés à la mythologie, décorent les murs des bâtiments publics et privés romains. Ci-dessous : *Fragment de doigt colossal* en bronze. On a découvert, récemment, que ce fragment d'index appartenait à la statue monumentale de Constantin dont le Capitole conserve la main gauche – présentée avec son index dans l'exposition –, la tête et le globe. Page de droite : *La Bataille de San Romano : la contre-attaque de Micheletto Attendolo da Cotignola*, Paolo Uccello, vers 1438.



pièces par les talentueux restaurateurs du collectionneur. Sur les deux cent cinquante pièces du marquis, seules quelques-unes sont intégralement antiques, la grande majorité étant composée de plaques « complétées » suivant l'inspiration du restaurateur. Ces « assemblateurs » jouissaient d'un fonds démesuré de fragments d'époque, ramassés au gré des fouilles sur ordre de Campana. Le jeune homme avait bien retenu la leçon posthume de son grand-père sur les « gravats » apparemment inutiles.

Qui, à cette époque où le mythe faisait chambre commune avec l'histoire, allait s'intéresser à des bouts de reliefs en terre cuite ? Rome attirait alors des aristocrates européens pétris de nostalgie augustéenne : il fallait rendre à ces objets la passion et la fougue que les siècles leur avaient volées. Campana exposait ses plaques au Mont-de-Piété, sur les murs d'une salle entièrement consacrée à la terre cuite antique et dont la disposition est rendue au visiteur de l'exposition dans une charmante

lithographie aquarellée. Exhibées en frise les unes à côté des autres, elles formaient, selon le contemporain Ludovic Vitet, « un Pompéi en miniature ».

Les interventions audacieuses des restaurateurs du XIX^e siècle font désormais partie intégrante de la légende Campana et, à ce titre, ne subissent plus le joug brutal de la « dérestauration » qui prévalut au XX^e siècle. Leurs qualités esthétiques font des œuvres antiques qu'elles recouvrent, complètent ou précisent, des manifestes de la quête de beauté et d'équilibre qui anime l'esprit humain. Ces reconstitutions concernaient toutes les classes antiques de la collection. L'archéologue Salomon Reinach rapporte que l'ancien restaurateur de Campana, Enrico Pennelli, alors qu'il discutait avec un homme qui mentionnait « un guerrier étrusque couché sur son lit », avoua : « Ne parlons pas du lit (...) c'est moi que je l'ai fait ! »

Ainsi, la figure féminine dite *Le Printemps*, que le Louvre a choisie pour l'affiche de sa splendide exposition, n'est composée en réalité que de quatre

fragments antiques : la tête (dont le traitement virtuose « fait songer à Corrège », selon le critique du XIX^e siècle Ernest Desjardins), les deux avant-bras et les pieds. Ces morceaux sublimes de fresque antique avaient été habillés à une date inconnue d'un repeint fantaisiste qui donnait corps à cette allégorie de la belle saison, la parant d'une discrète tunique rose pâle et d'un manteau jaune à même de la rendre plus attrayante aux yeux des contemporains. Cette fine retouche avait été recouverte dès le XIX^e siècle – et probablement avant l'entrée de l'œuvre chez Campana – d'un épais jutage brun, qui ne fut enlevé qu'en 2017 lors de la restauration de l'œuvre.

Comme le souligne Ernest Desjardins, la collection Campana « nous initie à l'Antiquité tout entière, depuis ses plus belles productions plastiques jusqu'aux détails les plus humbles de la vie domestique ». Giampietro fut en effet le premier à s'intéresser aux techniques artisanales étrusques et romaines, et à collectionner des objets d'apparence



futile, telles des briques estampées ou encore des balles de fronde (dont la taille rend soudainement plus crédible la victoire de David sur Goliath). C'est sans doute cette quête de l'échantillon qui explique la présence dans la collection Campana d'un fragment de doigt en bronze, dont un modèle 3D a prouvé cette année qu'il appartenait à la main de la statue colossale de Constantin dont les restes sont conservés au Capitole à Rome. Après avoir végété pendant un siècle et demi dans les réserves du Louvre, cet index d'airain a été de nouveau rattaché à sa main impériale pour le temps de l'exposition : « *Nous envisageons un dépôt au Capitole* », avance, le sourire aux lèvres, Laurent Haumesser, conservateur en chef des Antiquités grecques, étrusques et romaines au musée du Louvre.

La fièvre de Campana ne se limita pas aux antiquités. Dans les années 1850, sans doute afin de prolonger sa célébration universelle du bon goût italien, le directeur du Mont-de-Piété, fraîchement créé marquis, assembla une

collection de peintures italiennes du Moyen Âge, de la Renaissance et du XVII^e siècle composée de plus de six cents œuvres. Son premier achat répertorié au début de la décennie fut celui de la *Madone* dite de *Vallombrosa*, attribuée à Raphaël. Il l'offrit à sa bien-aimée, Emily Rowles, à l'occasion de leur mariage en janvier 1851. Pour poursuivre cette quête picturale, Campana se reposait sur un réseau d'agents constitué de marchands et de collectionneurs, qu'il chargeait de dénicher des trésors pour son compte.

Car, abreuvé de miettes et d'échantillons dans sa collection d'antiquités, le marquis visait désormais les gros morceaux : Giotto, Masaccio, Fra Angelico, Raphaël, les Carrache, Caravage... Autant de noms glorieux qu'il voulait voir associés au sien. Les attributions de la collection Campana dans ses *Cataloghi* étaient, selon les termes de Salomon Reinach, le témoignage d'« *un singulier mélange de savoir très sérieux et de charlatanisme* ». Moins à l'aise sur le marché de l'art que sur les chantiers

de fouilles, le marquis fut en effet victime de désignations douteuses, la plupart des œuvres dont il fit l'acquisition se révélant plus tard de la main d'artistes moins célèbres. C'est ainsi qu'un supposé Simone Martini devint un Montepulciano ou qu'un Caravage fut dévaulé en Francesco Glielmo.

Cela n'empêcha pas Campana d'ajouter à sa collection un nombre important de chefs-d'œuvre, comme *La Bataille de San Romano* de Paolo Uccello ou encore une splendide *Vierge et l'Enfant* de Sandro Botticelli – initialement attribuée à Lippi –, où Marie pose sur son fils un regard empreint de tendresse et de gravité. Est-ce ce regard que le marquis posait lui-même sur sa collection dans les années précédant son arrestation ? L'homme n'était pas dupe. Il savait que le compte à rebours était enclenché. Depuis 1848, en proie à de sérieuses difficultés financières, il se livrait à des pratiques frauduleuses au Mont-de-Piété : il y avait déposé en gage une immense partie de son patrimoine et percevait ainsi des





LE SEIN DE LA TERRE Campana exposait ses terres cuites dans une salle particulière du Mont-de-Piété. Une lithographie aquarellée (*ci-dessus*) montre l'accrochage des plaques ainsi que la disposition des statues, des sarcophages et des bustes. Ci-contre : plat en majolique, *L'Enlèvement d'Hélène*, d'après Raphaël, gravé par Marcantonio Raimondi, Urbino, faïence, vers 1530-1540. En bas à gauche : *Bracelet serpentiforme* en or, 325-300 av. J.-C. Page de droite : *La Vierge et l'Enfant*, par Sandro Botticelli, vers 1467-1470. Sous Campana, cette œuvre était alors attribuée à Fra Filippo Lippi, le maître de Botticelli.

sommes astronomiques de la part de l'institution. Il avait pensé se relever en vendant une partie de sa collection, mais l'offre « *dératoire* » de près de 34 000 livres sterling que lui avait transmise le British Museum en 1856 avait eu raison de son enthousiasme.

Le 28 novembre 1857, Campana, endetté de 900 000 écus, fut arrêté au Mont-de-Piété après la visite du procureur général du fisc et conduit à la prison romaine de San Michele. Le 5 juillet

1858, il fut condamné à une peine de vingt ans de réclusion pour vol qualifié avec abus de pouvoir, commuée l'année suivante en exil, sans doute grâce à l'intervention de Napoléon III. La famille anglaise d'Emily Rowles, la femme du marquis, avait en effet, selon certaines sources, aidé à l'évasion du prince de la forteresse d'Ham en 1846. Fraîchement mariée, la marquise aurait ensuite prêté 33 000 francs au président de la République française, l'année même du coup d'Etat qui le mena à la couronne impériale. A en croire les rumeurs, l'empereur aurait eu, en outre, un penchant marqué pour la jeune Anglaise. Mais la pression exercée par Napoléon III pour la libération du marquis peut également s'expliquer par l'immense prestige de sa collection auprès des élites européennes. La commutation de sa peine de prison était en effet conditionnée à la cession de son patrimoine à l'Etat pontifical pour rembourser sa dette.

Les vautours eurent tôt fait de se jeter sur la collection. En 1861, après les prélevements opérés par l'Angleterre et la Russie d'Alexandre II, la France, sous l'égide de son empereur, déboursa 4,3 millions de francs pour le reste de la collection, soit environ douze mille pièces. Exposée dans l'éphémère musée Napoléon III, au palais de l'Industrie, entre mai et octobre 1862, elle fut ensuite scindée en deux parties : les



plus belles pièces gagnèrent le Louvre, tandis que cinq mille autres furent dispersées dans les musées de province. De retour à Rome en 1870 après l'annexion de la ville au royaume d'Italie, Campana mourut dans l'indifférence générale, le 10 octobre 1880, dans un modeste appartement, alors qu'il intentait un procès contre le gouvernement italien. « *Ce Fouquet déchu, écrivit Salomon Reinach, ne trouva pas de La Fontaine pour faire pleurer sur son sort les nymphes de Vaux.* »

« *Un rêve d'Italie. La collection du marquis Campana* », jusqu'au 18 février 2019. Paris, musée du Louvre, hall Napoléon. Tous les jours, sauf le mardi, de 9 h à 18 h ; nocturne le mercredi et le vendredi, jusqu'à 21 h 45. Tarif : 15 € (sur place) / 17 € (en ligne avec accès garanti en 30 minutes). Rens. : www.louvre.fr



À LIRE



Catalogue de l'exposition
Louvre Editions/
Lienart
608 pages
49 €



© NAPLES, BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DE NAPLES/SP. © RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE DU LOUVRE)/M. BECK-COPPOLA/SP. © RMN-H. LEWANDOWSKI. © L'OEIL ET LA MÉMOIRE/F. LEPETIER/SP.



TRÉSORS VIVANTS

Par Sophie Humann



Les tiroirs de l'inconnu

La restauration d'un ingénieux secrétaire a donné aux conservateurs du musée de Malmaison l'idée d'exposer quelques-uns de ces meubles truqués dont raffolaient Napoléon et Joséphine.



© MARC-ANTOINE MOUTERDE. © RMN-GRAND PALAIS-FRANCK RAUX/SP. © MARC-ANTOINE MOUTERDE.

CACHETTES Légué avec un long mode d'emploi, ce secrétaire à abattant (page de gauche, en bas, vers 1804-1814, Rueil-Malmaison, Musée national des châteaux de Malmaison et Bois-Préau) signé de Martin Guillaume Biennais renferme treize cachettes, dont la restauratrice Manon Latour (ci-dessus et à gauche) connaît désormais tous les mécanismes. L'intérieur des tiroirs est en genévrier, comme les boîtes à cigares que fabriquait ce tabletier apprécié de l'Empereur.

Il est sagement posé à sa place, dans la chambre de l'Empereur. En apparence, c'est un simple secrétaire à abattant, aux lignes droites caractéristiques, né dans une bonne maison, car il est racé, d'un équilibre parfait, rehaussé par un décor raffiné de palmettes, de têtes de sphinx, les pieds ornés de pattes de lion charnues. Une gracieuse serrure en trèfle est encastrée dans une lyre d'or. Mais pourquoi est-elle surmontée d'une effrayante tête de Méduse ? Celle-ci veut-elle suggérer au curieux de passer son chemin ?

Il y a de la magie dans ce meuble-là... La restauratrice Manon Latour lui a tenu compagnie pendant de longs mois puisqu'il fut sa pièce de diplôme de l'Ecole Boulle l'an dernier, sous la direction de son professeur de restauration de mobilier, Pierre-Alain Le Cousin. Elle a comblé les fentes de ses côtés, démonté et nettoyé ses bronzes, allégé ses vernis, enlevé la peinture noire rajoutée sur ses pieds arrière... Elle en connaît tous les secrets.

Sous l'œil bienveillant d'Isabelle Tamisier-Vétois, conservatrice en chef chargée des arts décoratifs du Musée national des châteaux de Malmaison et Bois-Préau,

la voici qui déplie soigneusement l'abattant, sort les tiroirs un à un, nous fait sentir au passage leur odeur tenace de genévrier. Surprise : de chaque côté du secrétaire, de petits casiers sont dissimulés dans le corps du meuble... Ce n'est pas tout : sous le plancher se cache un casier à argent. Dans la partie basse, en tournant de petites clés de buis vissées dans chaque tiroir, on accède à d'autres compartiments clandestins.

Au total, ce chef-d'œuvre d'ébénisterie, signé de Martin Guillaume Biennais, plus connu comme tabletier et orfèvre de l'Empereur que comme négociant en meubles, abrite ainsi treize cachettes indécelables à l'œil le plus avisé ! Il fut légué au musée en 2013 par la famille de l'orfèvre avec un mode d'emploi de deux pages, écrit d'une main ferme au XIX^e siècle : « En ouvrant l'abattant du secrétaire, on trouve un gradin composé de huit tiroirs, il faut ôter les deux tiroirs du bas et tirer la tablette qui

sépare les deux tiroirs et de fourrer la main au fond pour faire bascule et l'ôter... »

« Biennais avait gardé le meuble pour lui-même, précise Isabelle Tamisier-Vétois. Il a été fabriqué entre 1804 et 1814, mais il est difficile de le dater plus précisément car Biennais a eu beaucoup d'en-têtes différents. Lorsque sa femme est morte, en 1859, on a trouvé le secrétaire dans sa chambre, les cachettes bourrées d'argent ! »

La conservatrice est persuadée que l'orfèvre déléguait une grande partie du travail à d'autres ateliers, selon une habitude fréquente à l'époque. « Dans son atelier Au Singe Violet, je n'ai trouvé trace que de deux établis de menuisier. Or, en 1808, il employait déjà quatre-vingts ouvriers... » A l'origine, Martin Guillaume Biennais était tabletier, il fabriquait des coffrets et des boîtes à cigares. Il profita de l'abolition des corporations par la loi





Le Chapelier de 1791 pour s'instaurer orfèvre et, très vite, eut l'intelligence de cosigner des meubles avec Jacob, déjà très introduit. Puis, il se mit en relation avec les architectes Percier et Fontaine, réussit à vendre un nécessaire au général Bonaparte. Sa fortune était faite.

De lui, le musée de Malmaison expose aussi deux étonnantes serre-papiers ayant appartenu à Joséphine, très modernes dans leur forme et dont l'un a été prêté par la Fondation Napoléon. L'impératrice, qui en avait l'usage exclusif, glissait son courrier par une fente étroite. Seule la personne de confiance chargée de récupérer le courrier possédait la clé de la serrure, soigneusement dissimulée dans la façade. Dans sa chambre ordinaire trône aussi un coffre à bijoux de Biennais. Un clou du couvercle déclenche son ouverture. Oui, mais lequel ?... L'orfèvre avait également offert à l'impératrice une table de toilette portative, dont le centre sert d'écritoire : le plateau peut se soulever et glisser vers le fond sur une crémaillère pour laisser place à un miroir.

Le couple impérial possédait d'autres meubles à secret ou à transformation,

comme ce magistral secrétaire prêté par le château de Versailles. Signé Jacob, il provient de l'appartement de Bonaparte, rue de la Victoire. Construit comme un arc de triomphe en modèle réduit, il cache, entre autres, une écritoire qui se déplie lorsqu'on ouvre la serrure en as de pique. Deux bureaux mécaniques provenant de Fontainebleau permettaient à l'Empereur, par d'astucieux systèmes de poulies, de disposer, en un instant, d'un meuble pour écrire ou d'un espace suffisant pour déplier des cartes d'état-major.

Mais les meubles les plus vertigineux sont certainement la commode et le secrétaire signés Simon Nicolas Mansion. Offerts par la Ville de Paris à l'Empereur en 1806, ils furent installés d'abord aux Tuilleries puis dans l'appartement de Marie-Louise au Grand Trianon. Trappes,

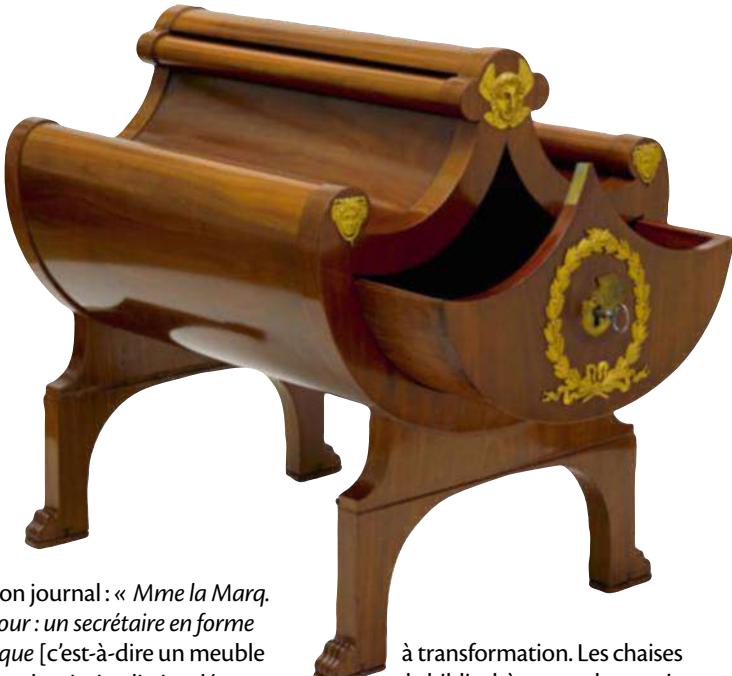
AU FOND DES TIROIRS Les artisans rivalisaient pour créer les meubles à secrets pour les princes. Comme ce serre-papiers aux armes de l'impératrice Joséphine, qui en avait l'usage exclusif (*page de droite, par Martin Guillaume Biennais, vers 1805-1810, Rueil-Malmaison, Musée national des châteaux de Malmaison et Bois-Préau*), ou ce nécessaire de l'impératrice (*ci-contre, par Félix Rémond, 1806, Paris, Mobilier national, en dépôt au Musée national des châteaux de Malmaison et Bois-Préau*) dont le tiroir s'ouvre grâce à deux boutons sur les côtés et qui fut renvoyé à Joséphine par Napoléon après leur divorce. Le grand ébéniste Riesener créa pour Marie-Antoinette, en 1778, cette table de toilette (*en haut, New York, The Metropolitan Museum of Art*), qui sert aussi pour manger.

doubles fonds, boîtes à couvercles coulissants... leurs façades camouflent un véritable labyrinthe : à elle seule, la commode possède vingt-quatre cachettes !

L'Empire fut en réalité la dernière grande époque de ces meubles particuliers, dont la fabrication cessa avec le développement du mobilier industriel. Dès le Moyen Age, les artisans avaient conçu des coffres capables de se transformer et d'accompagner les seigneurs de château en château. Quelques-uns servaient déjà à la fois de table et de siège, et, le soir, abritaient les poules pour la nuit dans leur soubassement à claire-voie ! Mais les premiers véritables meubles à secrets datent du XVII^e siècle. Ce sont les fameux cabinets, souvent originaires d'Allemagne, d'Italie ou des Pays-Bas, en ébène et nacre, incrustés d'argent ou d'ivoire. Les amateurs, comme Richelieu ou Mazarin, pouvaient dissimuler des pierres précieuses ou des objets rares et les contempler sans témoins. Laurent Stabre (mort en 1624), faiseur de cabinets pour le roi, et André-Charles Boulle (mort en 1732) étaient même logés au Louvre.

A la cour de Louis XV, on se passionna pour les nouveaux meubles à cachette, qui permettaient de dissimuler des secrets d'alcôve, d'écrire un billet à la hâte sur une tablette qui se tirait et de mettre à l'abri toutes sortes de papiers compromettants. Le marchand Lazare Duvaux note ainsi en





1752 dans son journal : « *Mme la Marquise de Pompadour : un secrétaire en forme de bibliothèque [c'est-à-dire un meuble à secrets avec des tiroirs dissimulés dans de faux livres], plaqué en bois satiné, garni de bronze doré d'or moulu, le bas composant une armoire, avec son marbre.* »

C'est également à cette époque qu'apparaissent les secrétaires à culbute. Ces simples tables à jeu ou à écrire se déplaient et, par une simple pression, on pouvait en faire surgir un gradin à tiroirs et les transformer en bonheur-du-jour. Jean-Henri Riesener, grand ébéniste de la Cour, fut le champion des meubles à surprise. Il conçut pour Marie-Antoinette une table ornée de bronze et de marqueterie, dont les plateaux se commandaient par un mécanisme actionné par une manivelle. La table servait tour à tour de table à manger ou de table à toilette. En appuyant sur un bouton, on faisait apparaître un nécessaire équipé de compartiments pour ranger les fards, les pommades, les flacons...

L'aristocratie du XVIII^e siècle voyageant beaucoup, les artisans rivalisaient d'imagination pour inventer des meubles de carrosse : des coffres cachant des nécessaires à écrire, des doubles fonds pour abriter son argent, des tiroirs secrets pour ranger ses bijoux ou ses documents. L'ébéniste allemand David Roentgen inventa ainsi un coffre absolument inviolable, dont les combinaisons multiples fonctionnent toujours ! Déjà existaient des tables dont les abattants se repliaient, des tables de chevet qui « *se brisaient* » (c'est-à-dire se démontaient pour les déplacer), des canapés convertibles en lits et dont le fond contenait un matelas de plume, des secrétaires-bibliothèques dont on tapissait les parois du carrosse.

En ville, la bourgeoisie, par mimétisme, se mit, elle aussi, aux meubles

à transformation. Les chaises de bibliothèque se changeaient en échelles. L'*Almanach sous-verre des associés* de 1784 cite un exemple extraordinaire de table de nuit : « *Cette table peut servir de table à écrire, de poêle en hiver, elle offre un bain-marie et n'expose ni aux accidents du feu, ni aux désagréments de la fumée. Le centre de cette table conserve une chaleur suffisante pour tenir les boissons chaudes ou tièdes, à volonté, et même en faire bouillir à l'instant jusqu'à trois pintes ; elle a des compartiments propres à contenir linge, éponge, tasses, flacons, boule d'étain, lampions, papier, écritoire, outre une espèce de chancelière, destinée à tenir les pieds chauds.* »

Les ébénistes déployaient aussi toute leur ingéniosité pour dissimuler les meubles intimes : ils inventèrent des baignoires de cuivre cachées à l'intérieur de sofas, des chiffonnères se transformant en vase de nuit, des commodes se changeant en bidet, et des chaises d'aisance dont le dossier servait également de prie-Dieu...

Les meubles à cachette servaient enfin à abriter des secrets d'Etat. Louis XVI avait ainsi déposé sa correspondance, dans ses appartements des Tuileries, au fond d'un coffre-fort dissimulé dans le mur et dont il avait lui-même conçu le mécanisme inviolable avec le serrurier Gamain. Hélas, celui-ci le trahit et le contenu de la fameuse armoire de fer, malgré sa faible valeur probatoire, pesa lourdement sur le procès du roi. Exposition « *Meubles à secrets, secrets de meubles* », jusqu'au 18 février 2019. Château de Malmaison, avenue du château de Malmaison, 92500 Rue-Malmaison. Rens. : 01 41 29 05 55 ou www.chateau-malmaison.fr

LE FIGARO HISTOIRE

NÉRON TYRAN OU MAL-AIMÉ ?

Le vendredi 14 décembre
De 14 h à 15 h sur



ANAÏS BOUTON
ET THOMAS
HUGUES



© ABACA PRESS POUR RTL.

reçoivent
Michel De Jaeghere,
directeur de la rédaction
du *Figaro Histoire*

dans
**La curiosité
est un vilain défaut,**
une émission à retrouver
du lundi au vendredi
de 14 h à 15 h
et sur RTL.fr en podcast.



AVANT, APRÈS
Par Vincent Trémolet de Villers

Cœurs intelligents

Quand la parole s'est libérée, ils furent nombreux, hommes et femmes, à se taire. Le tsunami numérique provoqué par la révélation des agressions sexuelles en série du producteur Harvey Weinstein n'autorisait que quelques mots. En anglais, il fallait proclamer « *Me too* » ; en français, balancer son porc. Un an après, deux essais profonds et courageux nous aident à comprendre ce phénomène mondial. Plume élégante, sensibilité extrême, esprit philosophique, Bérénice Levet poursuit dans *Libérons-nous du féminisme !* l'éloge de l'altérité des sexes et la critique de la modernité déjà abordés dans *La Théorie du genre ou Le monde révé des anges* (Grasset, 2014). Sa charge contre un féminisme devenu fou déconstruit un à un ses principes. Des trottoirs masculins de La Chapelle-Pajol aux ponctuations délirantes de l'écriture inclusive, des paroles ordurières du rap aux indignations 2.0, elle dévoile l'hypocrisie d'un mouvement qui abandonne les femmes les plus humbles à l'ensauvagement du monde et fait du « néo-féminisme » un élément de distinction sociale. Elle décèle sous le pavé des bonnes intentions l'enfer d'une utopie radicale, celle de l'indifférenciation des individus. Tout dès lors devient oblique. La conversation des sexes sur laquelle se fonde notre civilisation est rendue impossible.

C'est à l'ombre de René Girard et de Blaise Pascal qu'Eugénie Bastié aborde de son côté la question. On retrouve dans *Le Porc émissaire* les bonheurs de formule, la vivacité du style et l'audace insolente d'*Adieu Mademoiselle* (Les éditions du Cerf, 2016), son premier livre, mais elle y ajoute une rigueur d'analyse et une originalité d'approche qui donnent à son propos une indéniable autorité. Elle ne minore jamais ce que les femmes – à Hollywood comme dans le RER – peuvent subir, mais elle prend soin de ne pas jeter dans la même porcherie le dragueur, le mufle, le manipulateur et le violeur. Nous avons vécu un moment girardien, une catharsis collective, explique-t-elle, qui contient en même temps les effets néfastes de la libération sexuelle et la volonté adolescente d'un désir inconséquent et perpétuellement assouvi. Pourtant, la fuite en avant continue : il nous faut jouir sans entrave mais prendre garde aux regards insitants...



Cette injonction contradictoire, poursuit-elle, est la dernière idéologie progressiste. Elle promet une humanité réconciliée parce que débarrassée de sa dimension tragique. En attendant les lendemains qui chantent, l'homme est un porc en puissance qu'il faut rééduquer par la pression des associations et celle de lois de plus en plus pointilleuses. Rouge sur les lèvres des hommes, déclamations, manifestes : il ne faut pas lésiner sur les signes extérieurs de vertu.

« *Un moine et un boucher*, écrit pourtant Cioran, se bagarrent à l'intérieur de chaque désir » ; « *un homme, ça s'empêche* », disait aussi le père d'Albert Camus. La ligne de séparation est d'abord intérieure. La séduction comme l'amour, au surplus, se dessèchent sous la lampe de la transparence et la froideur du contrat. Ils ont besoin du jeu des ombres et des lumières, de la pudeur et du charme, des petits mensonges et des grandes confidences. Ces choses-là se sentent, se vivent mais ne se démontrent pas. Reprenant la distinction établie par Pascal entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse, Eugénie Bastié répond à la vision victimale et judiciaire des relations entre les hommes et les femmes par les couleurs de l'art, les fulgurances de la poésie, les vérités du roman, l'éloge de la courtoisie. Le monde de MeToo efface tous ces fragments de civilisation au profit d'une « justice » expéditive et d'une suspicion généralisée. Eugénie Bastié et Bérénice Levet préfèrent l'une et l'autre évoquer Jean Anouilh et sa pièce *La Culotte* qui prophétise un féminisme délateur. A la pauvreté d'un hashtag, elles opposent les lettres et l'esprit. ✓

À LIRE



Libérons-nous du féminisme !
Bérénice Levet,
Editions de l'Observatoire,
224 pages, 18 €.

Le Porc émissaire
Eugénie Bastié,
Les éditions du Cerf,
176 pages, 18 €.

AMAZONES De gauche à droite :
Eugénie Bastié, journaliste au *Figaro*,
et Bérénice Levet, philosophe.

Retrouvez *Le Figaro Histoire* le 31 janvier 2019



LA CURIOSITÉ EST UN VILAIN DÉFAUT

LUNDI-VENDREDI 14H-15H
ANAISS BOUTON & THOMAS HUGUES

Entourés d'intervenants passionnés et passionnantes, Anaïs Bouton et Thomas Hugues répondent aux questions que l'on se pose tous et à celles que l'on ne s'est jamais posées !

Prochainement : "NÉRON"

EN PARTENARIAT AVEC

LE FIGARO
HISTOIRE

RTL

ON A TELLEMENT DE CHOSES À SE DIRE

6
GROUPE

LA SECONDE GUERRE MONDIALE COMME VOUS NE L'AVEZ JAMAIS LUE

« Un livre hors normes, inédit, exceptionnel de 357 cartes : une première mondiale. »

Emmanuel Hecht, *Le Figaro Magazine*

« Ce livre est unique en son genre. »

Martial Maury, *Sud Ouest*

« Un livre novateur [...], le résultat est saisissant. »

Jean-Marc Bastière, *Le Figaro Littéraire*

